LA GRÈCE DEVANT LE CONGRÈS

T
1413

LOC-
ARCHIVES

LIGUE FRANÇAISE [illegible]ENSE DES DROITS
DE [illegible]E

LA GRÈCE
devant le Congrès

PAR

LE GÉNÉRAL MALLETERRE,
JOSEPH REINACH, A. BERL, E. SARTIAUX

BIBLIOTHÈQUE

CONFÉRENCES

faites sous la présidence de M. Alfred CROISET

Président de la Ligue,

Membre de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres

I 773

BIBLIOTHEQUE FNSP
1 208 922

PARIS
BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE

1919

14395

LA GRÈCE
devant le Congrès

LIGUE FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE DES DROITS
DE L'HELLÉNISME

LA GRÈCE
devant le Congrès

PAR

LE GÉNÉRAL MALLETERRE,
JOSEPH REINACH, A. BERL, F. SARTIAUX

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

CONFÉRENCES

faites sous la présidence de M. Alfred CROISET

Président de la Ligue,
Membre de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres.

T. 773

PARIS
BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE

1919

M. Alfred Croiset fait connaître dans les termes suivants le but de ces Conférences :

MESDAMES, MESSIEURS.

La Ligue française pour la Défense des Droits de l'Hellénisme organise quelques conférences pour faire mieux connaître au public français certains aspects de de la Grèce d'aujourd'hui.

Samedi prochain, M. Joseph Reinach parlera, d'une façon générale, de la question politique relative à la situation de la Grèce. Ensuite, M. Alfred Berl, qui a beaucoup voyagé dans tous ces pays d'Orient, parlera des Grecs en Thrace. Enfin, M. Sartiaux, auteur de fouilles remarquables dans les environs de Smyrne et qui, en même temps qu'il est un savant, a voyagé en touriste et en homme qui sait voir, nous rapportera ses impressions personnelles sur la situation des Grecs dans toute cette région.

Aujourd'hui, nous allons avoir le plaisir d'entendre M. le Général Malleterre. Il va nous parler de l'armée grecque, qui a recommencé d'exister, on peut le dire,

grâce à M. Vénizélos, et qui, à côté de nos troupes, s'est conduite avec un héroïsme dont nos journaux d'Occident, pourtant peu informés, ont cependant transmis les exploits jusqu'à nous.

M. le Général Malleterre n'a pas besoin de vous être présenté. Il est bien connu du public français autant par ses actes que par son talent de parole. Il est de plus à même que personne de vous entretenir de ce beau sujet concernant l'armée grecque et j'ai hâte de lui donner la parole. (Applaudissements.)

La Bataille de Macédoine

CONFÉRENCE

DE

M. le Général MALLETERRE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES, MESSIEURS.

Le 16 septembre dernier, un communiqué de l'armée d'Orient nous apprenait que cette armée prononçait une attaque sur le front de Macédoine. On en éprouva quelque plaisir ; néanmoins on accueillit d'abord cette nouvelle avec une certaine indifférence. Nous étions occupés, à cette époque, à piquer sur la carte les progrès successifs de nos armées sur le front d'Occident. Deux ou trois jours auparavant, nous avions applaudi à la reprise du saillant de Saint-Mihiel par les troupes américaines. Cette entrée en ligne nous permettait d'augurer de la prochaine bataille qui semblait devoir être engagée bientôt par nos armées de l'Est. Puis les

communiqués de l'armée d'Orient se succédèrent, plus brillants de jour en jour. C'était le front bulgare enfoncé, la déroute bulgare, nos armées arrivant au Vardar ! Et tout d'un coup nous apprenions, le 30 septembre, que la Bulgarie capitulait. En même temps, la Turquie, frappée à mort par l'armée anglaise en Syrie, capitulait à son tour. Tout le front d'Orient tombait, nos troupes atteignaient le Danube, l'armée serbe reconquérait la Serbie dévastée, la Roumanie reprenait les armes, et l'Autriche, comme un arbre à demi arraché du sol, s'inclinait vers la chute qu'allait précipiter dans un choc suprême l'armée italienne. La victoire d'Orient sonnait la victoire d'Occident.

Cette victoire fut si imprévue, et l'on peut dire si foudroyante, qu'elle passa, je ne dis pas inaperçue, mais qu'elle fut assez vite oubliée, dans l'émotion croissante de ces mois mémorables de septembre, octobre et novembre qui devaient aboutir à la victoire décisive. La Macédoine, les Balkans, où nous avions eu tant de déceptions, éprouvé tant de revers, étaient bien loin de Paris, de Londres, de la France, de l'Angleterre ! Tous les jours nous apprenions la délivrance d'une de nos chères villes, de Lille, de Valenciennes, de Maubeuge, de Bruges. Nos armées s'avançaient victorieuses sur les routes d'Allemagne. Que nous importaient les noms d'Uskub, de Velès, de Nisch !

J'ai su que les soldats d'Orient, les nôtres et les soldats alliés, les soldats anglais, serbes, grecs, yougo-

slaves, avaient éprouvé quelque amertume de ce qu'on n'ait pas parlé d'eux comme on le devait, de ce qu'on ne leur ait pas rendu l'hommage que méritaient leurs efforts. Ces soldats avaient bien compris la partie qui se jouait en Orient. Au cours de ces longs mois de souffrance et d'inaction, passés dans les plaines du Vardar, sur les pentes escarpées des monts de Macédoine, ils s'étaient rappelé que c'était à propos de la question d'Orient que la guerre avait été déclarée, que cette question avait paru être le prétexte cherché par les Allemands pour déchaîner la catastrophe mondiale! Nous le savons aujourd'hui d'une façon indubitable, mais il y a cinq ans, hélas! on ne voyait pas les choses aussi clairement que maintenant : que l'Allemagne a voulu cette guerre, non pas pour mettre la Serbie sous la vassalité de l'Autriche-Hongrie, mais qu'elle poursuivait ce que l'on a appelé la *Velt politik*, une politique d'hégémonie mondiale, et qu'à travers la vassalité de la France elle aspirait à la conquête du monde, espérant bien que le jour où elle posséderait les ports français, l'Amérique et l'Angleterre auraient leur tour.

Oui, nos soldats d'Orient et leurs chefs se sont bien rendu compte de ce qu'on leur demandait. Ils ont patienté, ils ont souffert héroïquement; mais le jour où on leur a dit : « Il faut marcher, la victoire dépend peut-être de vous », vous allez voir ce qu'ils ont donné. *(Applaudissements.)*

Cette armée de Salonique (car l'armée d'Orient est

plus connue sous le nom d'armée de Salonique), cette armée lointaine vers laquelle souvent se tournaient nos regards anxieux, qui a inquiété bien des cœurs français, qui a été l'objet de tant de controverses, de tant de polémiques et de discussions passionnées, cette armée de Salonique a pourtant bien joué son rôle. Et ce n'est pas vous, Monsieur le Président (le conférencier s'adresse à M. Vénizélos, qui est à sa droite), qui me démentirez, quand je dirai que c'est peut-être l'armée de Salonique qui a sauvé le bon droit des Alliés. *(Applaudissements.)*

Si nous n'étions pas allés à Salonique, je l'ai dit depuis trois ans et je n'ai pas été le seul à le déclarer, si nous n'y avions pas été après la retraite des Dardanelles, si nous avions laissé les Allemands et les Bulgares maîtres dans les Balkans, sans opposer à Salonique le cran d'arrêt, vous le savez, Monsieur le Président, aujourd'hui la Grèce serait perdue, les sous-marins allemands auraient infesté la Méditerranée, tout l'Orient aurait été dans la nuit pour les Alliés, et je ne sais pas si nous serions vainqueurs aujourd'hui. *(Applaudissements.)*

Cette armée de Salonique a été dès le début une armée composite. Elle a été formée d'abord de divisions françaises et de divisions anglaises, retour des Dardanelles. Ces quelques divisions se sont établies à Salonique, elles ont même avancé du côté du Vardar, en octobre et novembre 1915, pour secourir l'armée

serbe; puis après le désastre des Serbes, l'armée vint s'enfermer presque dans le camp retranché de Salonique. Elle fut renforcée quelque temps après par des brigades russes, puis par les divisions serbes qui avaient échappé à l'effroyable retraite de l'hiver 1915-1916 et qui avaient été reconstituées à Corfou et en Tunisie et apportaient avec leur courage légendaire, avec leur formation militaire, l'âpre désir de reconquérir les pays perdus. Et dans ce sens ils avaient à côté d'eux les Français qui partageaient les mêmes sentiments. Puis, plus tard, ce fut l'armée grecque, les divisions formées par le président Vénizélos. Avec un courage civique et une clairvoyance admirable, après avoir quitté la Grèce et avoir fait la distinction entre la soumission à un roi aveuglé et l'honneur de cette Grèce, le président Vénizélos forma à Salonique ces trois fameuses divisions : la division de l'Archipel, la division de Crète et la division de Serès. Ces trois divisions aidèrent dès lors puissammentles Alliés. Et quand, enfin, le président Vénizélos put rentrer à Athènes, quand il put reprendre dans cette main si populaire la Grèce qui avait été trompée, reformant peu à peu cette armée qui avait été instruite en grande partie, vous le savez, par la mission française, il la mobilisa et l'envoya à Salonique. Le jour où ce fut nécessaire, cette armée compta dix divisions, c'est-à-dire plus de 90 bataillons. C'est cette véritable armée hellénique reconstituée, ayant le sentiment de ce qu'elle

devait à la Grèce et à l'humanité, qui vient de concourir à la bataille de Macédoine. (*Applaudissements.*)

Cette armée de Salonique est restée longtemps inactive, et cette inaction lui a été souvent reprochée. Songez donc! C'est en octobre 1915 qu'elle fut formée et que la Serbie fut écrasée. Plus de trois ans s'écoulèrent, avec des péripéties aussi tragiques que déconcertantes. A plusieurs reprises, des attaques partielles, limitées, furent essayées, gagnant un peu de terrain, prenant Monastir, escaladant les premières pentes des montagnes de Macédoine, s'avançant vers le lac Doiran. Mais les forces de l'armée de Macédoine étaient insuffisantes. On la ravitaillait en matériel et en vivres avec beaucoup de difficultés, parce que, malgré la surveillance de la flotte, la Méditerranée était infestée de sous-marins. Nous n'avions pas Constantinople, les Allemands étaient maîtres de cette ville. L'armée put tenir le front de Salonique, intimider les Bulgares, mais elle restait incapable d'une grande offensive.

Vous vous rappelez, Monsieur le Président, combien l'année dernière, à un moment où vous vîntes à Paris, vous étiez préoccupé! Vous avez bien voulu me faire part alors de cette situation de l'armée de Salonique. On parlait presque de l'évacuation de Salonique; on était inquiet pour le front occidental, la Russie commençait déjà à défaillir! On se demandait s'il fallait sacrifier des effectifs et du matériel à une entreprise qui paraissait vouée à l'insuccès, ou, en tout cas, qu'il ne

paraissait plus nécessaire de continuer. Heureusement on n'évacua pas Salonique ! Une des raisons techniques qui firent que cette évacuation n'eut pas lieu, — car dans une grande affaire comme celle-là toutes les raisons ont leur jeu — c'est qu'on ne pouvait pas évacuer Salonique à cause de la grande quantité de matériel et d'approvisionnements qui y était accumulée. Il fallait tellement de bateaux pour opérer cette évacuation qu'il valait mieux rester à Salonique et sauvegarder ces approvisionnements.

En 1918, l'armée de Salonique avait été renforcée. Elle l'avait été surtout, comme je viens de vous le dire, par l'armée hellénique, par les dix divisions qui, au fur et à mesure, étaient arrivées, sans former une armée autonome encore, parce qu'elles arrivaient par échelons. Néanmoins, elles apportaient un renfort très précieux à l'armée d'Orient.

L'armée de Salonique comprenait à ce moment huit divisions françaises, quatre divisions britanniques, six divisions serbes, dix divisions helléniques, une division italienne, soit un total de vingt-neuf divisions.

L'armée était prête et, je le répète, bien approvisionnée. Les soldats sentaient confusément, instinctivement, que le moment était venu d'agir. Ils lisaient les communiqués qui venaient d'Occident. Après les épreuves tragiques de mars, avril et juin 1918, ils voyaient tout d'un coup la bataille, sous la direction du commandement unique, reprendre ! Ils voyaient les

armées de Ludendorff ébranlées et c'est avec impatience qu'ils attendaient que leur tour fût venu. Ils avaient en face d'eux les Bulgares seuls, car les divisions autro-allemandes qui pendant longtemps avaient étayé les Bulgares étaient parties. L'état-major allemand, voulant frapper sur le front d'Occident un coup qu'il espérait devoir être décisif, avait ramassé toutes ses forces d'Orient, aussi bien celles de Russie que de la péninsule des Balkans. C'est avec ces forces-là, en effet, qu'il a entrepris sa grande offensive du printemps dernier; il ne restait que quelques bataillons autrichiens dans l'Albanie et, sous le nom de onzième armée allemande, une armée bulgare dont l'état-major et quelques spécialistes étaient Allemands.

Depuis le commencement de 1918 les renseignements qui nous venaient de Bulgarie s'accordaient pour dire que ce pays était las de la guerre, que le peuple et l'armée bulgare avaient envie d'en finir, que l'influence allemande baissait d'autant plus que disparaissaient les divisions allemandes dans l'armée bulgare et que les officiers allemands se faisaient également plus rares.

Vous savez que dans le courant de 1918 le roi Ferdinand était devenu tout à fait impopulaire. Il sentait lui-même que la fortune tournait. En juillet ou août, il avait disparu pendant un certain temps. Le ministre Radoslavof, le sinistre complice des Allemands, était remqlacé par un ministère de coalition nationale. Il y

avait par conséquent des indices que si l'armée de Salonique pouvait entrer en ligne et frapper un coup brutal sur cette armée bulgare, déjà démoralisée par sa longue inaction et par cette longue guerre et qui, en même temps, était bercée de l'illusion que la guerre finirait par une lassitude réciproque et que les Bulgares garderaient tout au moins leurs injustes conquêtes, il apparaissait, dis-je, en présence de cette situation et de cet état d'esprit, qu'un coup brutal, bien frappé, au moment opportun, permettrait peut-être de liquider la situation en Macédoine. Peut-être même, je n'ose pas le prétendre, peut-être ce nouveau Gouvernement, n'osant pas s'en remettre immédiatement à la discrétion de l'Entente, mais désirant pourtant sortir du guêpier où le roi Ferdinand avait engagé la Bulgarie, n'était-il pas fâché qu'une petite défaite lui permît de se tirer d'affaire et de signer la capitulation. Il a été vraiment bien servi !

C'est le général Guillaumat qui, ayant remplacé le général Sarrail, avait recueilli ces différents indices et avait donné au Gouvernement français des indications précises sur la situation.

D'ailleurs, remarquez bien que depuis le mois d'avril 1918, nous avions eu le commandement unique des Alliés avec le maréchal Foch. Or, le maréchal Foch, en préparant sa bataille d'Occident, de la manière que vous savez, cette grande manœuvre qui s'est échelonnée sur tout le front d'Occident, ne perdait pas de vue

l'armée d'Orient. Il avait le commandement général des armées alliées, il savait qu'il fallait ne négliger aucun théâtre d'opérations, et surtout les occasions qui se présentaient. Et il combina, car c'est bien du Grand Quartier Général, du commandement unique, qu'est sortie la double opération qui s'est déroulée en septembre et octobre en Syrie et dans les Balkans, cette double offensive dans la Syrie avec le général Allenby, et dans les Balkans avec l'armée de Salonique; il la combina avec d'autant plus de sûreté qu'il savait que les deux armées étaient entre les mains de chefs remarquables, doués au plus haut degré de l'esprit d'offensive. (*Applaudissements.*)

La conduite même de la bataille de Macédoine est le fait du commandement de l'armée d'Orient. On éprouva quelque surprise, dans le monde militaire même, quand on apprit tout d'un coup que l'attaque s'en prenait à la partie pour ainsi dire la plus dure du front de Macédoine, à cette région montagneuse qui est entre la Tserna et le Vardar. On crut même, pendant les deux ou trois premiers jours, que c'était une diversion et que la principale attaque déboucherait de Monastir ou du lac Doiran.

Permettez-moi, sans vouloir vous faire de la stratégie ni de la tactique, de vous montrer sur la carte comment fut conçu le plan de cette bataille et comment elle s'est déroulée logiquement d'après ce plan.

La carte vous montre que le Vardar forme une cou-

pure oblique qui divise le front de Macédoine en deux parties. Ce front va du lac d'Okrida, près de l'Albanie, jusqu'à la mer Égée. Cette ligne oblique divise en deux grands secteurs le front de Macédoine. A l'ouest du Vardar, la Tcerna, afluent du Vardar, sépare la plaine de Monastir des massifs montagneux, dont les noms ont été illustrés par les communiqués, et sur lesquels les Bulgares avaient établi leur système défensif. Ce sont des massifs escarpés, aux pentes très raides, chaos de rochers, souvent fort élevés, dépassant 2.000 mètres. La guerre devait prendre la forme de la guerre de montagnes.

A l'est du Vardar, nous trouvons le lac Doiran, puis la vallée de la Strouma aboutissant à la mer Égée. Donc deux théâtres d'opérations séparés par le Vardar.

Le plan d'attaque contre la Bulgarie devait viser, après avoir détruit l'armée bulgare, à marcher sur Sofia.

Quand on regarde la carte simplement. sans vouloir faire de la tactique militaire, en se demandant par où devait passer la direction d'attaque la plus favorable, on se dit évidemment que c'était à l'est du Vardar. L'attaque permet d'arriver à Stroumitza, de rejoindre la Strouma et d'aller au plus court vers Sofia. Elle a l'avantage de tourner le Vardar, de ne pas avoir à le franchir comme on pourrait y être obligé par une attaque dans la région entre Monastir et le Vardar. Ceci paraît logique.

ÉCOLES SCIENTIFIQUES ET POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

Mais d'autre part, si on veut détruire l'armée bulgare, couper les communications des Allemands avec la Serbie, par conséquent avec l'Autriche, et aussi les communications avec Constantinople, une attaque partant de Monastir, dirigée sur Uskub et de là sur Nisch, peut avoir une grande importance au point de vue stratégique.

Vous voyez que cette attaque partant de l'ouest aboutit au Vardar. Il faut arriver dans cette impasse du Vardar, coupé en deux par la Tcerna, dans une région très difficile, et en sortir !

L'état-major allemand et l'état-major bulgare associés étaient décidés à la défensive, mais ils devaient se demander comment ils pourraient être attaqués. Dans le courant de l'été, ils sentaient bien qu'il y avait des préparatifs d'attaque sur le front de Macédoine. Mais logiquement ils attendaient l'attaque, ou bien à l'est du Vardar, par le lac Doiran, sur la Strouma, ou à l'ouest par la région de Monastir, où se trouvait la majeure partie de l'armée française.

C'est parce qu'ils s'attendaient à une attaque logique qu'ils ont été surpris. Le général Franchet d'Esperey a conçu son plan sur l'idée que le plan qu'il allait suivre ne paraîtrait pas logique à son adversaire, et c'est pourquoi il a réussi, ce qui se produit souvent à la guerre. Pourtant, au fond, son plan était très logique. Il a cherché la difficulté, c'est vrai, mais il n'avait que la difficulté du terrain. Au point de vue de la décision, c'était parfait.

L'opération initiale comportait la prise d'assaut des massifs du Sokol, du Drobopolje et du Déna pour arriver sur la Tserna, gagner le Vardar et couper ainsi les armées bulgares. Attaque de rupture au centre, rompre le centre, ce qui est classique, enlever le massif montagneux, bousculer les Bulgares, entrer dans la boucle de la Tserna, atteindre sur le Vardar Uskub, qui est le cœur de la défense bulgare et le nœud des ravitaillements, et dès que la brèche serait ouverte, que cette attaque aurait réussi, immédiatement, à droite et à gauche, faire entrer en ligne les deux grandes masses, à droite l'armée anglo-hellénique et, à gauche, l'armée française d'Orient. Voilà comment le plan fut conçu. Il fut exécuté ainsi, de la façon la plus remarquable. Tout ce qui avait été prévu fut réalisé, on peut le dire, au jour le jour. L'exécution de ce plan fut due non seulement à cette préparation admirable des états-majors, mais à l'ardeur de tous les chefs, de tous les soldats qui sentaient bien que la partie qui allait se jouer deviendrait décisive. *(Applaudissements.)*

Voilà quelle était la disposition des troupes : à droite, à l'est du Vardar, l'armée britannique, appuyée par quatre divisions helléniques. Le premier corps hellénique tenait jusqu'à la mer Égée et une division était avec l'armée britannique. Cette armée anglo-hellénique était sous le commandement du général Milne. A gauche, comme je vous l'ai dit, dans la région de Monastir, se trouvait l'armée française du général Henrys, compre-

nant cinq divisions. Elles connaissaient le pays, car elles étaient depuis longtemps en Orient. Cette armée comprenait deux divisions coloniales, et en particulier une division que je dois signaler, la 122e, qui restera célèbre dans les fastes de la guerre d'Orient, car les hommes qui la composaient et qui ont délivré la Serbie et les Balkans étaient des hommes de nos pays envahis, de nos régions du Nord, de Lille, de l'Aisne et des Ardennes. *(Applaudissements.)*

Au centre, l'armée serbe, composée de six divisions et appuyée par une division française et une division hellénique à gauche. A sa droite se trouvait un groupement, où les Helléniques dominaient, commandé par le général d'Anselme.

Ainsi, quatre masses : au centre, la masse serbe appuyée par deux divisions françaises et une division hellénique, le général d'Anselme appuyant à droite l'attaque centrale de cette armée serbe; à droite, l'armée britannique, à gauche l'armée française.

Après un bombardement de préparation qui dura toute la soirée et toute la nuit du 14 au 15, à 5 h. 30 du matin, comme le dit le rapport officiel, les deux divisions françaises, la division Topart et la division Pruneau, ainsi que la division serbe de la Choumadia bondirent hors des tranchées et s'élancèrent à l'assaut autour du massif. La lutte fut très dure. Je lis un extrait du rapport officiel :

« Dans la division Topart, pour le 148e de Givet, la

tâche du régiment est rude. On n'accède au sommet des rochers que forme le piton du Sokol que par deux voies étroites, sur lesquelles l'artillerie et les mitrailleuses ennemies concentrent leurs feux. A gauche, le granit tombe à pic. Les sections qui auront à affronter cette montagne abrupte partent à l'assaut avec des échelles..... »

C'est comme au moyen âge !

« ..... S'agrippant aux anfractuosités du roc, les hommes avancent sous le barrage qui est d'une extrême violence. Le chef de bataillon de première ligne est tué presque aussitôt. Plusieurs officiers tombent grièvement blessés. A 6 h. 30 le bataillon, très éprouvé, s'accroche à 150 mètres du sommet. Il y résiste toute la journée aux contre-attaques des Bulgares. A deux reprises les Bulgares contre-attaquent. Enfin, à 22 h. 30, par une attaque vigoureuse, nos soldats atteignent le sommet et y restent ! »

On pourrait citer des milliers d'épisodes comme celui-là. *(Applaudissements.)*

Ces trois divisions réussissent à aborder une partie des sommets. Le 15 et le 16 elles sont dépassées par le deuxième échelon composé de la division serbe du Timok, d'une division française et de la division Yougo-Slave. En effet, une division Yougo-Slave était parvenue à se reformer, et, dans le rapport officiel, on dit que cette division Yougo-Slave, dépassant les soldats français le matin, a porté les armes et chanté « La Marseillaise ». *(Applaudissements.)*

Le 16 au soir, l'attaque avait réussi, la brèche s'ouvrait. Immédiatement, à gauche et à droite, la deuxième armée serbe, avec la troisième division hellénique dans laquelle se trouvait un régiment d'evzones, se distingue brillamment, attaque à gauche, le long de la Tserna. Cette armée serbe arrive à franchir la Tserna et à passer sur la rive gauche. Le général d'Anselme attaque aussitôt dans le massif de Dzéna. Les Helléniques se trouvent sur un terrain qu'ils connaissent déjà, car ils y ont attaqué trois ou quatre mois auparavant. Leur ardeur est telle que le général d'Anselme leur rend ce témoignage : « Ce sont des troupes alpines que j'ai avec moi ! »

Le 17 et le 18, la brèche est complètement ouverte. Les Bulgares résistent très énergiquement, car c'est la onzième armée allemande, c'est-à-dire une armée bulgare encadrée d'officiers allemands, qui défend le secteur. Les armées bulgares sont de l'autre côté du Vardar. La gauche est crevée; le centre lui-même, pris dans la boucle de la Tserna, commence à plier, et les cavaliers serbes et alliés s'avancent vers le Vardar.

La course au Vardar commence le 18. C'est à ce moment que les communiqués ont paru sérieux et que l'on s'est rendu compte en France que la bataille de Macédoine allait avoir des conséquences remarquables. Le 19, on commence l'exploitation stratégique. Ce que nous appelons l'exploitation stratégique, c'est l'élargissement de la brèche. On se rabat à droite et à gauche

en jouant des coudes pour ainsi dire, pour écarter l'adversaire qui veut réagir. La brèche est élargie des deux côtés, l'ennemi se disloque pendant que les deux armées serbes, montant vers le Vardar, atteignent Vélès et Krivolak. L'armée serbe passe le Vardar.

L'armée anglo-hellenique, dès le 19, attaque d'abord sous forme de diversion. Elle a ordre de pousser le plus loin possible. Les Bulgares s'imaginent, comme on l'avait pensé, que c'est l'attaque principale, que l'autre est une attaque du centre qui s'arrêtera. Les Bulgares y opposent toutes leurs réserves. Les divisions helléniques perdent quatre mille hommes, mais avancent et se maintiennent.

L'attaque ayant réussi au centre, la déroute bulgare commençant, toute l'armée pousse de l'avant. L'armée française du général Henrys entre à son tour en ligne dès le 19. Elle a une dure bataille à livrer à la plus grosse partie de la onzième armée allemande. Elle met trois ou quatre jours à sortir des massifs qui dominent Monastir au nord. Le 25, pourtant, elle entre à Prilep.

A ce moment, la brèche est faite sur tout le pourtour de la boucle de la Tserna ; c'est la marche définitive vers le Vardar; la déroute des Bulgares est complète.

Voici la physionomie générale de la bataille, telle qu'elle s'est déroulée dans les journées des 24 et 25 septembre.

A ce moment, les forces bulgares sont coupées en deux. Les trois armées bulgares qui étaient sur la

rive gauche du Vardar, à l'est, s'en vont en déroute, abandonnant leur matériel, leurs blessés, leurs approvisionnements ; elles sont poursuivies ardemment par l'armée anglo-hellénique. Leurs débris se retirent pourtant en territoires bulgares. Mais la onzième armée allemande reste au sud du Vardar. Elle est complètement coupée des armées bulgares, elle s'en va vers le Nord, cherchant à gagner la route d'Uskub. La droite se dirige vers l'Albanie, où déjà les Italiens progressent ; les colonnes centrales s'allongent dans les défilés de la montagne. La gauche est en déroute. Sa droite, qui a résisté, monte avec plus d'ordre, mais l'armée du général Henrys marche, ainsi que les Serbes, avec une ardeur sans pareille et dans des conditions extraordinaires. Ces braves marchaient comme dans une sorte de grand rêve, presque sans vivres ; ils savaient qu'il fallait arriver, qu'ils allaient cerner l'ennemi. Peu leur importait qu'ils aient mangé. Il s'agissait de couper la retraite à l'ennemi et de le prendre à la gorge. *(Applaudissements.)*

Le 26 septembre, la cavalerie française, par un raid audacieux, ayant à sa tête un général qui porte un nom illustre, le général Jouinot-Gambetta, entre à Uskub, malgré la résistance de quelques bataillons bulgares. L'armée du général Henrys le suit, ayant en tête une division hellénique. Une partie de l'armée allemande cherche à obliquer du côté de l'Albanie. Le 30 septembre, au moment où les Bulgares venaient de signer

à Sofia la capitulation de la Bulgarie, cette armée allemande, engouffrée dans un couloir sans issue, se trouvant sans vivres, se rendait au général Henrys. Le 4 octobre, 66.000 Bulgares, dont cinq généraux et 1.400 officiers, 476 Allemands, dont le général en chef et quelques officiers, défilaient devant les troupes alliées victorieuses. *(Applaudissements.)*

Laissez-moi vous lire l'ordre du jour du général Henrys. Vous avez vu dans les journaux, ce matin, que le général Henrys venait d'être nommé grand'croix de la Légion d'Honneur.

Voici l'ordre du jour du général Henrys, daté d'Uskub du 6 octobre :

« La IXe armée allemande vient de capituler devant l'A. F. O.

» Depuis le début de l'offensive :

» 66.629 Bulgares, dont 1.287 officiers et 5 généraux ;

» 476 Allemands, dont 14 officiers ;

» 134 Autrichiens, dont 3 officiers ;

» 255 canons ;

» 31.159 chevaux ou bœufs ;

sont tombés entre nos mains.

» Une partie de la Serbie avec les villes de : Prilep, Resna, Ochrida, Uskub, Struga, Dibbs, Krucevo, Licevo, Gostivar et Kalkandenen sont délivrées.

» La victoire est complète.

» Dès le 15 septembre, les troupes de la 11e D. I. C. et de la 3e D. I. H. (3e division d'infanterie hellénique)

attaquaient à la gauche des armées serbes. Le 16 elles s'emparaient de l'ouvrage prussien de Starovina, le 17 elles enlevaient le Bechichte et atteignaient la Cerna qu'elles franchissaient après une lutte de trois jours.

» Le 21 septembre, sous notre pression, l'ennemi commençait son repli depuis la Cerna orientale jusqu'à la Maison Brûlée au nord de Monastir. Nos troupes, se jetant aussitôt à la poursuite, l'attaquaient partout ; la 11e D. I. C. et la 3e D. I. H., après avoir franchi le Vusko, la C. E. I., après avoir enlevé les fameuses hauteurs de la côte 1.050, rejetaient l'ennemi à l'ouest de la Cernz, tandis que les Sénégalais progressaient à l'ouest de cette rivière.

» Le 2e groupe de division, avec les 156e, 76e, 30e D. I. et le régiment d'Evzones, attaqua sans relâche jusqu'au lac Presba, les hauteurs de 1248 et les cimes du Peristeri, dans des combats furieux où se distinguait particulièrement le 227e régiment d'infanterie. L'ennemi était obligé de renforcer partout ses arrière-gardes qu'il pensait pouvoir maintenir facilement sur des positions préparées de longue date et puissamment fortifiées. Les régiments déjà en retraite étaient obligés de revenir vers l'arrière. Nous le tenions partout.

Le 23 septembre, la brigade de cavalerie et le 42e R. I. C. entraient à Prilep.

» Sous nos coups répétés, l'ennemi reculait le 25 septembre sur tout le front de Monastir et des Lacs,

et les éléments du 3e groupement (57e D. I.) le talonnaient aussi partout.

» Dès lors, la manœuvre s'accentue. Pour couper la retraite à l'ennemi, la 11e D. I. C. et la 3e D. I. H., après de rudes combats, progressent par les défilés de Brod tandis que la 35e division italienne enlève de haute lutte la muraille de Baba-Planina, dominant toute la plaine de la Cerna et, de sommets en sommets, rejette l'ennemi en quatre jours de bataille dans les défilés de Sop, où il continue à l'attaquer.

» Pendant ce temps, la brigade de cavalerie poussée vers le nord, trouvant la brèche, n'hésite pas à se jeter dans les forêts et les rochers réputés impénétrables de la Golfsnica-Planina, à l'ouest du Vardar, pour s'emparer le 29 septembre de la grande ville d'Uskub sur les derrières de l'ennemi.

» La 22e B. I. C., envoyée pour la renforcer, franchit le Vardar et Veles le 27, en même temps que l'armée serbe, et, après deux jours de combat, parvient le 30 à Uskub.

» Pendant ce temps, enfin, la 3e D. I. H. remonte les défilés de la Treska prête à tomber dans le flanc des dernières résistances ennemies si elles doivent se produire.

» Malgré sa résistance énergique, l'ennemi serré sans répit ne peut se rétablir, ses réserves sont engagées, sa retraite est retardée, il est gagné de vitesse et débordé par la gauche, ses communications sont coupées. Il est à notre merci et n'a plus qu'à mettre bas les armes.

» Par une situation unique dans l'histoire, la XIe armée allemande, forte de 4 divisions, enfermée dans un défilé de 90 kilomètres de long depuis Brod et Sop, au sud, jusqu'à Uskub au nord, capitule conformément à la convention passée entre le général commandant en chef les armées alliées et le Gouvernement bulgare.

Aux artisans de cette grande victoire, aux chefs et aux états-majors qui ont si habilement servi ma pensée, aux troupes dont l'héroïsme dans les combats et l'énergie surhumaine dans la poursuite ont vaincu l'ennemi, à l'aviation qui m'a toujours parfaitement renseigné et s'est dépensée jusqu'à l'extrême limite pour attaquer l'ennemi, aux services et en particulier au service automobile, qui, par leur fonctionnement impeccable, ont permis l'avance de l'armée sur un front de 200 kilomètres et une profondeur de 150, à tous ceux dont le dévouement, l'esprit de sacrifice absolu et la confiance restée irréductible, malgré l'isolement du lointain Orient, ont permis d'inscrire dans nos annales militaires la page glorieuse de la victoire d'Uskub, j'adresse de tout mon cœur mes félicitations et mes remerciments. *(Applaudissements.)* »

Voilà résumée bien sommairement et d'une façon très insuffisante cette bataille de Macédoine. Pour moi qui sait maintenant ce qui s'est passé, car je n'ai reçu qu'il y a un mois les rapports officiels (et nos amis de Grèce ont bien voulu me procurer aussi des documents), je crois que cette bataille de Macédoine restera dans les

annales de cette guerre comme l'une des batailles les mieux ordonnées, les mieux conçues et les mieux exécutées. C'est une bataille classique. C'est à la fois la bataille de montagnes et de plaines; l'objectif stratégique a été admirablement discerné, le résultat technique a été obtenu par les efforts incomparables des chefs et des soldats, par une union intime de tous les Alliés sous le même commandement.

Nous voyons là encore un nouvel exemple de cette nécessité du commandement unique qui, certainement, s'il avait existé il y a trois ans, aurait fait tourner la guerre bien plus court.

Je vous ai dit en passant le rôle des divisions helléniques. L'armée hellénique n'avait pas pu être constituée comme armée autonome. Ses divisions étaient mélangées dans tous les secteurs, mais, en réalité, vous voyez que tous les Alliés étaient enchevêtrés ; avec les Serbes, des divisions françaises ; des divisions helléniques avec les Français, des divisions helléniques avec les Anglais. Chacun a marché à sa place de bataille et dans la liaison la plus constante, avec l'effort commun le plus intense et le plus admirable.

Cette armée hellénique, on peut le dire, a été digne des grands jours qu'elle a vécus dans les campagnes de 1912 et 1913. Vous vous rappelez ce qu'avait fait l'armée hellénique à cette époque. Elle avait libéré les Balkans, de concert avec les Bulgares et avec les Serbes, de l'oppression turque.

Cette armée hellénique, qui avait été mobilisée dès le début de 1915 par le président Vénizélos, brûlait en somme de prendre part à la guerre, car, malgré les sentiments qui l'attachaient au roi Constantin, elle était composée en majorité d'officiers qui sentaient que le rôle de la Grèce était d'intervenir avec les Alliés et que le sort de leur pays se jouait de cette immense bataille. Cette armée, après avoir été mobilisée, fut démobilisée. Il y eut à ce moment des troubles, on se trouva en présence de grandes difficultés. Mais cette armée avait gardé l'empreinte, vous me permettrez de le dire, de l'instruction et de l'éducation françaises. Un certain nombre d'officiers avaient passé par les écoles de guerre allemandes et emporté de là une haute idée de la doctrine de guerre et de la supériorité d'organisation de l'armée allemande. Certes au début de cette guerre de conquête, à laquelle l'Allemagne s'était préparée pendant quarante ans, elle possédait entre les mains un instrument de premier ordre. Mais il lui manquait, malgré la grande idée qu'elle se faisait de son état-major, quelque chose de cette clarté et de cette souplesse qui distinguent le génie français. Eh bien, le génie français était entré dans l'armée grecque. Je ne crois pas être démenti non plus par ceux qui sont ici en vous disant que cette armée grecque reconstituée par vos soins, Monsieur le Président, revenue enfin sur les champs de bataille de Macédoine, et peut-être grâce à ce qu'elle était placée

sous le haut commandement français, a accompli les mêmes grandes choses qu'elle avait faites en 1912-1913.

J'en veux prendre pour preuve la lettre qu'écrivait le général Franchet d'Esperey au président Vénizélos. Permettez-moi de vous la lire en entier; ce sera la meilleure conclusion et le plus sûr commentaire de ce que je viens de vous dire.

Salonique, 3 décembre.

« Monsieur le Président,

» Au moment où les hostilités sont arrêtées, j'éprouve le vif désir de vous dire combien la coopération de la Grèce a été précieuse pour les armées alliées d'Orient.

» La mobilisation, que vous avez suivie dès son début jusqu'à sa complète réalisation, avec la conviction inébranlable qui vous était inspirée par votre patriotisme clairvoyant, a mis sur pied sept nouvelles divisions, lesquelles, lorsque le moment fut venu, apportèrent un renfort efficace aux armées alliées et me permirent de disposer des forces nécessaires pour mener à bonne fin les opérations décisives que vous connaissez.

» La mobilisation échelonnée qui a été faite et la concentration des troupes helléniques qui n'autorisèrent l'envoi au front des dernières divisions que quelques mois avant l'offensive, et, d'autre part, le besoin d'instruction de ces troupes, ne m'ont pas permis de réunir l'armée hellénique en une unité indépendante, sous la

direction immédiate de son chef, mais m'ont obligé d'incorporer une partie de ces unités parmi les différentes troupes alliées. Cependant cette solution eut aussi son avantage, car elle fournit l'occasion aux troupes alliées de mieux connaître les qualités et la valeur militaire de la jeune armée hellénique, qui fut prodigue en sacrifices.

» Au cours des batailles, les divisions helléniques se sont chargées de la réalisation de différentes opérations stratégiques. Au moment où le premier corps d'armée couvrait la droite du front allié, et était prêt à briser au moment propice le front ennemi, les divisions de la Crête et de Serrès, à l'attaque de Doïran, et la quatorzième division au cours de la poursuite de l'ennemi, ont justement mérité les éloges du général Milne, excellent critique sur ce sujet.

» Sur la rive droite du Vardar, le général d'Anselme m'a relaté la bravoure de la division de l'Archipel, et la valeur exceptionnelle, dans la guerre de montagne, de la quatrième division, qui a pris d'assaut les hauteurs de Djéna, qui étaient défendues avec acharnement par un ennemi puissant.

» Enfin, sur la gauche, la troisième division a suivi la marche triomphale de l'armée française, et après avoir participé aux luttes difficiles qui ont débarrassé Monastir et Prilep de la pression ennemie, elle s'est distinguée dans les opérations ultérieures, grâce auxquelles nos troupes purent atteindre le Danube.

» La bravoure des troupes helléniques a partout dignement conquis les éloges des Alliés. Les enfants sont dignes de leurs ancêtres.

» Monsieur le Président, vous pouvez être fier et de votre œuvre et de cette armée que vous avez tirée du tombeau dans lequel la trahison du régime déchu avait voulu l'enterrer.

» Veuillez agréer, etc. »

Voici la lettre du général Milne au général Dangli, commandant l'armée hellénique :

Grand Quartier Général, 3 octobre 1918.

« Monsieur,

» Au nom de toute l'armée britannique de Macédoine, je vous exprime, à vous et à la vaillante armée hellénique, notre estime pour son bel esprit de camaraderie qui lui a inspiré l'envoi de son message de remerciements.

» Sans l'aide des forces helléniques la présente victoire n'aurait pu être obtenue.

» Agréez... »

Oui, vous conserverez, dans vos fastes militaires, le souvenir de cette bataille et des éloges qui vous sont justement accordés.

Oui, nos amis de Grèce, en ce moment vous allez exposer devant la Conférence de la Paix vos justes revendications. Nous les connaissons.

Nous savons qu'en dehors de la péninsule grecque, en dehors même des îles de l'archipel, il y a sur la côte d'Asie Mineure de vieilles colonies grecques. Les Grecs y dominent comme population et comme esprit. Ils ont pu être opprimés, terrorisés, massacrés, comme les Arméniens et les Syriens, comme toutes les populations qui ont été sous le joug des dirigeants turcs. Ils ont réagi, ils ont vécu, ils ne sont pas morts et la fleur du plus pur hellénisme a toujours fleuri sur les bords de la mer Égée. Oui, vous avez le droit de revendiquer ces côtes d'Asie Mineure qui vous rappellent tant de souvenirs. C'est là qu'Homère a chanté l'*Iliade*, c'est là que Thalès de Milet a pensé comme un philosophe de nos temps modernes. Cette Grèce a été pendant des siècles toujours fidèle à la liberté et à l'indépendance nationales. Il est juste, je ne crains pas de le dire, qu'autour de la mer Égée toute la vieille Grèce se rassemble...

Nous n'oublions pas en France que nous appartenons à la civilisation gréco-latine, que l'influence grecque a dominé chez nous, et je crois être l'interprète de tous ceux qui sont présents ici et de la grande majorité de la nation en vous souhaitant que la Grèce, comme la Minerve casquée, forte et sereine, continue à poursuivre son idéal d'art, de beauté, de travail, de justice et de liberté, dans la paix que nous espérons durable et universelle. *(Applaudissements.)*

ANNEXES A LA CONFÉRENCE

DE

M. le Général MALLETERRE (1)

I

Extraits du Rapport de M. le Général Milne

SUR L'OFFENSIVE EN MACÉDOINE

(publié dans le supplément de la *London Gazette* du 22 janvier 1919)

En décembre 1917, le général Sarrail fut remplacé dans le commandement des troupes alliées par le général Guillaumat, qui, en mars 1918, plaça la première division hellénique (Larissa) sous le commandement du général Milne. Ces troupes prirent position au nord du lac Tahinos et en avril prirent une part prépondérante dans quelques actions importautes.

Le général Milne décrit un nouveau raid exécuté sur le lac Doiran par des forces mixtes militaires et navales sous le commandement du capitaine R. S. Olivier R. N. Ce détachement quitta la gare de Doiran dans quatre canots électriques et se

---

(1) Nous croyons devoir publier ici :

1° Un extrait du rapport de M. le général Milne, commandant en chef de l'armée britannique à Salonique qui précise plus particulièrement l'effort militaire hellénique sur le front Doiran-Strouma ;

2° Le récit de la bataille du Skra-di-Legen, fait par le général Guillaumat, témoin occulaire de cette affaire qui a préparé la grande offensive du mois de septembre 1918.

dirigea sur Doiran-ville, distant de deux milles, et aborda dans les lignes ennemies sans être signalé. La ville fut explorée, des patrouilles furent faites sur le rivage, mais le détachement rentra sans avoir vu un seul Bulgare.

En mai et juin 1918, les deux divisions restant du Ier corps hellénique, ayant à leur tête le général Paraskevopoulos, furent placées sous le commandement du général Milne, ce qui lui permit d'étendre son front jusqu'à la rive droite du Vardar et de relever une division française. Vers cette époque, le général Milne reçut l'ordre de réduire de 13 à 10 bataillons les divisions d'infanterie, ceci dans le but d'envoyer un quart de l'armée en France. C'est aussi en juin qu'on eut les premiers renseignements indiquant que le « moral » des Bulgares baissait.

Le nombre des déserteurs augmentait beaucoup, dit le général Milne, et d'après leurs rapports, il apparaissait que le haut commandement bulgare préparait une attaque de grande envergure sur le front britannique de la mer au lac Doiran. Des renseignements plus récents montraient certaines unités ennemies dans un état voisin de la mutinerie et refusant l'obéissance aux ordres.

PRÉPARATION DE L'ATTAQUE

Le 8 juin le général Guillaumat partit, et quelques jours après le général Franchet d'Esperey prit le commandement des forces armées. Continuant le récit de l'offensive qui eut pour résultat la défaite de l'armée bulgare, le général Milne dit :

« Vers la fin de juillet, je reçus des instructions du commandant en chef des armées alliées, afin de préparer ma partie dans l'offensive générale des armées alliées, fixée à la première quinzaine de septembre. Les troupes britanniques devaient — pourvu que les alliés aient réussi sur le point tenu par l'armée serbe à percer le centre ennemi — attaquer et prendre les hauteurs

à l'ouest et au nord-est du lac Doiran. Pour renforcer mes trois divisions dans ce secteur, le général Franchet d'Esperey mit à ma disposition deux divisions du corps de défense nationale de l'armée hellénique, un régiment de cavalerie hellénique et un groupe d'artillerie lourde hellénique. L'infanterie désignée pour l'attaque fut peu à peu retirée des lignes et à la fin d'août soigneusement entraînée pour le rôle qu'elle aurait à remplir. Dans l'intervalle, l'esprit offensif se maintint et l'ennemi fut harcelé par des raids continuels, au cours desquels des prisonniers furent faits permettant l'identification. Dans l'air nos aéroplanes furent chaque jour plus actifs, l'activité de l'artillerie augmenta, en particulier sur la rive droite du Vardar, coupant les fils télégraphiques et contrebattant les batteries ennemies.

» Il devint évident que l'ennemi soupçonnait une attaque imminente, sans savoir où le coup allait porter. Ses réserves furent signalées du Vardar. Pour empêcher leur retrait et pour le tromper sur le secteur choisi pour l'attaque principale, les opérations commencèrent l'après-midi du 1er septembre après une violente préparation d'artillerie sur le saillant rocheux et fortement fortifié de Alk ak Mahale, sur la rive droite du Vardar. Les troupes engagées étaient le 2e bataillon du Gloucestershire régiment et le 10e bataillon du Hampshire régiment de la 27e division. L'entreprise réussit pleinement. Non seulement elle fut cause des contre-attaques jetées infructueusement contre nos nouvelles tranchées, mais, sur la droite, la division put occuper les avant-postes ennemis, gagnant ainsi des positions favorables pour une nouvelle avance. Après cette opération et l'avance sans coup férir du 1er corps hellénique dans la vallée de la Strouma, la semaine suivante, ces préliminaires de l'offensive étaient achevés dans le secteur de droite.

» Le matin du 14 septembre l'attaque générale commença. Sur 80 milles de front, du lac Doiran à Monastir, le bombar-

dement des positions ennemies s'intensifia. Vingt-quatre heures plus tard, les troupes franco-serbes, sous le commandement du Vovoide Mischitch, emportaient d'assaut les tranchées bulgares sur le sommet des montagnes, de Sokol à Vetrenik. Les troupes alliées étaient en possession avant midi des première et deuxième lignes ennemies. Cette première victoire causa un recul sur les flancs. La brèche de 12 kilomètres (7 1/2 milles) s'élargit en 25 kilomètres (environ 16 milles). La route était ouverte par l'avance sur les hauteurs du Kozyak.

L'ORDRE D'ATTAQUE

» Le succès dont dépendait un assaut dans le secteur de Doiran était acquis. Le 15 septembre, de bonne heure, je reçus du général Franchet d'Esperey l'ordre que les troupes sous mon commandement devaient attaquer le 18 au matin. Des instructions générales que j'avais reçues précédemment spécifiaient que l'opération principale serait dirigée contre la hauteur « P » et les hauteurs avoisinantes à l'ouest du lac Doiran (champs de bataille du printemps 1917). Je décidais de renforcer les troupes britanniques par une des divisions grecques du corps de la Défense nationale qui, comme je l'ai déjà dit, avait été mis à ma disposition, et je choisis dans ce but la division de Sérès. De plus, entre le lac Doiran et le Vardar se trouvaient : les 22e et 26e divisions britanniques, respectivement sous les ordres du major général J. Duncan C. B. C. M. G. D. S. O. et du major général A. W. Gay C. M. C. M. G. D. S. O., et à l'ouest du Vardar la 27e division sous les ordres du major général G. T. Forestier-Walker, C. B. Ces troupes étaient soutenues par toute l'artillerie lourde disponible, y compris l'artillerie lourde hellénique.

» Les forces effectives des troupes britanniques, à cette période critique de l'année en Macédoine, étaient tombées à cause du climat et d'une violente épidémie d'influenza, à

moins de la moitié de l'effectif normal; c'est pourquoi le commandant en chef des armées alliées m'envoya comme renfort un régiment d'infanterie français. J'ai mis l'ensemble de ces troupes, britanniques, grecques et françaises sous le commandement du lieutenant général sir H. F. M. Wilson K. C. B. K. C. M. G.

» Simultanément avec l'attaque principale devait se déclancher une attaque secondaire par surprise contre les tranchées bulgares, à l'est et au nord du lac et sur les pentes de la chaine de Bélès. Si l'action réussissait, le front Doiran-Vardar aurait tourné par la gauche, mais de toute manière elle empêcherait les renforts de marcher vers l'ouest. L'opération était difficile comportant une concentration de nuit et une avance sans préparation d'artillerie à travers la plaine entre le Krusha Balkans et le Bélès. C'est pourquoi je décidais de soutenir avec des troupes de la 28e division commandées par le major général H. L. Croker, C. B. C. M. G., la division crétoise du corps de la Défense nationale désignée pour l'opération. Je plaçais ce secteur sous les ordres du lieutenant général C. J. Briggs, K. C. B. K. C. M. G.

» Le front bulgare entre le lac Doiran et le Vardar était exceptionnellement fort. Pour un observateur placé au centre de la ligne d'où l'attaque alliée allait se déclancher, le mélange confus de collines irrégulières, formant cette position, déjoue toute description de détail. Il y a des versants abrupts et des coteaux arrondis. Il y a peu de terre. Le sol rocailleux rend difficile la consolidation d'un terrain nouvellement conquis et donne un avantage écrasant au défenseur bien terré dans ses tranchées, préparées soigneusement depuis trois ans. Les ravins abrupts arrêtent la progression et offrent des facilités sans nombre pour des feux d'enfilade. Mais dans ce paysage complexe la hauteur « P » et le « Grand-Couronné » dominent visiblement. La première, de 2.000 pieds de haut, s'incline

au sud vers nos lignes dominant nos tranchées et toute la contrée au sud de Salonique. Sur la droite, le pays est accidenté d'un dédale de collines moins abruptes qui s'étagent au-dessus du lac Doiran, du Petit-Couronné aux versants escarpés et raboteux, jusqu'au Grand-Couronné à peine moins haut que le sommet de la hauteur « P ». L'ennemi avait su utiliser ce terrain. Il s'était fortement retranché en trois lignes successives, avec des boyaux de communication creusés profondément dans le roc, des abris spacieux et bien boisés, des abris de mitrailleuses bétonnés, et sur la crête, entre la hauteur « P » et le Grand-Couronné, des emplacements bétonnés pour l'artillerie. C'était la clé de la défense du secteur Vardar-Doiran et il le tenait avec ses meilleures troupes.

TENTATIVE HÉROIQUE

» Le 18 septembre, peu avant l'aube, le bombardement des quatre derniers jours s'intensifia et l'attaque se déclancha à l'ouest du lac. Sur la droite, peu après 6 heures, les deux régiments de la division hellénique avaient emporté d'assaut la position ennemie jusqu'à la colline de Doiran, qui s'élève au-dessus des ruines de la ville, et fait un grand nombre de prisonniers. Sur la gauche, la 66e brigade d'infanterie désignée pour conduire l'attaque sur la hauteur « P » avançait avec bravoure et un grand esprit de sacrifice. Là, l'ennemi avait établi trois fortes lignes de défense, fourmillant d'abris bétonnés pour mitrailleuses d'où il pensait balayer tout le front en enfilade. Après un combat acharné, le 12e bataillon, Cheshire régiment, et le 9e bataillon, South Lancashire régiment, soutenus par le 8e bataillon King's Shropshire Light Infantery, réussirent à atteindre la troisième ligne de tranchées. A ce moment, le feu terriblement meurtrier des mitrailleuses les mit dans l'impossibilité de progresser davantage et ils furent obligés de se replier sur leurs positions du départ. Dans cette

héroïque tentative ils avaient perdu environ 65 0/0 de leur effectif y compris le lieutenant-colonel Hon. A. R. Clegg Hill D. S. C. et le lieutenant-colonel B. F. Bishop M. C. qui tombèrent à la tête de leurs bataillons. Au centre, les troupes helléniques et du Pays de Galles donnèrent ensemble l'assaut au réseau de collines et de tranchées entre la hauteur « P » et le Grand-Couronné, et y pénétrèrent sur une profondeur d'un mille. L'ennemi résista avec acharnement soutenu par le feu violent de ses mitrailleuses fortement établies dans les rochers, mais il y eut de lourdes pertes. Cependant, les premières pentes du Grand-Couronné furent atteintes, mais le manque de réussite sur la hauteur « P » rendait impossible la conservation du terrain si chèrement gagné et les bataillons se replièrent sur leurs premières lignes; les derniers qui se replièrent furent les survivants du 7e bataillon South Wales Borderers (19 hommes et un officier blessé).

» Pendant ce temps, à l'est du lac, la division crétoise, soutenue par les troupes de la 28e division, avançait à travers la plaine pour attaquer les positions ennemies sur le Blaga Planina, au nord du lac. Dans cette région difficile, elle se rassembla durant la nuit, derrière le talus démantelé du chemin de fer. A l'aube ils prirent les avant-postes ennemis et foncèrent sur sa ligne principale. Là, sur un front étroit, ils pénétrèrent en deux points, mais sans pouvoir s'y maintenir. Ne pouvant plus rien gagner en poussant plus avant cette attaque, j'autorisai le repli sur la ligne du chemin de fer.

» En dehors de la perspective d'une avance locale, il était essentiel pour la progression de l'armée serbe qu'aucune des réserves ennemies qui avaient été attirées sur le front Doiran-Vardar n'en fût distraite. C'est pourquoi je donnais ordre que tout le terrain conquis soit gardé et que l'attaque à l'ouest du lac soit renouvelée le lendemain matin par toutes les troupes

disponibles. Pour me donner une réserve, le commandant en chef des armées alliées mit à ma disposition un régiment de la 14e division hellénique qui s'entraînait alors à Naresh, à environ 25 milles en arrière.

DE NOUVEAU ON TIENT FERME

» Durant la nuit du 18 au 19 septembre, un violent bombardement continua. A 5 heures du matin, les troupes grecques et écossaises avancèrent contre les positions ennemies sur les pentes inférieures du Grand-Couronné. De nouveau, malgré le feu intense des mitrailleuses, ils atteignirent leurs objectifs sur de nombreux points. Plusieurs ouvrages ennemis furent pris et maintenus malgré de violentes contre-attaques. Sur la gauche, malheureusement, le rassemblement des troupes alliées fut pris sous un violent feu de mitrailleuses et ne put progresser. Cependant, la 65e brigade d'infanterie arriva rapidement pendant la nuit, d'un camp de repos, et essaya par deux fois, avec le plus grand courage, de prendre, à elle seule, la hauteur « P », mais fut repoussée par le feu écrasant des mitrailleuses ennemies. Les troupes du centre, trouvant alors leur gauche exposée, leur droite étant également menacée, se retirèrent en combattant pied à pied. Le 12e bataillon Argyll et Sutherland Highlanders, le 8e bataillon d'Écossais fusiliers et le 11e bataillon Scottich Rifles couvrirent la retraite malgré des pertes lourdes, dont celle de tous les officiers commandants, tués ou blessés.

» Le 19 à midi, je décidais de consolider le terrain conquis qui comprenait : le Petit-Couronné, la colline du Têton et la ville de Doiran. La hauteur « P » et le Grand-Couronné n'étaient pas pris, mais l'ennemi était sérieusement ébranlé. Il avait subi de lourdes pertes et perdu 1.200 prisonniers. Mais, chose plus importante, l'ensemble des réserves, qui aurait pu être employé utilemen autre part, s'était trouvé

accroché sur ce front et avait subi des pertes si lourdes qu'elles étaient maintenant inutilisables.

» Le résultat de ces combats opiniâtres allait apparaître les jours suivants.

RECUL DES BULGARES

» Le 21 au matin, l'armée franco-serbe avait atteint la ligne Gradishta-Bosava-Dragosil et les hauteurs de Porca dominant le Vardar, tournant ainsi le flanc de l'ennemi sur mon front et coupant ses communications avec la vallée du Vardar. Vers midi, il devint évident qu'un recul hâtif sur le front de Doiran avait commencé. Les dépôts à Hudova, Cestova et autres localités derrière les lignes étaient en flammes, de nombreuses explosions prouvaient qu'on faisait sauter les dépôts de munitions. Les observateurs du Corps Royal d'Aviation rapportèrent que la passe de Kosturino, sur la route de Stroumitza, la seule voie de retraite ouverte à l'ennemi, était encombrée par des quantités d'hommes et de transports se dirigeant vers le nord. Les aviateurs, volant bas, bombardèrent les colonnes bulgares et mitraillèrent hommes et animaux, causant de lourdes pertes, provoquant une confusion voisine de la panique.

» Pendant la nuit, des patrouilles constatèrent l'abandon par l'ennemi de ses tranchées avancées. Le 22 avant l'aube, toute l'armée était en mouvement. A la nuit tombante, les avant-gardes atteignirent la ligne Kara-Ogular-Hamzali-Bogdantzi. Nous gardâmes le contact avec les arrière-gardes ennemies qui, pourvues de canons de montagne et de mitrailleuses, faisaient tous leurs efforts pour retarder notre poursuite. A l'ouest du Vardar, la 27e division avança, ayant à sa gauche la division de l'Archipel du corps franco-hellénique.

» Peu de jours après les armées alliées, depuis Doiran jusqu'à Monastir, continuèrent leur poursuite. Le 24, l'infanterie

serbe qui avançait avec une vitesse extraordinaire atteignit le front Hadzi-Seidli-Tcesmé-Déré. Leur cavalerie s'approchait d'Istip.

» Le Derbyshire-Yeomanry entra le premier en territoire bulgare à l'aube du 25 septembre. C'étaient les troupes d'élite du 16e corps, commandées par le lieutenant-général C. J. Bridge K. C. B. K. C. M. G., que j'ai fait déplacer de la droite à la gauche de mon armée. Elles furent bientôt suivies par les 14e et 26e divisions helléniques, la première ayant relevé la division de Sères de l'armée anglo-hellénique.

» Simultanément, la 22e division à l'ouest et la division crétoise à l'est du lac de Doiran commencèrent à escalader les pentes escarpées de la chaîne de Belashitza, au nord du lac. Au centre, la 28e division, venue à marche forcée de l'extrême droite, atteignit les hauteurs de Djuma-Obasi. Le 26 septembre, le 16e corps descendit dans la vallée de la Stroumitza et gagna la route de la Stroumitza-Petritch. Pendant la nuit, les franco-helléniques et les troupes britanniques assaillirent et conquirent les sommets les plus élevés de la Belashitza. Cette chaîne s'élève à 4.000 pieds au-dessus du lac ; l'ascension est très dure et il n'y a pour ainsi dire pas de sentier et les communications sont très irrégulières. Le 8e bataillon South Wales Borderers, commandé par le lieutenant-colonel R. C. Dobbs D. S. C., se distingua particulièrement dans cette opération.

» Trente canons, une grande quantité de munitions, trois hôpitaux avaient été pris, tandis qu'un grand nombre de nos prisonniers blessés étaient délivrés ; une grande quantité de canons, d'automobiles et d'approvisionnements fut abandonnée par l'ennemi le long de sa ligne de retraite et dans la montagne.

CAPITULATION DES BULGARES

» Le 26 septembre, à 8 heures du matin, un parlementaire bulgare, précédé du drapeau blanc, apportait une proposition d'armistice.

» Il fut immédiatement amené à mon quartier général, et de là au Quartier Général allié à Salonique.

» Deux jours après, passèrent les plénipotentiaires bulgares, M. Lyaptcheff, ministre des Finances, général Lukoff, commandant la 2e armée bulgare, et M. Radeff, ainsi que leur suite, en route pour le Grand Quartier allié à Salonique.

» Pendant ce temps, l'avance continua. La vallée de la Stroumitza s'étend à l'est vers la haute vallée de la Strouma qu'elle rejoint près de Petritch, 15 milles au nord de Rupel et de Demirhissar.

» Le défilé de la Strouma supérieure à travers le Kresna et la passe de Rupel forment la principale ligne de communication de l'armée bulgare vers la Strouma inférieure. Pour s'attaquer à ces positions, le 16e corps s'écarta vers l'est, envoyant sur sa gauche un flanc-garde de Berovo à Pechovo, tandis que sur la droite la division crétoise, en liaison avec la 228e brigade d'infanterie, enlevait d'assaut la crète de Belashitza et la vallée de Butkova, entre le Rupel et Demirhissar.

» C'est à ce moment que nos aviateurs virent la passe de Kresha embouteillée par l'ennemi en retraite, dont l'armée de Strouma se trouvait en danger. Nos pilotes firent de nouveau des exécutions en masse.

» Nous rencontrâmes une forte résistance au nord-est de Yenikeni, dans la vallée de la Stroumitza, et sur les pentes nord du Belashitza, où les pentes abruptes et l'absence d'eau rendaient les opérations très difficiles. Les troupes des deux divisions helléniques, soutenues par la cavalerie britannique

et l'artillerie, avançaient lentement, mais avec sûreté en combattant, quand le 30, à 2 heures du matin, au moment où mes avant-gardes n'étaient plus qu'à 15 milles de la passe de Rupel et des lignes de communication des Bulgares avec la vallée de la Strouma, je fus prévenu qu'une convention militaire avait été signée et que les hostilités devaient cesser à midi. »

FIN DE LA CAMPAGNE

Le général Milne reçut alors l'ordre d'avancer à travers la Bulgarie (par Petritch et Radomir) jusqu'à Widin, sur le Danube, pour collaborer contre l'Autriche-Hongrie avec les armées françaises et serbes. L'avance avait commencé lorsque, le 10 octobre, le général Milne reçut l'ordre de prendre le commandement des troupes alliées qui devaient opérer contre la Turquie et de transporter ses forces sur ce nouveau théâtre de la guerre.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, deux divisions britanniques et une division française étaient sur le point de s'emparer des ponts sur la Maritza supérieure et d'occuper Andrinople, tandis que le 1er corps d'armée hellénique, échelonné entre Kavala et Drama, était prêt à prendre part dans l'avance générale sur Constantinople. Le général ajoute qu'il était déjà en possession du pont d'Ispala. Mais dans la nuit du 30 au 31 octobre arriva la nouvelle de l'armistice avec la Turquie.

Cette rapide avance sur plus de 250 milles, y compris l'occupation par les troupes des petits ports de la mer Égée, fait, dit le général Milne, le plus grand honneur à l'état-major et aux services administratifs, mais n'aurait pas été possible sans la courageuse coopération de la Marine anglaise.

Le général Milne fait un brillant éloge de l'énergie et du courage déployés par tous pendant cette courte campagne. Malgré un lourd tribut payé au paludisme et à l'influenza,

« officiers et soldats restaient dans le rang jusqu'à ce qu'ils soient complètement épuisés ». Les pertes de l'infanterie furent particulièrement lourdes.

Parlant de l'armée grecque, le général dit :

« Je désire exprimer mon admiration pour la valeur et le courage de l'armée hellénique durant les dernières opérations, ainsi que ma gratitude aux officiers commandants de corps d'armée et de divisions pour leur prompte collaboration en tout temps.

» Je suis heureux, ajoute-t-il, de pouvoir enregistrer la coopération active de l'artillerie lourde hellénique. »

Le général Milne relève la haute considération qu'il eut toujours de la part des commandants en chef alliés, le général Guillaumat et le général Franchet d'Esperey, et la complète harmonie qui régna toujours entre les Etats-Majors alliés, et conclut en exprimant sa haute estime à tous les officiers et soldats.

II

Récit de la bataille de Skra-di-Legen, fait par M. le général Guillaumat lors de la réception du Bureau de la Ligue Française pour la défense des droits de l'hellénisme, et de son Excellence M. Athos Romanos, Ministre de Grèce à Paris, par le Conseil Municipal de Paris, à l'occasion de l'anniversaire de l'installation à Athènes du Gouvernement national de Salonique et la déclaration de guerre faite par la Grèce officielle et unie aux puissances centrales et leurs alliés (1) :

MESSIEURS,

Je n'ai pas voulu me mêler aux discours si éloquents, si imprégnés du véritable esprit de la Grèce qui viennent d'être prononcés, mais je crois qu'il est utile que vous ayez ici le récit d'un témoin qui a vu à l'œuvre les Grecs et les Alliés, qui a connu les efforts de M. Vénizélos dans l'ordre militaire,

---

(1) Cette réception eut lieu le 27 juin 1918 sur la suggestion du Bureau de la Ligue Française pour la défense des droits de l'hellénisme. Voici les discours prononcés par MM. CHAUSSE, vice-président du Conseil municipal; AUBANEL, secrétaire général de la Préfecture de la Seine; ROUX, préfet de police; ALPY, vice-président du Conseil général de la Seine; ALFRED CROISET, président de la Ligue; ATHOS ROMANOS, ministre de Grèce; DENYS COCHIN, ancien ministre, vice-président de la Ligue, dans le *Bulletin municipal* officiel du dimanche 7 juillet 1918.

les difficultés qu'il a dû surmonter et, enfin, les résultats qu'il a obtenus et que j'ai pu constater dans les derniers jours de mon commandement des armées alliées en Orient.

La vaillance de l'armée grecque n'a jamais été mise en doute, mais vous n'ignorez pas que, par suite des intrigues constantiniennes qu'on vous retraçait tout à l'heure, son corps d'officiers avait en grande partie été décimé, que le doute et l'indicipline avaient été habilement jetés parmi les réservistes, si bien que les cadres étaient insuffisants et la population égarée.

Telle était la situation lorsque M. Vénizélos prit le pouvoir ; en réalité, l'armée grecque n'existait plus.

Depuis, grâce aux efforts de son vaillant président du Conseil et à ceux de toute l'armée d'Orient qui l'a aidé dans la mesure du possible, la Grèce a mis sur pied, successivement, trois divisions du corps de Défense nationale et trois autres divisions du corps d'Athènes qui, malgré les préventions que l'avenir a montré injustifiées, sont aujourd'hui sur le front de la Strouma.

Dès les premiers jours de son arrivée en ligne, cette armée grecque s'est signalée en montant à l'assaut des positions bulgares et en enlevant onze villages à l'ennemi héréditaire.

Les opérations de Skra di Legen, qui furent connues en France au moment où de graves préoccupations empêchaient qu'on y accordât une importance méritée, ont été, je n'hésite pas à le dire, des opérations militaires de premier ordre.

L'affaire fut menée par trois régiments helléniques de la division de l'Archipel, commandée par le général Joannou et par un régiment de chacune des divisions voisines.

Il s'agissait d'enlever aux Bulgares une position fortifiée à 1.300 mètres d'altitude, dominant de cinq à six cents mètres les plaines environnantes et défendues selons les principes de la fortification allemande avec des fils de fer, des tranchées et

des abris bétonnés munis de tous les perfectionnements de la guerre moderne. La défense était d'ailleurs dirigée par des officiers allemands.

Il s'agissait, après avoir enlevé cette position, de manœuvrer de manière à déborder les positions voisines et à étendre le succès initial.

Le résultat fut bien tel qu'on l'avait prévu et l'armée grecque donna tout ce qu'on attendait d'elle, parce qu'elle avait su s'instruire. J'insiste sur ce point, car c'est ce dont je lui suis le plus reconnaissant.

Si cette armée a réalisé nos espérances, c'est que depuis les généraux jusqu'aux simples soldats tous se sont pliés à l'instruction nécessaire, ont consenti à répéter les opérations comme nous le faisons en France et ont montré, en un mot, qu'à la vaillance bien connue des Grecs ils savaient désormais allier la discipline et la méthode qui sont les conditions de la victoire. *(Applaudissements.)*

J'ai vu les troupes grecques monter à l'assaut et tout ce que je puis vous dire de mieux, c'est que j'ai éprouvé la même émotion et la même satisfaction que le 20 août 1917 lorsque je vis mes divisions françaises monter à l'assaut du Mort-Homme et de la cote 304. *(Vifs applaudissements.)*

C'était le même courage, avec un peu plus d'agilité, grâce aux vertus ancestrales de ces montagnards grecs dont l'endurance et la sobriété sont connues de tous. C'était, en même temps, cette discipline sévère du soldat qui suit les tirs de barrage, qui ne se laisse pas emporter par son ardeur, qui sait obéir lorsqu'il faut s'arrêter comme lorsqu'il faut marcher de l'avant.

Enfin, j'ai gardé le souvenir reconnaissant de ces belles troupes qui acceptent sans murmurer les pertes subies et dont les blessés ont le même bon moral, le même sentiment du devoir accompli que nous constatons ici dans nos hôpitaux ;

aussi suis-je heureux d'apporter à l'armée grecque l'expression de mon entière confiance.

Si nos préoccupations vont surtout au front occidental, s'il est vrai que la guerre sera gagnée sur les champs de bataille de notre pays, il n'en est pas moins certain que l'armée d'Orient constitue une force considérable, une force latente, qui, grâce à l'entrain de l'armée grecque, est arrivée à sa pleine expansion et que nous n'avons pas le droit de négliger.

Un jour viendra, peut-être, où elle jouera un rôle décisif dans toute cette région des Balkans qui n'est pas la partie la moins importante de l'enjeu de la guerre. *(Applaudissements prolongés).*

CONFÉRENCE

DE

M. Joseph REINACH

du 8 février 1919

Mesdames, Messieurs,

Je ne crois pas que jamais assemblée d'hommes politiques et de diplomates ait provoqué une plus grande attente, soulevé de plus grandes espérances que la Conférence qui est réunie à Paris.

Le Congrès de Westphalie, qui régla le sort de l'Europe il y a près de trois siècles, poursuivit ses travaux pendant sept années — ce qui doit encourager à la patience — dans une atmosphère chargée autant d'indifférence que de fatigue. La conférence de Vienne, conférence de rois, conférence d'États, fut à peine réunie que les nations se rendirent compte qu'il n'y était pas question de leurs droits.

Voici pour la première fois une conférence de peuples, appelée, après la plus grande guerre des temps modernes, après la plus grande catastrophe qui ait

atteint l'humanité, à régler les destinées des peuples, des peuples libres, des libres démocraties.

En ce qui concerne la Grèce, il s'agit moins de donner satisfaction à ses ambitions territoriales, si légitimes soient-elles, que de rendre à l'hellénisme dans le bassin oriental de la Méditerranée toute sa place. Assurer l'équilibre de la Méditerranée où l'hellénisme, depuis des siècles, représente la cause de la liberté, où il apparaît, pour ainsi dire, comme l'Occident en Orient ; y dresser l'hellénisme comme une barrière irréductible contre les ambitions de l'Allemagne qui, vaincue aujourd'hui, n'a renoncé à rien, et contre la Turquie, associée de l'Allemagne dans la guerre qui vient de se terminer par notre commune victoire; voilà l'objet d'une politique qui se préoccupe de voir plus loin que le soir de la journée. (*Applaudissements.*)

Ces droits de l'hellénisme, comment la Conférence les pourrait-elle méconnaître sans manquer à tous ses principes ?

Dès son origine la plus lointaine, la Grèce a été un peuple de marins, de commerçants. Elle a promené sa civilisation sur les deux bords de la Méditerranée. Elle a essaimé ensuite à travers le monde.

Ce serait déchirer le pacte par lequel les puissances ont accepté les quatorze articles de M. Wilson que de ne pas laisser rentrer dans la patrie grecque les Grecs d'Épire et de Thrace, des îles et du littoral oriental de l'Asie Mineure. Cependant la création de la plus grande

Grèce importe moins que de regrouper dans le bassin oriental de la Méditerranée, partout où l'élément grec est en majorité, toutes ces communautés helléniques qui se rattachent par leurs lointains berceaux à la civilisation, dont l'Occident a hérité de la Grèce antique. Il s'agit de les réunir autour du noyau central de la Grèce, de les y agglomérer et de rétablir ainsi, à côté des autres peuples émancipés de la Turquie, Slaves d'une part, Arméniens de l'autre, le plus ancien foyer de culture et de civilisation. (*Applaudissements.*)

« Ce qui nous a conduit à la guerre, a dit le président Wilson, c'est le sentiment que le monde entier souffrait et qu'il fallait y établir la justice. » Quelle justice, Messieurs? Quand on a, pendant quatre tragiques années, livré tant de cruels combats, on emploie la victoire à restaurer la justice tout entière dans toute sa force bienfaisante. On ne se contente pas d'établir un tiers de justice, une demi-justice; c'est la justice tout entière qu'il faut établir en Asie et en Europe, ici, en Occident, là-bas, en Orient. Les temps sont passés des atermoiements, des lentes étapes, comme aussi de cette routine diplomatique dont Lamartine disait qu'elle répète des axiomes, une fois reçus, longtemps après qu'ils n'ont plus de sens. (*Applaudissements.*)

Ce n'est pas moi qui viendrai railler, comme on l'a fait trop souvent, cette politique du progrès continu, méthodique, que l'on a appelée « opportunisme ». C'était la vieille politique grecque. Nous la trouvons

déjà dans *l'Iliade* et dans *l'Odyssée;* je l'appellerai volontiers la politique d'Ulysse, du sage et prudent Ulysse.

Oui, il y a des heures où il était nécessaire de procéder lentement, par étapes, et vous avez devant vous, assis à cette table, un homme d'État qui, bien des fois, a eu le rare courage de mettre les espérances au pas lent des événements. Le monde s'enorgueillit de nombreux hommes d'État. Il n'y en a pas un seul qui soit supérieur par l'intelligence, la clairvoyance et le patriotisme à celui qui est ici. *(Vifs applaudissements.)*

M Vénizélos, depuis les débuts de sa mémorable carrière politique, s'est heurté souvent à des obstacles, à de durs et terribles obstacles. Il a procédé avec méthode; c'est pas à pas, lentement, mais sûrement, selon la fameuse formule, qu'il avance. Vous connaissez ces étapes victorieuses de l'hellénisme : la Crète réunie à la Grèce, puis l'Épire, puis la Macédoine avec Salonique. Quand éclata la grande guerre, qui comprend mieux que lui que l'intérêt supérieur de la Grèce, puissance navale, puissance continentale, puissance représentative de la civilisation en Orient, c'est de se joindre aux puissances de l'Entente ?

Nous sommes au début de 1914. Les dés sont jetés, la victoire n'a pas prononcé. Il faut négocier et il négocie. Il négocie avec les uns et avec les autres. On le lui a reproché; ce sera encore dans l'histoire un de ses titres d'honneur. Il avait cru, lors de la première guerre balkanique, lorsque Grèce, Serbie, Bulgarie

étaient unies contre le Turc, il avait cru à la possibilité d'une confédération balkanique, et il n'était pas le seul à y croire. Tous ceux qui, en Europe, avaient à cœur les grands intérêts des populations chrétiennes de la péninsule, pensaient et espéraient comme lui. Il s'est obstiné dans son noble espoir; il a cherché une fois de plus à le réaliser; on le lui a reproché. Il était dans le vrai. *(Applaudissements.)*

Alors que la bataille formidable était encore incertaine, la sagesse, c'était de reprendre le projet de l'union balkanique, de chercher à retenir la Bulgarie, fût-ce au prix de quelques sacrifices. Imaginez qu'en 1915 la diplomatie eût réussi à masser contre les Puissances germaniques tous les peuples des Balkans et du Danube, combien la victoire eût été plus rapide, plus facile, moins coûteuse ?

On ne refait pas le passé; il s'agit aujourd'hui de faire l'avenir. L'Entente est victorieuse; elle est victorieuse en Occident; elle est victorieuse en Orient. La Turquie s'est effondrée; la Bulgarie est vaincue; l'Allemagne s'est écroulée. Nous pouvons construire une œuvre nouvelle. Comment ne construirions-nous pas cette œuvre selon tous les principes de la Justice ? Pourquoi essayer de faire encore une fois prévaloir dans les Conseils de l'Europe, non plus dans les Conseils des rois, mais dans les Conseils des peuples, les vieilles formules d'atermoiement ? Pourquoi se contenter de ces demi-justices, de ces solutions moyennes, « pandémo-

nium », dit un écrivain anglais, « des biens numéro 2 » ?

Eh bien! non. Ce que nous attendons, ce que les peuples attendent de la conférence, ce n'est pas le bien numéro 2, c'est le bien tout entier, c'est la justice, comme l'on réclame la vérité devant les tribunaux, la justice, rien que la justice, toute la justice. *(Applaudissements.)*

Voilà bien des années que je bataille, à ma place et à mon rang, pour la grande cause de l'hellénisme. Me sera-t-il permis de rappeler que, tout au début de ma vie politique, Gambetta, qui était passionnément dévoué à la cause de la Grèce, avait bien voulu me charger, à l'époque du Congrès de Berlin, de soutenir les revendications grecques dans son journal *la République française?* Quand, l'année d'après, j'ai fait mon premier voyage en Grèce, j'y ai rencontré les témoignages de la reconnaissance que la Grèce avait gardée à notre plus grand homme d'État républicain. Il y avait, jusque dans des villages perdus de la montagne, des « kaphenion Gambetta ». *(Rires et applaudissements.)*

Le lien entre la France et la Grèce, ce lien qui date de loin, qui a été noué à Navarin et en Morée aux jours glorieux de la guerre de l'Indépendance, ce lien, depuis près d'un siècle, est devenu toujours plus étroit. Nous avons le droit de dire, ici, que la France est restée constamment fidèle à la Grèce, dans la bonne et dans la mauvaise fortune. *(Vifs applaudissements.)*

Ce que j'appelle la mauvaise fortune de la Grèce, ce sont ces heures dont je ne veux pas taire (on me le reprocherait avec raison), où le Gouvernement d'Athènes, sourd aux clairvoyants, aux courageux avertissements de M. Venizelos, colludait avec l'Allemagne et colludait avec le Bulgare. La Grèce a traversé alors des heures cruelles, des heures sombres. Il y en a de pareilles dans toutes les histoires, dans celles des plus grands peuples, des peuples les plus glorieux. Nous avons eu autrefois Isabeau de Bavière; vous avez eu Sophie de Hohenzollern. *(Rires et Applaudissements.)*

Eh bien, dans ces temps tristes, déplorables, nous n'avons pas cessé de croire à la Grèce. Nous avons redit le noble vers de *Chantecler* :

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière !

Dans cette nuit de l'époque constantinienne, nous avons continué à croire à la lumière de la Grèce. Et l'événement nous a justifiés : la lumière, moins d'une année après, a glorieusement éclaté sur le Vardar avec la jeune et vaillante armée que Venizelos avait levée et dont la part est si belle dans la victoire de l'Entente en Orient. *(Vifs applaudissements.)*

Aujourd'hui, la Grèce apporte à la conférence de Paris ses réclamations territoriales. Je dis, et il est facile de montrer qu'elles sont toutes conformes à ces grands principes qui ont été proclamés par la France de la Révolution, à ce droit des peuples de se choisir

un gouvernement et une patrie, à ces vérités qui ont été consacrées une fois de plus par les articles de M. Wilson. Toutes les puissances de l'Entente ont adhéré à ces articles de M. Wilson qui sortent de la Révolution française, qui sortent des décrets de la Constituante. La cause de la Grèce et de l'hellénisme doit donc être gagnée.

Est-ce que nous demandons, est-ce qu'aucun de nous demandera jamais que des peuples, des corps de peuples, puissent être arbitrairement, injustement soumis à des dominations étrangères ? N'est-ce pas un fait que les revendications des plénipotentiaires grecs s'appuient toutes sur la volonté formelle, dix fois répétée, des populations chrétiennes d'origine hellénique ?

Je ne suis pas de ceux qui font fi de la politique d'équilibre. Je continue, pour ma part, à faire entrer en ligne de compte les considérations d'équilibre. Or, lorsque nous portons notre attention sur l'Orient, nous apercevons aussitôt que la politique d'équilibre et la politique du droit des peuples concordent. Il nous faut accueillir les réclamations de tous ces corps de peuples qui demandent à être réunis à la Grèce, si nous voulons faire une vérité des principes que nous avons proclamés, pour lesquels nous avons combattu, pour lesquels nous avons vaincu; et il nous les faut pareillement accueillir si nous voulons créer un juste équilibre des forces dans le bassin oriental de la Méditerranée.

L'Épire du nord, est-elle ou n'est-elle pas une terre grecque ? Assurément, à côté de la pure population grecque, on rencontre dans l'Épire du nord des populations albanaises, mais qui se rattachent par des liens bien étroits aux Grecs de la plus ancienne origine. Si vous remontez à l'histoire des guerres de l'Indépendance, c'est parmi ces populations albanaises qui ne parlaient que l'albanais, pour qui l'albanais était la langue maternelle, que vous trouverez quelques-uns des héros les plus illustres de la guerre de l'Indépendance. Ces femmes de Souli qui, formant une ronde héroïque après avoir jeté leurs enfants dans l'abîme, s'y précipitèrent à leur tour pour échapper à la poursuite des Turcs, elles ne parlaient que l'albanais. Ne furent-elles pas grecques jusqu'à la mort ! Leur héroïque suicide, c'est l'un des plus magnifiques épisodes de la guerre de l'Indépendance. *(Applaudissements.)*

Aujourd'hui, dans le gouvernement dont M. Vénizélos est le chef, le vice-président du Conseil, le ministre de la Guerre, le ministre de la Marine sont des Albanais. La langue est souvent un signe de la nationalité, mais ce n'est pas le signe unique et souverain. Ne demandez pas seulement : « Quelle langue parlez-vous ? » mais : « Que voulez-vous dans votre cœur ? que voulez-vous dans votre âme ? » Or, ces populations de l'Épire et de l'Albanie veulent être réunies à la Grèce. Comptez le nombre d'enfants qui fréquentent les écoles grecques et ceux qui fréquentent les écoles purement albanaises ;

à Corytza comme dans toute la région d'Argyrocastro, vous trouverez une majorité de Grecs, qui n'ont pas cessé un seul jour de persévérer dans une foi hellénique. Ai-je besoin de rappeler que le traité de Londres, qui a reconnu à l'Italie le droit d'occuper Valone, stipule que les limites de cette occupation ne sauraient dépasser au sud celles de l'Épire du nord ?

Si nous passons de la mer Adriatique à la mer Égée, nous trouvons en Thrace une immense majorité grecque : sept Grecs contre un Bulgare. Ce caractère hellénique de la Thrace, comme de la Macédoine orientale, est si peu contestable que les Bulgares n'ont pas allégué à l'appui de leurs prétentions des considérations ethniques, mais leur intérêt économique d'avoir une entrée sur la mer Égée.

Sans doute, si la Bulgarie, à sa trahison de la seconde guerre balkanique, n'avait pas ajouté sa félonie plus détestable encore de 1915 ; si elle avait repris sa place parmi les peuples chrétiens d'Orient contre le Turc et contre l'Allemagne, ainsi qu'elle y a été tant de fois invitée par M. Vénizélos et par les gouvernements de Paris et de Londres, ces ports sur la mer Égée seraient la récompense de sa participation à l'affranchissement de l'Orient.

Mais quoi ! n'avons-nous pas proclamé que nous poursuivons une œuvre de justice ! Une œuvre de justice comprend aussi sa part de châtiment *(Très bien. Applaudissements.)* Lorsqu'un peuple tout entier, ou

presque tout entier, a suivi ses gouvernants dans une entreprise aussi détestable que celle où la Bulgarie s'est précipitée par haine des Serbes avec le roi Ferdinand, est-il admissible qu'il vienne, après la plus juste des défaites, dire à ceux dont il a poursuivi la ruine et qu'il a combattus, trois ans durant, avec autant de sauvagerie que de déloyauté : « Voilà ce que vous me promettiez pour mon concours ; voilà ce que vous m'accordiez avant ma trahison ; vous ne me le refuserez pas aujourd'hui. » Non ! ce ne serait pas la justice. Si la justice que nous avons l'ambition d'instituer dans le monde ne s'accompagne d'un châtiment pour les peuples comme pour les gouvernements coupables, en Orient comme en Occident, nous n'aurons fait que détruire d'une main l'œuvre édifiée par l'autre. Nous aurons rectifié des frontières, mais nous n'aurons pas fait œuvre de justiciers et nous n'aurons pas donné aux peuples la grande leçon de morale qu'ils attendent de nous. *(Applaudissements.)*

Et ce que je dis des Bulgares, je le dis aussi des Turcs.

Ici, Messieurs, il nous faut reprendre, nous n'avons qu'à reprendre la suite de cette politique française qui a été au XIXe siècle notre règle constante en Orient : « Quand par la force des choses, disait Guizot, par le cours naturel des faits, quelque démembrement s'opère, quelque province se détache de l'Empire turc, il faut favoriser la transformation de cette province en une souveraineté nationale et indépendante qui prenne

place dans la famille des États et puisse servir un jour au nouvel équilibre européen. » Combien la vérité d'hier est-elle aujourd'hui plus éclatante encore! Replacer sous le joug turc des populations chrétiennes qui en ont été émancipées, quelle folie et quel crime! La où la liberté a existé ne serait-ce qu'un jour, la domination turque est à jamais condamnée. *(Applaudissements.)*

Je sais tout ce que l'on peut dire du peuple turc, de la bonté du paysan turc. J'ai parcouru l'Orient; j'ai vu les Turcs d'assez près; je sais quelle est l'honnêteté d'un grand nombre d'entre eux. Mais ce que je sais aussi, ce que l'histoire enregistre, ce que le monde a vu avec une horreur indicible, c'est, depuis quatre années, le renouvellement, dans l'Orient tout entier, du Caucase jusqu'au golfe d'Alexandrette, contre les Arméniens et contre les Grecs, de la plus effroyable politique de massacres et de destruction qui ait été jamais pratiquée. *(Vifs applaudissements.)*

La Turquie, devenue l'alliée de l'Allemagne, devenue l'instrument de l'Allemagne en Orient, a poursuivi, de propos délibéré, la destruction, l'anéantissement, l'extermination de deux grands peuples historiques : les Arméniens et les Grecs. Six ou sept cent mille Arméniens ont péri sous le couteau des kurdes, dans les déserts où ils ont été envoyés par troupeaux; trois cent mille Grecs ont dû se réfugier dans les îles et à Athènes. Et aujourd'hui nous accepterions la possibilité

de voir, soit l'Arménie, soit les populations grecques de l'Asie Mineure, retomber sous le joug ottoman? Non, nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas.

Que diraient ces peuples qui, depuis les croisades, ont appris à célébrer et à espérer les *Gesta Dei per Francos*, les volontés de Dieu et les grands actes de l'humanité accomplis par la France, si, au lendemain de la victoire immense que vient de remporter la cause du Droit, des Grecs ou des Arméniens pouvaient retomber sous le joug ottoman?

Grecs et Arméniens doivent rester à tout jamais affranchis de la tyrannie turque. Comment organiser cette vaste Arménie qui s'étend du Caucase à la Cilicie? Comment, en particulier, organiser ces populations mêlées de l'ancien royaume du Pont, où tantôt ce sont les Arméniens, tantôt ce sont les Grecs qui ont la majorité dans les villes ou dans les campagnes? C'est un problème assurément complexe. Mais ce qui doit être hors de toute discussion, c'est l'émancipation totale et complète et des Arméniens et des Grecs. Sur la mer Égée, dans l'ancienne Ionie, dans toute la région de Smyrne, dans ce pays où plus d'un million et demi de Grecs ont conservé le type le plus pur de la race hellénique, la solution qui s'impose c'est l'union avec le royaume de Grèce. *(Applaudissements.)*

Les grandes puissances, la France comme l'Angleterre et l'Italie, ont leurs légitimes ambitions en Asie. Après qu'Arméniens et Grecs auront recouvré leur

indépendance et leur liberté, ce n'est point la place qui manquera dans le reste de l'Asie pour que l'Angleterre, l'Italie et la France y obtiennent à leur suffisance des zones d'influence et des terres de protectorat. Ces colonies, ces terres de protectorat, trouveront apparemment plus d'avantages à avoir pour voisine la communauté hellénique des bords de la mer Égée qu'une satrapie turque au pillage.

Les îles de la mer Égée ont été, si l'on peut dire, grecques avant la Grèce. La civilisation hellénique est née en Crète. Ces îles ont donné à la Grèce sa fameuse race de marins, les grands matelots de la guerre de l'Indépendance. Peuvent-elles être sous une autre domination que celle de la mère-patrie? Quelle exception se pourrait justifier?

Allez à Chypre, allez à Rhodes. J'y suis allé; j'ai vu à Rhodes de vieilles murailles qui ont été construites par d'autres que par des Grecs. J'ai vu à Chypre les monuments qu'y ont élevés, à l'époque des Croisades, les rois de la dynastie française, qui ne s'étaient pas fait seulement accompagner de soldats et de seigneurs, mais d'architectes et de maçons de notre pays, et qui voulaient avoir sous les yeux, dans la chaude lumière d'Asie, leurs chères cathédrales de Champagne et de l'Ile de France.

Mais la population à Rhodes, à Chypre, est entièrement grecque. Il n'y a pas de considérations, ou militaires, ou navales, ou économiques qui puissent tenir;

ces îles doivent rentrer dans la commune patrie hellénique. *(Applaudissements.)*

J'ai gardé pour la fin la grave, la complexe question de Constantinople. Je n'engage que moi-même; je ne suis qu'un voyageur qui ai vu, qui ai réfléchi; je conviens tout d'abord qu'aux différentes époques de l'histoire, la meilleure solution du problème ne fut pas toujours la même. Mais aujourd'hui ?

J'écarte très délibérément l'argument historique. Si je pense que Constantinople doit redevenir une ville grecque, ce n'est point parce que, dans un passé lointain, Constantinople a été une colonie et une capitale grecque. Il est probable que Jason et les Argonautes se sont arrêtés au passage dans les anses de la mer de Marmara, là où s'éleva plus tard Byzance, Byzance qui est devenue Constantinople. Je laisse ce genre d'arguments à la science allemande.

Ce n'est pas un procès historique que nous plaidons. L'histoire a beaucoup évolué à travers les âges, les droits des peuples sont assez souvent en contradiction avec leur ancienne histoire. Il faut se placer devant le problème de Constantinople tel qu'il se présente aujourd'hui.

Vous avez, de par le principe des nationalités, accordé à la Grèce toute cette partie de la Thrace qui entoure Constantinople. Andrinople est une ville aux deux tiers grecque. La Grèce ainsi réinstallée dans toute cette vaste région, comment vous représentez-vous la

vie politique, administrative, économique du vilayet de Constantinople, soit qu'il reste la dernière possession des Turcs en Europe, soit qu'il devienne le siège d'un Gouvernement international ?

On a beaucoup, et depuis bien des années, parlé de Constantinople, ville internationale. Administrée par qui ? par quel Préfet ? par quels fonctionnaires ? par quelle police ? Ce régime international a été appliqué à de moins grandes villes, mais sans grand succès. On ne risque pas grand'chose à prévoir que la question de Tanger se posera avant peu. Qu'est-ce que Tanger en comparaison d'une ville qui est un monde, de Constantinople ?

Dans le vilayet de Constantinople, la majorité n'appartient pas aux musulmans; elle appartient aux Grecs. Faible majorité, je l'accorde; les Turcs y forment encore un bloc considérable. Constantinople aux Turcs, c'est, je n'en disconviens pas, un système. Ce système se peut défendre par des arguments solides. Mais est-ce cette solution turque qui semble prévaloir? Vous savez qu'elle est à peu près abandonnée partout. Il ne s'agit point, nous dit-on, de laisser les Turcs à Constantinople ou Constantinople aux Turcs. Il faut que les Turcs repassent en Asie. Si jamais l'histoire a offert l'occasion de faire rentrer les Turcs en Asie, c'est bien aujourd'hui. Le douzième article de M. Wilson maintient la souveraineté ottomane seulement dans « les régions turques de l'Empire actuel ».

donc en Asie et là seulement où ne sont en majorité ni les Grecs ni les Arméniens, les Syriens et les Arabes. Là ils seront chez eux et y ils y auront, à la protection de la Société des Nations, les mêmes titres que tous les autres peuples rentrés dans leurs limites ou revenus à leurs frontières.

On ne veut donc pas maintenir les Turcs à Constantinople. Soit, mais pour y installer qui à leur place? Un régime international..... Mais pour combien de temps? C'est une solution provisoire.

Laissez-moi répéter ce que je disais tout à l'heure : l'heure des demi-justices est passée. Apparemment la Conférence incline déjà à réunir au royaume grec toutes les grandes communautés helléniques d'Europe et d'Asie. Mais si vous laissez Constantinople en dehors de cette reconstruction de l'hellénisme, c'est un problème de demain que vous posez. Qu'on le veuille ou non, Constantinople internationalisée apparaîtra essentiellement comme une solution provisoire.

La neutralisation des Dardanelles et du Bosphore est une chose, l'internationalisation de Constantinople en est une autre, et bien différente. La première s'impose au même titre que la neutralisation des grands fleuves; la seconde, ne satisfaisant personne, sera grosse de périls.

Si vous voulez donner à l'Orient tout entier le sentiment profond de la victoire des grandes puissances libérales de l'Occident, le sentiment de la victoire des

démocraties, oh ! alors franchissez l'étape et que Constantinople redevienne une ville grecque ! *(Applaudissements.)*

Au début de la guerre, parce que l'Empire russe poursuivait la réalisation d'un testament de Pierre-le-Grand, qui n'a peut-être jamais existé, les autres puissances de l'Entente avaient promis Constantinople à la Russie ; or, la Russie elle-même a renoncé à ces ambitions byzantines. Le problème se pose donc aujourd'hui dans des conditions relativement simples : réglons-le aujourd'hui. Qui vous assure que, demain, après-demain, d'autres ambitions ne se dirigeront pas vers Constantinople en disponibilité ?

Ainsi l'heure me semble venue de faire rentrer Constantinople dans la communauté hellénique, dans cet Empire grec que la force même des choses reconstruit sur les débris de l'Empire turc effondré. Ajouterai-je que Constantinople, sous une administration grecque, ne tardera pas à retrouver une prospérité bien diminuée depuis tant d'années ? Toute autre solution me paraît à la fois provisoire, bâtarde et périlleuse. *(Applaudissements.)*

Nous avons le devoir d'attendre avec patience les délibérations de la Conférence. Les plénipotentiaires qui sont réunis au Palais d'Orsay ont l'oreille ouverte aux manifestations du dehors. Nos grandes démocraties sont avant tout des gouvernements d'opinion. Faisons connaître résolument notre opinion, l'opinion d'une

partie importante de la démocratie française, et convions les autres pays de l'Entente à nous donner la leur.

Lorsque les puissances de l'Entente auront rassemblé sous le Gouvernement d'Athènes l'ensemble des populations helléniques des deux bords de la mer Égée; lorsque la Grèce revivra dans sa plus grande force, s'étendant aux deux côtés de cette mer qui est son véritable berceau, — car, si j'avais à définir l'Hellade, je dirais : C'est la mer Égée bordée des côtes asiatiques et européennes, — ce jour-là, et pour la première fois, il y aura un équilibre méditerranéen et l'on pourra graver à l'usage de l'Orient la fameuse médaille strasbourgeoise : *Clausa germanis. (Applaudissements.)*

Les objections, où sont-elles ? J'ai entendu des financiers regretter ce bon régime de la Porte, si accessible à de certaines influences. Que deviendraient les affaires levantines ? Oserai-je répondre : Elles deviendront plus honnêtes? J'ai entendu aussi des éducateurs s'inquiéter de nos écoles d'Orient, secondaires et primaires, très libres sous le régime des Turcs, régime qui fut très tolérant en matière de religion.

Ce que deviendront ces écoles sous le régime grec? Je vais vous le dire. Elles se développeront dix fois plus *(Très bien! Applaudissements.)* Dès aujourd'hui, en Grèce, dans les établissements d'enseignement secondaire, on enseigne le français; le français est une langue obligatoire. Tout Grec n'a pas seulement, selon le mot fameux, deux patries, la sienne et puis la France.

Tout Grec cultivé a deux langages : le sien et le langage français. *(Applaudissements.)* Laïques ou religieuses, nos écoles garderont leur place au soleil. Peut-être quelques-unes d'entre elles devront-elles, pour retenir leurs élèves, moderniser un peu leur enseignement. Il n'y a pas d'intolérance religieuse à redouter de la Grèce.

De quoi donc se peut-on inquiéter? D'une Grèce de beaucoup plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui? Mais c'est précisément d'une Grèce plus forte que le monde a besoin. Il faut, en Orient, un noyau de civilisation gréco-latin très vigoureux, très solide, pour empêcher le retour offensif des ambitions qui ont été à l'origine de la guerre de 1914. Ce n'est pas pour la conquête du bassin de Briey, ce n'est pas pour une rectification de frontières en Lorraine ou dans le Luxembourg que la catastrophe mondiale a été déchaînée.

Le grand dessein de l'empereur allemand, vous le connaissez : c'était le chemin de fer Hambourg-Bagdad, dont Salonique était une des stations. Comment, pourquoi le Kaiser l'a-t-il cru réalisable? Parce qu'il n'y avait plus en Orient qu'un vieil Empire, qui, certes, a eu ses heures de gloire, mais qui, depuis longtemps, croulait sous sa propre corruption. Si, au lieu de la vieille Turquie vermoulue, il y avait eu, aux deux bords de la mer Égée, un État grec, un État chrétien, un État démocratique, le projet Hambourg-Bagdad aurait peut-être hanté la pensée de l'Empereur

allemand, mais il aurait sans doute hésité à en demander la réalisation à la guerre.

Le Turc s'était fait le vassal de l'Allemand ; la barrière orientale contre le germanisme, c'est l'Hellénisme. Seul l'Hellénisme peut assurer à l'Orient de la Méditerranée une paix durable, une paix de liberté et de justice. Ses droits, je ne les défends pas seulement devant vous parce qu'ils sont légitimes, parce qu'une ancienne amitié nous unit à la Grèce, mais je les défends aussi parce que c'est notre intérêt à nous de les faire triompher, et que c'est l'intérêt de la civilisation tout entière. *(Longs applaudissements.)*

La Thrace et Constantinople

CONFÉRENCE

DE

M. Alfred BERL, publiciste

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES, MESSIEURS,

La défaite turque a posé devant la conférence de la Paix toutes les questions qui constituaient autrefois la question d'Orient, auxquelles par timidité ou par calcul la diplomatie occidentale ne donnait, contrainte et forcée, que des solutions partielles. La crainte des rivalités et des complications, d'où sortirait une guerre générale, avait toujours écarté pendant le XIXe siècleles solutions définitives : la liquidation de la Turquie d'Europe, le retour du Sultanat en Asie. Aujourd'hui la situation est totalement changée, et la liquidation turque sera non la cause mais la conséquence de la guerre. Aussi bien les Alliés ont devant eux table rase en Orient; ils

peuvent édifier une construction solide ; il importe surtout de choisir de bonnes fondations et les matériaux appropriés.

Cette base fondamentale ne saurait être que le principe pour la défense duquel l'Entente s'est levée, a lutté et vaincu : le Droit des nationalités. Ce droit d'application, si simple dans les pays homogènes, ne laisse pas de se heurter à certaines difficultés en pays d'Orient où les populations sont profondément différentes et séparées par des antagonismes ethniques, religieux et moraux. Il ne s'exercera pas toujours et partout, dans toute son étendue, mais parfois dans certaines limites et avec certains correctifs On peut formuler la règle suivante : Là où il y a des nations suffisamment intégrées et conscientes, en face desquelles ne se dressera aucun obstacle insurmontable, moral ou matériel, l'Entente favorisera ou l'incorporation à des agglomérats congénères, ou la création d'États indépendants, ou tout au moins autonomes, s'il y a de graves conflits de race à craindre ou des intérêts supérieurs à ménager.

Quant au matériel humain susceptible de succéder aux Turcs déchus, en Thrace et à Constantinople, il existe, il est là sur place, et toute la faculté destructrice des Osmanlis, qui n'a d'égale que leur impuissance créatrice, n'a pu venir à bout des Grecs, de leur intelligence, de leur patriotisme souple et tenace, de leur vitalité.

Il y a huit jours, un membre éminent de la Ligue vous retraçait éloquemment les droits généraux de

l'Hellénisme dans tout le bassin de la Méditerranée; ma tâche est plus restreinte; elle consiste à vous exposer ses titres spéciaux en ces régions de Thrace et de Constantinople où il a vécu plusieurs phases des plus considérables et des plus intéressantes de sa brillante histoire.

Pour éviter toute confusion, étant donné que les frontières de la Thrace ont varié à différentes époques, nous entendons parler du pays actuellement compris entre la mer Noire et le Nestos, l'ancienne frontière bulgare de 1911, au nord de l'Arda et de la mer Egée, le détroit de Gallipoli et toute la Marmara.

Assurément, le passé historique d'un peuple n'en détermine pas les droits actuels; les nations sont des réalités vivantes et l'archéologie et l'histoire constituent aux races des titres de noblesse, non de propriété. Ce sont néanmoins des documents précieux qui nous aident à comprendre le présent et à dégager l'avenir. Or, les Grecs peuvent évoquer des souvenirs qui remontent à une époque très reculée dans ces contrées de l'Hebrus, de l'Ergène où, d'après la légende, se serait arrêtée la tribu hellène qui descendait du Nord vers l'Egée et la Grèce future, où elle aurait même emprunté le culte de Dyonisios. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que la Thrace à travers les âges a été de civilisation grecque et plus tard grecque de nationalité.

Byzance, colonie de Mégare, apparaît au VIIe siècle comme les autres villes hellènes de l'Egée, de la Pro-

pontide et de l'Euxin : Maronée, Heraclitza, Roedosto, Peristasis, Ganos, Skopos, Amphipoli, Périnthe, Abdère, Danidon, Didomothéicos, Purgos, Orestis qui deviendra Adrianopolis; les noms de toutes ces villes en dénoncent clairement l'origine. Les barbares qui peuplent l'intérieur et les centres montagneux passent pour être d'origine pélasgique, phrygienne ou celtique; ils entretiennent des relations avec les Grecs de la Côte et même avec ceux de Grèce; l'*Anabase* nous montre Seuthès, roi des Odryses, en rapports familiers avec les 10.000. Après la guerre du Péloponèse, c'est la Thrace qui fournit Athènes de céréales. Les rapports ne sont pas uniquement commerciaux; ces peuples aborigènes se laissent tous imprégner de culture hellénique (1).

Avec Philippe, la Thrace s'avance dans cette voie. Elle suit la fortune de la Macédoine, sous Alexandre et Lysimaque. Indépendante et neutre durant la République romaine, elle est annexée par l'Empereur Claude. Vespasien l'organise en plusieurs provinces. Mais en devenant romaine, elle s'hellénise de plus en plus. On en trouve des preuves nombreuses dans les travaux archéologiques du dernier siècle. Les inscriptions tumulaires s'accordent avec la toponymie. Sur les tombeaux romains, la plupart des inscriptions sont uniquement grecques; parfois elles sont bilingues, grecques et la-

---

(1) Les villes de Thrace envoyaient leur jeunesse étudier à Athènes, quand elles n'avaient pas d'Ephébie comme Byzance et Philippopolis.

tines. Selon Albert Dumont, la langue grecque a conquis la plaine et s'arrête après les derniers contreforts, aux massifs montagneux. Le latin n'est parlé qu'au nord de l'Hémus; faible argument d'ailleurs à l'appui de la propagande bulgarophile.

L'hellénisation s'achève après Constantin qui, de Byzance, a fait non plus la deuxième mais la première capitale de l'Empire. Innombrables sont les documents et vestiges qui nous restent de la période byzantine : églises, bas-reliefs, tableaux, sculptures décoratives qui attestent en même temps que son caractère grec, la richesse, la puissance économique, l'art et la densité de la population dans ces contrées aujourd'hui désolées. C'est que depuis le IVe siècle, l'Empire byzantin est grec. Sous l'étiquette romaine il offre un centre à ce monde hellénique qui, même dans la dépendance de Rome avait conservé sa physionomie propre, son esprit et partie de ses institutions. Les successeurs de Théodose s'efforcent d'abord de maintenir partiellement l'usage du latin. En fait ils commandent à des Grecs, eux-mêmes le sont ou le deviennent, qu'ils soient de Thrace, de Cappadoce, d'Illyrie ou de Macédoine.

L'hellénisme et l'orthodoxie, la langue et la religion se portent l'un l'autre et s'entr'aident. Les Pères de l'Eglise sont d'illustres écrivains, ils propagent à la fois les croyances, la littérature, le génie de leur race. Le christianisme est un amalgame de prophéties juives, de morale essénienne et de métaphysique gréco-alexan-

drine. Mais c'est surtout l'hellénisme qui lui a donné sa forme définitive, ses dogmes, sa théologie ; et durant les quinze siècles qui vont suivre, la culture et la religion grecques vont se confondre et former un tout inséparable.

Cependant que les provinces d'Occident, Gaule, Italie, Espagne deviennent barbares et sujettes des Goths, l'Orient, sauf la brève incursion d'Alaric en Grèce, au VIe siècle, échappe aux invasions et garde sa marque ethnique.

Après Héraclius, l'armée elle-même s'hellénise. Les tribuns s'appellent des Chiliarques, les comtes des stratèges, le ministre des finances grand logothète, le chef de la police grand drongaire. Avec la dynastie macédonienne et les Commènes, l'Empire marque le point culminant de l'Hellénisme et l'apogée de sa puissance économique. Constantinople est le centre du commerce de l'Europe et de l'Asie ; les revenus de l'Empire atteindraient trois milliards de notre monnaie, si les évaluations byzantines sont exactes.

L'Empire byzantin projette ses derniers rayons de gloire sous les Commènes ; les Latins de la quatrième Croisade prennent Constantinople ; mais leur domination qui ne dure guère plus d'un demi-siècle n'entame pas sa personnalité nationale et religieuse.

La reprise de Constantinople par Michel Paléologue ne peut arrêter néanmoins le déclin que précipitent la conquête turque et l'indifférence de l'Occident ; Grecs et Latins sont irréductibles et pensent comme le Véni-

tien Justiniani, « Primo Veneziani, dopo Christiani. » Ils ne sont d'accord que sur un point : la réciprocité de leurs antipathies. « L'infidèle plutôt que le schismatique ! » La conséquence, c'est qu'en 1453 Mahomet entre à cheval dans Sainte-Sophie et le prêtre disparaît dans l'iconostase.

L'Empire grec que les historiens d'Occident ont tendancieusement appelé le Bas-Empire avait duré plus de mille ans ! et des pages et des gestes de son histoire, comme de ses souverains, beaucoup n'avaient pas été sans grandeur. Battu de toutes parts par les flots arabe, slave, bulgare, latin, turc, auxquels il résista plusieurs siècles, sans secours, sans frontières, réduit à la banlieue de Constantinople avec une garnison de cinq mille hommes, ayant perdu les traditions et la science militaires, le secret du feu grégeois, le dernier empereur racheta par sa fin héroïque la médiocrité de sa dynastie et succomba sous le nombre, comme un Spartiate des Thermopyles ou un Athénien de Platée.

L'esprit grec ne périt pas avec la chute de la capitale. Les gens de Byzance ont eu le mérite, en leur malheur, de ne pas laisser s'éteindre leur culture ; comme le dit dans son très bel essai sur la transformation de l'hellénisme le grand humaniste qui préside notre Ligue (1), s'ils n'ont plus la puissance créatrice ni la fraîcheur de l'époque classique, s'ils deviennent surtout des criti-

---

(1) M. Alfred Croiset.

ques, des érudits, voire même des grammairiens et des compilateurs, du moins ils conservent fidèlement et perpétuent une tradition de savoir et de beauté.

Et, en effet, l'antiquité est si bien dans leur esprit que lorsqu'ils le montrent à l'Occident, le moyen âge s'évanouit, et s'illumine des splendeurs de la Renaissance. Procope n'est assurément pas Thucydide, Arius n'égale pas Démosthène; Photius n'est pas saint Basile ou saint Grégoire. Néanmoins, les Lascaris, les Gémiste Pléton, les Bessarion, les Marulle font encore grande figure au xve siècle, et peuvent enseigner des pays qui s'appellent déjà l'Italie et la France.

Pendant qu'il initie l'Occident à la culture ancienne le Grec subit à l'intérieur de son propre pays le sort le plus humiliant: il vit en conquis sur son sol, à côté du vainqueur, en Raya soumis à l'orgueil, à la cupidité, au caprice du maître. Il travaille pour remplir par l'impôt le trésor du conquérant; il procrée pour fournir les plus beaux de ses fils au corps des janissaires dont la bravoure soutient ses oppresseurs; et les plus belles de ses filles vont peupler les harems. Avec l'Arménien, il est le négociant, l'artisan, l'artiste qui fait vivre l'Empire, l'architecte qui décore les palais des sultans. Sans lui, a justement écrit M. Bareille (1), le Turc n'eût pas eu de mosquée pour prier; comme sans l'Arménien, il n'aurait pas eu de canon pour se battre. Et quand il a

(1) *Les Turcs : leurs comédies politiques.*

dépensé tant d'efforts pour gagner sa vie, préserver sa fortune, ses biens et son honneur, alors seulement il peut satisfaire à ses besoins moraux et ses devoirs ethniques. S'il a pu survivre à cette longue épreuve, c'est grâce à la culture grecque, à la foi orthodoxe, au patriarcat, à ses prêtres, à ses communautés, au Phanar, aux Syllogues, à toutes ces œuvres scolaires, dons et création des Evergètes, qui partaient au loin pour gagner une fortune et rentraient au cœur de l'hellénisme pour distribuer à leurs compatriotes le bienfait de la civilisation nationale, le culte inaltérable du passé, de leur langue, de leur race. Le conquérant lui-même reconnaît leur supériorité.

Dès le lendemain de la conquête, l'orgueilleux Turc ne peut se passer du Grec ; celui-ci est le comptable, l'intendant du Pacha. Quand l'astre ottoman commence à pâlir au XVIIe siècle et au XVIIIe, quand il recule à Vienne, devant Sobieski, puis devant le Prince Eugène, plus tard devant les Russes, le Turc a recours au Grec pour négocier avec les Européens et se sert, à son corps défendant, de ses lumières et de ses talents. Le Cypriote Nicoussios, Alexandre Mavrocordato deviennent grands Drogmans, en réalité ministres des Affaires étrangères. Par ses propres ressources, par l'attraction qu'il exerce sur tous les pays helladiques, Constantinople possède une élite intellectuelle et sociale, un foyer de vie spirituelle et scientifique où les Sultans doivent puiser les éléments capables d'administrer les provinces chré-

tiennes. C'est au Phanar qu'ils trouvent les Hospodars auxquels les principautés danubiennes doivent toutes leurs villes, la diffusion de la langue française, l'abolition du servage, bref tous leurs progrès. C'est de là que viennent les Mavrocordato, les Soutzo, les Mourous, les les Caradja, les Ancheri, les Ypsilanti. C'est de Constantinople que sont sortis les savants, les littérateurs, les professeurs illustres, tels que Boulgaris, Rijos Rhangabé, Argyropoulo, dignes successeurs du Crétois Loukaris, des Malaxas et des Zygomalas.

Depuis le XVIIIe siècle la Turquie est en décadence. Elle a perdu ses vertus et son ressort militaires, sans acquérir les qualités civiles et la capacité politique. Malgré le mélange du sang, malgré la cueillette des janissaires chrétiens, les Turcs n'ont blanchi que de teint. Leur mentalité n'a pas évolué et reste inadaptée au milieu européen. L'Islam, leur régime d'oligarchie et de privilège, leur ignorance, ont aggravé leur apathie originelle et encore abaissé leur niveau.

Leur immobilité, leur torpeur les menaient fatalement à leur perte, en un temps où le progrès scientifique entraîne tous les peuples.

Conscientes de leur supériorité croissante, lasses de la servitude, des abus et de l'exploitation, les races chrétiennes étaient en pleine fermentation.

L'entente avec les Grecs, l'association loyale, l'équitable partage des droits et de l'influence politique avec cet élément nombreux, actif et avancé, aurait seul pu

sauver les Turcs et leur empire. Les Hellènes de Constantinople étaient assez avisés pour le comprendre ; et bien qu'au fond de l'âme la Grande Idée (1) ne les laissât pas indifférents, leur esprit pratique leur eût fait préférer une réalité solide et immédiate à des perspectives magnifiques, mais incertaines et d'un avenir lointain.

Butés dans leur égoïste et intraitable orgueil, les Turcs crurent pouvoir briser la rébellion par leurs moyens habituels, la force brutale et le massacre

Cependant, malgré leur incompréhension congénitale, ils ne se méprirent pas sur les véritables auteurs de la révolution. Bien qu'elle eût été prêchée à Patras par le métropolite Germanos, ils firent saisir et pendre ignominieusement le patriarche Grégoire et plusieurs des hauts dignitaires de l'Eglise. Gloire et supplices mérités, car si le Péloponèse était le théâtre de l'insurrection, c'est à Constantinople qu'elle avait été ourdie, décidée, organisée. Patras n'était que le lieu de naissance. Constantinople avait été le cerveau qui conçoit. La capitale de l'hellénisme qui depuis dix siècles pensait pour toute la nation et assurait moralement la garde de ses intérêts généraux, était en 1821 restée fidèle à sa tradition, elle est la véritable créatrice de la Grèce moderne. Les Botzaris, les Miaulis, les Canaris, les Colocotroni et les braves Epirotes ont été les héroïques soldats de l'Indépendance, Mavrocorda, les Ypsilantis, Soutzo

(1) *La Reconstitution de l'Empire grec.*

en furent les promoteurs. Chose curieuse, c'est comme une loi des temps modernes, que les libérateurs des différentes contrées helladiques reçoivent le jour en dehors et loin des terres qu'ils doivent régénérer ; ainsi Capo d'Istria ; ainsi l'admirable patriote, qui nous honore aujourd'hui de sa présence, le grand homme d'Etat que la Crète, payant la dette du Minotaure, a donné à Athènes pour sauver la Grèce d'elle-même, pour faire l'union au dedans et la réunion au dehors des membres épars de tout l'hellénisme.

Ce sera aussi l'honneur des Irrédimés de Thrace, dans les grandes crises intérieures et extérieures de ces deux derniers lustres, d'être restés invariablement et unanimement dévoués à ce chef qui est l'incarnation la plus pure et la plus haute de la race, de l'avoir suivi et soutenu sans faiblir ni gauchir. Sur eux, l'intrigue, la courtisanerie, la jalousie, les petites rancunes, les passions locales n'ont eu la moindre emprise. Chez eux pas une défaillance. En ces conjonctures, les Hellènes de Constantinople, comme les autres Irrédimés, ont donné une nouvelle preuve, on pourrait dire un nouvel exemple de sagacité politique et de tenue patriotique ; ils ont bien mérité tout ensemble de l'Hellénisme et de l'Entente.

Et maintenant qeu le principe des nationalités est victorieux — les Alliés ont publiquement déclaré, par l'organe de lord Robert Cecil aux Communes, que désormais les peuples non turcs ne pourraient demeurer sous le régime turc — maintenant que la libre disposition

d'elles-mêmes est rendue aux nations opprimées, est-il juste, est-il possible d'exclure de ce bienfait les Hellènes de Thrace, si conscients, si avancés; et à ces inébranlables patriotes, est-il possible de refuser la Patrie? Quelle raison peut valoir contre leur droit sur la Thrace et Constantinople? Quel intérêt supérieur sur leur volonté? Quel autre peuple peut-on leur préférer?

Ici se dressent différentes objections :

Un pays ne se transmet pas par droit de naissance, comme un héritage. Quel que soit le passé des Grecs en Thrace, il ne suffit pas à leur conférer la primauté sur le pays, s'ils n'y ont conservé de nos jours la majorité. L'ont-ils? — si non, ils ne peuvent invoquer le principe des nationalités.

Une autre objection : la Bulgarie a été frustrée par sa défaite de 1912 d'une grande partie de la Macédoine. Le traité de Bucarest, pour ne pas la dépouiller complètement, lui a laissé la Thrace occidentale, c'est-à-dire les sandjaks de Gumulgina et de Dedeagatch qui lui ouvraient l'accès de la mer Egée. Va-t-on leur arracher cette compensation, les chasser du littoral et les priver de tout port sur la Méditerranée? Ce serait raviver leurs rancunes et leur soif de vengeance et créer un gros danger de guerre prochaine.

Enfin, la question des Détroits, même en admettant que la Thrace puisse être remise à la Grèce, hypothèque en quelque sorte celle de Constantinople. N'y a-t-il pas là un intérêt d'ordre supérieur et général assez

grave pour soustraire Constantinople à l'application du principe des nationalités et résoudre le problème par un statut spécial, comme l'internationalisation ou le régime de l'Etat mandataire choisi par les Alliés ou la Ligue des Nations ?

Loin de nous la pensée de nier la gravité de la question : la guerre actuelle l'aurait démontrée à l'évidence s'il en eût été besoin. Il n'est pas admissible, en effet, après la leçon de choses donnée par la Turquie, que la garde des Détroits qui intéresse toute l'Europe soit confiée à un peuple, quelque sûr qu'il soit. Il est inadmissible qu'il dépende du caprice d'un seul Etat de fermer les mers et d'embouteiller les pays riverains, petits ou grands, de les ruiner, de les affamer, sans recours, sans secours et d'y déchaîner par la misère et l'isolement la guerre civile et le règne du crime.

Mais que les Détroits toujours libres et ouverts soient placés sous le contrôle et la garantie d'une grande force navale interalliée, en attendant la Ligue des Nations, et tout risque est conjuré. Cette servitude navale qui pèsera sur les Détroits n'empêche nullement d'attribuer Constantinople à la Grèce, pas plus que d'en faire un État autonome, ou d'en remettre la gestion à un État mandataire. Bien au contraire, l'internationalisation ou le régime du mandataire semblent présenter plus d'inconvénients. Ce dernier aura l'aspect d'un régime provisoire et instable. Il excitera du mécontentement dans une partie de la population, de l'inquiétude dans l'autre,

donc un malaise général. L'internationalisation serait encore pire; ce serait faire de Constantinople un guêpier international, un foyer d'intrigues, de rivalités, d'où l'on aura bien de la peine à écarter de mauvais revenants.

L'objection politique en faveur de la possession de la Thrace par les Bulgares est encore moins sérieuse. Mais comme elle paraît préoccuper quelques bulgarophiles de France et de l'étranger, il n'est pas superflu d'y répondre. Ils ne peuvent se dissimuler que le principe des nationalités joue, en l'espèce, contre leurs clients. Ils pensent — il est vrai — diminuer la valeur de l'argument en opposant que les Turcs ont en Thrace la supériorité numérique sur les Grecs; l'allégation n'est pas exacte, nous le démontrerons tout à l'heure, mais le serait-elle que la cause bulgare ne serait pas meilleure; l'argument équivaudrait à dire qu'entre les trois concurrents il faut choisir celui qui, par le nombre, arrive bon dernier. Ce serait le complet renversement de la règle majoritaire qui doit présider à l'application du principe des nationalités.

A quel chiffre monte la minorité bulgare dans ces contrées? D'après les statistiques officielles turques, il y aurait dans la Thrace occidentale, rétrocédée en 1912 par le traité de Bucarest, à peine 42.000 Bulgares, à l'état non d'agglomérats importants, mais d'îlots clairsemés. Dans la Thrace orientale laissée en 1912 à la Turquie, ils ne dépassent pas 70.000, d'après les

mêmes sources (32.000 dans les sandjaks d'Andrinople, 20.000 dans Kirkilissé, 3.000 dans Rodosto, 2.000 dans Gallipoli), soit pour toute la Thrace un total de 107.000 Bulgares (1). Remarquons que ces statistiques sont de 1910 et que les Turcs n'avaient pas d'intérêt à diminuer le nombre des Bulgares, qui revendiquaient la Macédoine, mais rien en Thrace. Les statistiques sont, au contraire, bien plus suspectes quand il s'agit des Grecs, en les dénombrant 366.000, alors que trop généreuses elles en allouent 508.000 aux Turcs. Quoi qu'il en soit, les Bulgares représentent dans le vilayet d'Andrinople un dixième au plus de la population globale. Ce chiffre, véritablement peu considérable, explique la réserve que les Bulgares eux-mêmes, en général excessifs dans leurs statistiques, ont toujours gardée au sujet de la Thrace. Ni au Moyen-Age, ni dans l'époque moderne, ils ne l'ont revendiquée, du moins comme une terre bulgare.

Il y a à ce sujet des documents dont ils seront les derniers à contester la valeur; ce sont les cartes, dites historiques, du fameux propagandiste, le ministre Rizof; elles retracent les diverses frontières bulgares aux époques les plus favorables : celles des conquêtes les plus éphémères; car si, durant un laps de dix siècles, la Macédoine a été tenue par les Bulgares, pen-

(1) Par sa proportion, le nombre des écoles bulgares confirme ce chiffre. Dans le vilayet d'Andrinople, 128 écoles avec 6.000 élèves. Dans les autres sandjaks, 50 écoles avec 2.500 élèves environ.

dant cent cinquante ans, ils n'ont, par contre, jamais réalisé en Thrace qu'une occupation militaire, jamais une possession assise; et si son territoire actuel a figuré dans la zone de leurs armées en marche, elle n'a pas été comprise dans leur Empire.

La carte 6 montre les premiers conquérants, Asparuch et Tervel, qui s'avancent de la Dobrudja entre le Danube et le Balkan, et qui annexent la partie septentrionale au-dessus d'Andrinople. D'après la carte 8, l'Empire de Kroum et d'Omortag, 814-831 — qui ont conquis Philippopoli — n'atteint pas le cours de l'Arda et dépasse à peine le tracé actuel de M. Vénizélos. Les Bulgares, à leur apogée, ne parviennent pas à forcer définitivement la ligne inférieure de l'Hébrus que défendaient les places de Trajanopolis et d'Andrinople, et le triangle étroit était hérissé de forteresses qui leur barraient la route.

L'échec final du tsar Siméon fait refluer le flot bulgare — qui ne cessera plus dès lors de reculer — à Tirnovo, Widin, jusqu'au roi Douchan qui l'absorbe au XVIIe siècle, puis jusqu'à la conquête turque, qui l'anéantit.

Après six siècles d'ensevelissement, la Bulgarie remonte à la lumière, en 1878, grâce aux Russes qui veulent faire une grosse part à leurs protégés.

Et pourtant la carte 32 de la Conférence de Constantinople laissait Andrinople aux Turcs et la frontière bulgare en deçà de l'Arda : de même la carte 33 (la

Bulgarie de San-Stefano) où les Russes ont enflé leurs demandes, persuadés qu'ils sont de les voir notablement réduites par l'Europe. Nous avons eu une preuve plus directe encore de l'extranéité de la Thrace, c'est l'aveu des Bulgares eux-mêmes. Lorsqu'en mars 1912, le Comité Union et Progrès fit par sa politique de turcisation outrancière l'accord entre les races chrétiennes de l'Empire, celles-ci conclurent un cartel en vue des prochaines élections législatives. Le journal officiel de l'Exarchat bulgare à Sofia, le *Dewnik*, en énonça les conditions. Une liste, élaborée en commun entre les représentants des Conseils mixtes, de candidats de l'Exarchat et du Patriarcat, attribuait sept sièges aux Grecs et un seul aux Bulgares pour toute la Thrace. En cas d'échec du candidat bulgare à Kirkilissé, un des sept Grecs élus devait démissionner pour lui donner son siège. Enfin, en novembre 1914, M. Malinof déclarait au correspondant du *Temps* à Sofia : « L'Entente nous offre la Thrace, mais que nous importe la Thrace? » D'après le principe des nationalités, les Bulgares ne peuvent donc rester en Thrace ni sur la côte égéenne. On fit fléchir le droit, en 1912, sous la pression violente des Empires Centraux et devant la fallacieuse espérance de l'apaisement balkanique, ce dont les événements ultérieurs ont cruellement démontré l'inanité.

Cette prime à la trahison, loin d'assurer la paix, facilita la guerre à la Bulgarie plus forte et géographiquement

mieux située. Retombera-t-on dans cette faute en invoquant, comme certains incorrigibles d'outre-Manche et d'outre-Atlantique, la nécessité économique pour les Bulgares d'un port sur l'Égée, pour les récompenser sans doute de leur sympathique et noble attitude de 1915? Outre Varna, désormais suffisant, vu l'ouverture certaine et permanente des Détroits, ne serait-il pas possible et plus sage de leur octroyer l'usage commercial d'un port, sans le port lui-même, qui offrirait à la la marine allemande une base dangereuse pour l'Entente autant que pour la Grèce?

Aller au delà, après l'expérience d'hier, serait aussi insensé qu'immoral. Ce serait méconnaître la psychologie de cette race dont l'ambition insatiable s'exagère avec les satisfactions, et qui ne saurait être contenue que par la crainte d'une force supérieure. Les Prussiens des Balkans se résignent mieux à l'humilité dans la défaite qu'à la modération dans la victoire. Réduite à son droit, à ce qui lui revient dans les Balkans et à ses quatre millions et demi de ressortissants, la Bulgarie sera sage et se tiendra tranquille. Si l'on essaie encore de la satisfaire au mépris du bien et du droit d'autrui, elle convoitera toujours davantage, et un jour elle reprendra son élan vers Constantinople. Hier, quand elle tenait Drama, Serrès et Cavalla, elle voulait Salonique; quand elle eut perdu le tout, elle redemanda partie. N'oublions pas son histoire. Vaincue après ses grandes et précaires conquêtes du IXe et Xe siècles, elle plonge et

rentre dans le silence et la soumission. Elle est même la seule des nations balkaniques à accepter son sort; elle seule n'a jamais tenté de secouer, par ses propres moyens, le joug ottoman; elle a attendu et reçu la délivrance des soi-disant frères russes.

L'expérience est faite aussi de la manière dont ce peuple traite les allogènes qu'il ne peut assimiler. Turcs et Grecs en ont connu la brutalité, pendant les guerres balkaniques. Les ruines de Serès, les massacres de Dedeagatch et de Dimotika ont retourné le sens de la formule gladstonienne sur les atrocités bulgares. Par contre, les Turcs annexés de Salonique ne récriminent pas contre le régime grec, et leurs compatriotes, les seize députés de Gumuljina au Sobranié, ont fait, après l'armistice, une démarche pressante auprès des délégués de l'Entente à Sofia pour obtenir la désannexion de la Thrace bulgare et son rattachement à la Grèce. Le *Vakit*, journal turc d'Andrinople, appuya vivement cette pétition.

Qu'on ne s'y trompe pas! Puisqu'on veut écarter les futurs conflits, c'est le maintien de la Thrace entre les mains bulgares qui serait une cause presque fatale de guerre. Les Grecs rédimés ne pourront rester impassibles devant les souffrances de leurs congénères bulgarisés par force. Ce sera une réédition de la question crétoise; triste début pour la Ligue des Nations!

Si la justice, comme on le disait samedi, doit être aussi le châtiment, la Thrace et le littoral égéen doivent être nettoyés de la présence injustifiable des Bulgares.

Alors, que reste-t-il contre la solution grecque ?

A part un « Désenchanté d'Occident », épris du pittoresque oriental et dupe d'un exotisme de bazar, il n'y a guère que quelques Levantins, plutôt que Français du Levant, pour trouver que les affaires étaient bien commodes avec les Turcs, et que le système du favoritisme et du Backchich vaut mieux qu'une administration régulière et sévèrement contrôlée. Ce n'est pas, bien entendu, le grief qu'ils produisent ouvertement. Ils préfèrent alléguer les intérêts français, « matériels et moraux, notre influence traditionnelle » que menaceraient la jalousie et la malveillance des Hellènes, devenus les maîtres de la Thrace !...

Ce sont là, en vérité, de graves imputations, mais dont il m'est heureusement permis de faire justice. Chargé officiellement, il y a plusieurs années, d'une mission scolaire en Orient, je n'ai constaté dans toutes les écoles, comme dans tous les milieux hellènes, que fervente sympathie pour notre langue, notre littérature et nos idées, et qu'une affectueuse gratitude pour la France. Dans tous les gymnases grecs de l'empire ottoman et du royaume, tels que le Zographion, le Zappeion, l'Arsakion, le Phanar, l'enseignement du français est obligatoire comme deuxieme langue. La plupart des écoliers, en fin d'études, le parlent assez bien ; tous l'entendent, surtout dans les gymnases de jeunes filles, et notamment à l'Omérion de Smyrne. Il existe à Constantinople un lycée (Hadji-Christo)

franco-grec, où les deux langues et les deux enseignements sont simultanés; la France et le Patriarcat le subventionnent également. Il y a aussi une école franco-commerciale à Galata, dont la clientèle est grecque. A Salonique, le lycée français est surtout fréquenté par les jeunes gens grecs (1). Par contre, pas un écolier hellène dans les écoles allemandes de Constantinople! et il n'a jamais été question d'une école greco-allemande. S'il en était autrement, le Gouvernement allemand et Liman de Sanders n'auraient pas autorisé, ou plutôt systématiquement organisé l'extermination par les Turcs de l'élément hellène de l'empire ottoman. En détruisant leurs magasins, leurs maisons d'habitation, en réquisitionnant leurs marchandises, en fermant leurs écoles et en supprimant leurs communautés, en déportant les hommes, en convertissant les femmes, jetées dans les harems, en séparant les familles sous prétexte de réprimer ou de prévenir l'espionnage au profit des Alliés, les Germano-Turcs visaient bien la suppression de concurrents économiques dangereux; mais surtout ils les pourchassaient, comme les Arméniens, parce qu'ententophiles déterminés et irréductiblement réfractaires à l'influence allemande.

---

(1) La Grèce vient de demander et d'obtenir l'envoi de deux missions scolaires françaises. L'une et l'autre sont composées de professeurs de nos Universités; elles ont pour objet la création d'une Ecole Normale Supérieure à Athènes, et la fondation d'un gymnase moderne qui servira de modèle à d'autres établissements similaires, en même temps qu'il propagera dans la jeunesse hellène toutes les idées françaises.

Pour échapper au sort qui les menace, les Turcs prétendent démontrer qu'ils possèdent la majorité numérique dans toute la Thrace et notamment à Constantinople : il serait donc impossible d'en expulser leur Gouvernement, si l'Entente veut rester fidèle au principe des nationalités !...

C'est un thème qui ne manque pas d'imprévu et de saveur : le principe des nationalités devenant le suprême refuge du peuple qui en fut dans l'histoire la plus flagrante et totale négation et ne reconnut jamais d'autre dogme que celui de la force !

Avant de passer à l'examen des chiffres, on pourrait peut-être demander aux Turcs s'ils sont bien sûrs de former une nationalité. La langue turque ne possède pas de mot pour exprimer l'idée de nation ni celle de patrie. Elle a dû les emprunter au dictionnaire arabe. Une nation, au sens moderne, est une collectivité morale plus encore qu'ethnique, animée des mêmes sentiments sur les points essentiels, pleine de souvenirs et d'espoirs communs, attachée à sa terre natale, soucieuse d'un avenir meilleur pour tous les enfants de cette terre.....

Mais un assemblage d'hommes, unis seulement par les liens de la discipline et l'avidité du butin, une confrérie militaire et religieuse, un ordre guerrier qui a institué des fiefs en pays conquis, qui ne les administre pas en propriétaire définitif et prévoyant, mais qui les exploite en usufruitier précaire, sans souci du

lendemain, à la façon d'une ferme ou plutôt d'une agence d'impôts alimentée par le travail des raïas, ce n'est pas une patrie, ce n'est pas une nation, c'est une horde qui campe, jusqu'au jour où la force des armes, qui l'a portée là, l'abandonnant, elle devra décamper !

Que pèse en la faveur l'argument du nombre, même s'il était réel ? Or, il ne l'est pas, et ne saurait résister à une critique sérieuse. Le chiffre de 960.000 que s'arroge la statistique officielle contre 800.000 Grecs, 450.000 dans le vilayet de Constantinople et 508.000 dans celui d'Andrinople, comprend en réalité tous les musulmans de Thrace, parmi lesquels 30.000 ou 40.000 au moins ne sont pas Turcs, mais Kurdes, Lazes, Arabes, Géorgiens, qui s'étaient jadis embrigadés dans le Syndicat touranien, et qui, dorénavant, ressortiront à leur groupe ethnique retrouvé. Tout ce qui reste est loin d'appartenir par ses origines à la Thrace. Depuis 1878, près de 200.000 immigrés Mohagirs s'y sont établis, venus de Bosnie et d'Herzégovine, pour ne pas vivre, eux musulmans sous le régime chrétien, anciens privilégiés sous la loi commune !

L'immigration artificiellement organisée est un des moyens familiers aux Turcs, lorsqu'ils veulent changer la majorité de la population d'un pays. Encore est-ce le plus innocent. Heureuses les races et les régions chrétiennes qui n'ont eu à subir que des afflux d'immigrants, et que n'ont pas frappées les déportations en

masse, les assassinats individuels et les massacres collectifs, comme jadis les Serbes de la vieille Serbie, jetés en proie aux Albanais, comme les Arméniens égorgés par les Kurdes, comme les Grecs de Thrace déportés et tués en 1914, 1915 et 1916 par ordre des autorités officielles !

Voilà comment sont faites, en Thrace, en Asie Mineure et dans les vilayets arméniens d'Anatolie, les majorités dont les Turcs se réclament. Peut-on, en élémentaire justice, les accepter comme valables? Ce serait reconnaître la légitimité de leur infamie que de leur en accorder le profit. On n'hérite pas de ceux qu'on assasine et les victimes de Thrace doivent figurer à l'actif des statistiques grecques, même exilées dans les contrées lointaines, mêmes mortes de froid, de fièvre ou de misère...

Au surplus, la faible majorité dont se prévalent les Turcs en 1911, n'est qu'une apparence. Si l'on en déduit les 40.000 musulmans non Turcs et les 200.000 Mohagirs, elle est déjà retournée en faveur des Grecs. Il y a plus. Quand il s'agit de populations de culture et de civilisation inégales, le nombre n'est plus un élément prépondérant. Même si, par leurs crimes, les Turcs n'étaient déjà irrémissiblement déchus, il serait inadmissible que 900.000 Turcs fussent préférés à 800.000 Grecs et à 160.000 Arméniens de niveau supérieur. Les Turcs ne sont qu'un nombre. Race grégaire, passivement obéissante — jusqu'au massacre — stérile, sans personnalité,

ce sont des numéros tous interchangeables. Le seul étalon qui leur soit applicable est quantitatif. Le Grec, au contraire, est une individualité vivante, agissante et réagissante, créatrice de valeurs. Ce qui est important dans la comparaison des groupes ethniques, ce n'est pas de savoir combien ils sont, mais ce qu'ils font. Le Grec ne revendique pas la Thrace comme héritier de ses ancêtres. Il l'a, lui aussi, fécondée par son travail, son intelligence et sa culture. Son rôle économique, sa puissance de production constituaient jusqu'en 1914 la force vive du pays; c'est lui qui, avec les Arméniens et les Israélites, l'a sauvé de l'apathie et de la corruption turques. Quant à l'instruction, 800 écoles, peuplées de 1.690 professeurs et de 72.000 écoliers, attestent la civilisation et la curiosité d'esprit que rien n'a pu éteindre chez les Grecs.

Avant 1911, les grandes institutions scolaires de Constantinople, comme celles de Smyrne et d'Athènes, regorgeaient d'élèves et devaient s'agrandir tous les ans (1).

Si les villes thraces furent fondées par les anciens Grecs, les modernes en ont développé l'essor. Xanthi, Dimotika, Gallipoli, Soufli sont des villes entièrement hellènes, de mœurs, de couleur et d'imprégnation, même quand la population y est mixte.

---

(1) Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques réserves à formuler sur les méthodes et les programmes de l'enseignement, peut-être un peu verbal et grammatologique. Il y aurait lieu d'introduire des réformes en ce sens; mais les lycées grecs sont néanmoins des centres de culture et des foyers de patriotisme.

Au point de vue économique, l'activité du vilayet d'Andrinople est surtout agricole, alors que celle de Constantinople est surtout commerciale.

Les Grecs de Thrace excellent et réussissent dans ces deux grandes branches du labeur humain.

Les impôts perçus pour tout l'Empire montaient en 1911, à 598 millions de francs; dans le vilayet d'Andrinople à 28 millions sur lesquels l'impôt foncier et le droit sur les bestiaux représentaient 58 0/0 des revenus du vilayet, alors que la moyenne des revenus agricoles de l'Empire ne monte qu'à 42 0/0 (1).

Le Grec, auquel on reproche volontiers de négliger les champs pour la ville et les professions libérales ou commerciales, s'adonne aux travaux agraires dans la proportion de 50 0/0 alors que le Turc dont on exalte souvent les qualités paysannes, ne dépasse pas 40 0/0 et même son rendement est inférieur à la juste proportion. En Thrace, il y a 212.000 propriétés soumises à l'impôt foncier sur une superficie de 4 millions 800.000 hectares dont le dixième seulement est cultivé en céréales. Beaucoup de biens, appartenant à des propriétaires turcs, étaient passés avant l'extermination, entre des mains grecques. Les persécutions turques ont eu pour résultat sinon pour but, de corriger les effets de la liberté et les lois nouvelles de l'évolution économique.

---

(1) Ces chiffres sont empruntés au mémoire si documenté et si précis de l'ingénieur Alexandre Antoniadès sur le rôle et la puissance économique des Hellènes en Thrace.

La production des céréales atteignait 64 millions de francs dont la moitié au moins, était due au travail hellène.

La culture du tabac est mixte, grecque à Xanthi, turque et grecque à Gumuldgina. L'élevage des bestiaux était une industrie grecque. La fabrication lainière et le commerce des peaux (2.142.000 kilos) l'est également ainsi que l'industrie fromagère en plein développement en 1911 (160.000 bidons de 15 kilos). Quatre dépôts frigorifiques sont grecs.

L'agriculture et ses accessoires n'a pas détourné les Grecs des autres occupations. Ils exercent les industries manufacturières dans la proportion de 80 0/0. L'élevage des vers à soie est l'industrie ménagère de la famille grecque ; elle rapportait au fisc deux millions de francs en moyenne. La ville de Soufli fournissait la moitié de la production totale; dans cette ville il n'y a que des habitants grecs, sauf les fonctionnaires. Sur cinq moulins à vapeur à cylindres, quatre Grecs, un Arménien, deux grandes fabriques de spiritueux à Rodosto et Kirkilissé, deux fabriques de soie à Andrinople, deux à Soufli, deux à Dimotika, toutes grecques ; elles ont produit et exporté 550.000 kilos. Les Grecs se sont aussi spécialisés dans la fabrication des chariots, des ceintures de cuir, des voitures militaires et les femmes grecques dans le tricotage des bas des soldats.

L'industrie commerciale dépend de la récolte et de la production extractive. Andrinople était le centre des

importations et des exportations en Thrace avant la création de la Bulgarie. Elle l'est restée pour le vilayet. Dedeagatch a pris à cet égard une grande importance. En 1911, le commerce atteignait la somme de 54 millions pour la soie, la laine, les fromages, le vin, les cuirs, le tabac et les céréales ou grains, 95 millions de kilos. Les importations se font par Porto-Lagos. Rodosto et Constantinople. Le vilayet a importé en 1911, 6.000 tonnes de charbon, 10.000 tonnes de feuilles galvanisées pour bidons, huiles, graines, pétrole, riz, thé, sucre, café. Le Grec de Thrace ne dément pas sa réputation d'habileté commerciale. La proportion des marchands grecs est de 70 0/0, celle des Israélites de 10 0/0, celle des Turcs de 20 0/0. Mais ces derniers ne pratiquent que le petit négoce de détail; ils sont marchands ambulants, boutiquiers, vendent des sucreries, des pâtes alimentaires. Les Arméniens se sont surtout spécialisés dans le fer, la quincaillerie, la serrurerie.

Les professions libérales chez les Grecs sont représentées par les professeurs, les avocats, les littérateurs, les artistes, les savants. Chez les Turcs, ce sont les fonctionnaires, les scribes, les avocats marrons en quête de clients et de faux témoins devant les tribunaux, les théologiens, les militaires, les domestiques. Ces intellectuels (si on peut ainsi les qualifier) représentent avec leurs familles 60.000 personnes environ. Les portefaix, les cochers, palefreniers, maréchaux ferrants, les confiseurs, les marchands ambulants sont turcs, soit 40.000 per-

sonnes. Les Turcs s'occupent aussi de l'industrie ménagère, tissage des vêtements, corderie, casseroles.

Comme on le voit, l'élément producteur est grec, arménien ou israélite. Le Turc, sauf le cultivateur des campagnes, vit de petits métiers et surtout de l'impôt.

Le vilayet de Constantinople accuse une population grecque proportionnellement plus forte que dans l'autre vilayet, tandis que la musulmane est moindre, 375.000 contre 449.000. Les Arméniens sont au moins 160.000, 150.000 divers : Levantins, Géorgiens, Kurdes, Arabes ; les Bulgares 4.000 ; les Israélites, 47.000. Avec Tchataldja il y a plus de 400.000 Grecs.

La population flottante turque est d'environ 100.000 ; la garnison, les hodjas, les Softas. Les fonctionnaires sont au moins 70.000. On peut évaluer à 200.000 au moins le nombre de ces frelons turcs ou musulmans qui n'auraient plus de motif d'habiter Constantinople. Si le régime turc est supprimé, ne resteront que ceux qui sont de Thrace et y ont leur emploi. Cet exode abaisserait leur pourcentage qui est, selon les statistiques, de 38 0/0 à 22 0/0. Les Grecs détiendraient alors une grande majorité relative, sans parler de l'attraction que Constantinople exercerait sur les populations helléniques les plus éloignées.

Dans le vilayet de Constantinople, l'agriculture est peu développée, la dîme et le droit des bestiaux n'atteignent que 20 0/0 du revenu global. Les recettes doua-

nières sont la grande contribution de Constantinople. L'industrie extractive (forêts, carrières, pêche) est presque entièrement grecque. A Tchataldja, une grande partie de l'industrie agricole est grecque ; le reste est turc, sauf la culture maraîchère, spécialité bulgare.

L'industrie manufacturière est grecque pour 70 0/0; 20 0/0 arménienne, israélite, étrangère; 10 0/0 turque toujours confinée aux mêmes métiers. Le commerce est gréco-arménien pour 80 0/0. Les intellectuels, médecins, avocats sont grecs, arméniens, israélites.

En résumé, presque toute la vie économique de la Thrace se confondait avec l'activité grecque aidée des deux autres éléments productifs. Qu'est-elle devenue, depuis l'élimination brutale de l'élite hellène? il est facile de le concevoir. Les principaux agents de progrès et de richesses sont actuellement évincés, s'ils ne sont détruits; mais au vide qu'ils ont laissé, on comprend la place qu'ils tenaient et celle qu'ils tiendraient après leur réintégration, sous un régime administratif et fiscal probe, normal, moderne.

S'il est une race en bonne posture pour revendiquer la Thrace, an nom du Principe des nationalités, c'est celle qui, depuis près de vingt-cinq siècles, est venue coloniser, civiliser, enrichir le pays, qui y a fondé toutes les villes, dont Byzance qui devait devenir Constantinople ; qui après la conquête turque et sous l'oppression la plus atroce, a maintenu pendant cinq siècles sa foi religieuse et sa conscience ethnique ; qui par son

héroïsme a conquis son indépendance et partie de son territoire, et parmi tous les dangers, toutes les tentations de l'intérêt, a lutté sur place, a tenu et finalement sauvé son âme nationale.

Digne de son passé, indéfectiblement confiante en ses destinées, elle a toujours considéré que cette terre où elle vivait vaincue, mais non pas résignée, lui appartenait et lui reviendrait un jour. Entre elle et cette terre un lien indissoluble s'est créé qui n'empêchait pas ses enfants, en vrais fils d'Ulysse, de parcourir le monde, mais jamais sans esprit de retour, avec la Grande Idée comme viatique et comme espérance.

Cette terre, elle l'a faite sienne, et c'est en quelque sorte, selon la formule de Renan, un second miracle grec presqu'aussi impressionnant que le premier, que cette continuité de l'alliance du sol et de la race ; tous deux si adéquats et bien faits l'un pour l'autre. Car c'est le scandale de l'histoire que des barbares sortis des steppes mongoles, aient pu déshonorer pendant près de cinq siècles, le berceau de toute humanité, de tout art, de toute civilisation ! Que ce scandale doive prendre fin, c'est sur quoi l'unanimité est faite, à part quelques maniaques du paradoxe ou quelques défenseurs d'intérêts inavouables.

Nous avons dit les raisons qui militent pour la solution intégrale et contre les moyens termes et les mesures bâtardes. Néanmoins, si l'Europe préfère détacher Constantinople de la Thrace et régler son sort par un statut

particulier, les Grecs qui ont su attendre si longtemps (leur héros national n'erra-t-il pas dix ans avant d'aborder à Ithaque), patienteront encore et se résigneront à cette dernière étape, avant le but final. Ils sauront mettre à profit ce stage et apporter dans le gouvernement des vastes et riches territoires qu'ils vont récupérer, des conceptions, un libéralisme plus large, un sentiment de leurs responsabilités, qui n'inspirait pas les hégètes de l'ancienne Grèce. Plus rien des passions mesquines des pays trop petits ne doit survivre à l'agrandissement de leur Patrie, et nous n'en doutons pas, le sens politique des Irrédimés de Thrace et d'Asie Mineure, leur patriotisme désintéressé ne seront pas les moindres avantages et les moins bons agents de cette heureuse influence.

La France qui, apparentée au génie hellène, n'a rien à redouter pour ses intérêts moraux et concrets d'un grand État gréco-méditerranéen, s'applaudira de voir se dresser en Orient, pour le plus grand profit de la paix et de la civilisation, un puissant facteur d'équilibre, et un représentant des principes démocratiques qui lui sont chers. Et l'heure est proche où, quel que soit le futur statut de Constantinople, la foule hellène entrera dans la basilique justinienne rendue au culte primitif, et le prêtre terminera la messe interrompue en 1453. En cette heure suprême et devant ces parvis et ces mosaïques splendides, qui subirent la profanation de la horde sanglante, il incarnera la résurrection d'une grande race, et sur la force brutale, le triomphe de l'Idée.

L'Asie Mineure Grecque

CONFÉRENCE

DE

M. F. SARTIAUX

13 mars 1919

A l'ombre d'un groupe de cyprès, au cimetière Montparnasse, sur une tombe recouverte d'un épais feuillage de lierre, on lit l'inscription suivante :

Ἀδαμάντιος Κοραῆς Χῖος, ὑπὸ ξένην μὲν, ἴσαδε τῇ φυσάσῃ μ' Ἑλλάδι πεφιλημένην γῆν τῶν Παρισίων, κεῖμαι.

« Adamantios Coraïs de Chio. Je repose ici sous la terre des Parisiens, terre étrangère, mais que j'ai aimée à l'égal de l'Hellade qui m'a engendré. »

Cette tombe est celle de Coraïs, le grand patriote, ardent promoteur de la libération des Hellènes, savant philologue, lettré charmant, d'une rare noblesse, qui

est né à Smyrne en 1748, mais qui a passé la plus grande partie de son existence en France, et qui, dans cette épitaphe qu'il a composée lui-même, a voulu associer les deux grands sentiments qui ont été l'âme de sa vie : l'amour de la France libérale de 1789, l'amour de la Grèce opprimée, sa patrie.

C'est dans ces sentiments que je veux parler de la Grèce de l'Asie Mineure, en philhellène, reconnaissant à l'hellénisme de la formation intellectuelle, esthétique et morale que j'en ai reçue ; en ami des Grecs, spécialement des Grecs de l'Asie Mineure, dont j'ai appris, dans de nombreux séjours, à apprécier l'intelligence et l'activité, dont j'ai vu de près le courage et les souffrances ; mais aussi, essentiellement, en Français, soucieux des intérêts et de l'honneur de la France dans le Levant.

Je crois, en effet, que les intérêts de la France et ceux de l'hellénisme sont aujourd'hui solidaires en Orient, comme ils l'ont été sous la Révolution, dans l'esprit de Coraïs. Je sais tout ce que l'on a dit, tout ce que l'on a soutenu : que la formation d'une grande Grèce serait opposée aux intérêts français, qu'elle aurait pour conséquence de restreindre ou d'arrêter l'influence et l'action françaises ; que le Gouvernement ottoman, dans son incurie, sa torpeur, sa facilité à être persuadé par certains arguments, à subir certaines pressions, leur serait bien davantage favorable.

C'est une opinion à très courte vue. Elle m'a souvent

fait songer à ce paradoxe, que j'ai entendu développer par des industriels : que le maintien de l'ignorance dans la classe ouvrière et de mauvaises conditions économiques étaient propices à leurs intérêts et à leur prospérité. L'inertie et la vénalité turques peuvent être utiles à certains brasseurs d'affaires, à des fonctionnaires, aux intérêts ou aux appétits de quelques-uns. La mélancolie des cimetières, des mosquées et des ruines, les sépulcres que sont les villes turques peuvent, d'autre part, être évocateurs pour des rêveurs, qui se plaisent à veiller des cadavres. Le spectacle de la mort a sa poésie, surtout pour des âmes fatiguées de la vie. Mais ce sont là des intérêts très spéciaux, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'intérêt de la France. Les conditions nécessaires à la prospérité de la France dans le Levant sont un gouvernement stable et légal et le développement économique, social et intellectuel de ces belles régions, qui furent autrefois opulentes et que la domination des Osmanlis a couvertes de ruines et de champs en friche.

Ce qu'a été et ce qu'est toujours cette misère des pays soumis à l'administration ottomane, tous les voyageurs l'ont dit et répété. Un vieux savant et explorateur français, André Thevet, qui a séjourné à plusieurs reprises en Asie Mineure, écrivait déjà au XVIe siècle que « le Turc ne semble estre pour autre chose au monde que pour démolir ce que tant de rois et de peuples avaient dressé pour montrer leur magni-

ficence (1) ». Montesquieu a résumé, en quelques pages de ses *Lettres Persanes* (2), l'impression que dégageaient les récits des voyageurs de son temps, des Chardin, des Spon, des Tavernier, des Tournefort, qui savaient regarder, voir et décrire, parce qu'ils avaient l'esprit très curieux et qu'ils ne s'étaient formé à l'avance aucune idée *a priori*, aucun système :

« De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la faiblesse de l'empire des Osmanlis. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux et tempéré, mais par des remèdes violents qui l'épuisent et le minent sans cesse.

» Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces et les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont démantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres et le commerce entièrement abandonnés.

» L'impunité règne dans ce gouvernement sévère : les chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui lèvent les tributs, sont exposés à mille violences.

» La propriété des terres est incertaine, et par conséquent l'ardeur de les faire valoir ralentie : il n'y a ni titre, ni possession qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent...

» Ces barbares n'ont aucune expérience sur la mer...

» Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux et entrepre-

---

(1) *Cosmographie Universelle*, p. 248 verso, t. Ier, Paris, 1575.

(2) Lettre XIX.

nants, viennent le faire : ils croient faire grâce à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichissent.

» Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche et puissante... et il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

» Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant ».

Vous remarquerez cette curieuse prophétie : la lettre est datée de 1711 : or, c'est précisément en 1911, deux siècles après, que la campagne de Libye porta la première atteinte à l'empire ottoman. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'exactitude de ces jugements. Il n'en est pas un qui ne s'applique exactement aujourd'hui, tant il est vrai que cet empire des Osmanlis est une chose fatale et immobile, et le restera toujours. Sa domination a arrêté pendant cinq siècles la vitalité d'une région qui a été l'une des plus riches et des plus glorieuses de la terre, qui a nourri la Grèce classique, l'empire des Séleucides et celui des Romains, où les villes libres et les proconsuls bâtissaient en quelques années des palais, des temples, des théâtres, des thermes, des stades, des aqueducs, et remplissaient d'or les trésors d'Athènes, d'Antioche et de Rome. L'intérêt de la France, comme celui des Grecs, est dans sa restauration et dans son retour à la vie.

C'est ce que l'Allemagne a voulu faire, mais à son

profit exclusif. Dissimulant d'abord ses véritables visées, elle s'est efforcée, pendant trente années, de se créer en Asie Mineure des débouchés pour son industrie, un champ d'action pour son commerce et ses finances. Elle y a réussi. Bientôt elle a démasqué son intention véritable : faire de la Turquie d'Asie une colonie allemande et une province politique de l'Empire. C'est alors, qu'après sa longue préparation d'un quart de siècle, elle a exploité les vues personnelles de quelques Jeunes Turcs et les a poussés à vider l'Asie Mineure des deux grands éléments d'activité qui pouvaient faire obstacle à ses ambitions : les Arméniens et les Grecs. Un million de Grecs ont été déportés ou ont dû s'enfuir, six cent mille ont été détruits. Plus d'un million d'Arméniens ont été massacrés.

La France, comme l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, a une autre façon de comprendre la rénovation d'un pays. Elle veut que le pays se la donne à lui-même et contribue, par sa prospérité propre, à la prospérite générale.

Elle n'abdiquera pas pour cela son rôle et son influence, qui, comme dans le passé, doivent rester prédominants en Orient. On ne sait pas assez à quel point ils l'ont été. La France y a créé, depuis François Ier, le grand commerce, les travaux publics, l'enseignement militaire, l'organisation judiciaire et financière ; son enseignement est à la base de l'éducation dans les nombreuses écoles grecques qui couvrent le

pays. Son rôle bienfaisant, il importe qu'elle le conserve. Il faut même qu'elle le développe si elle veut le conserver. Car, dans la société, quiconque n'avance pas, recule. Mais elle ne peut le développer qu'en collaboration avec les seuls éléments indigènes vivants et vivaces : les éléments grecs.

L'expérience de cette collaboration a d'ailleurs été faite et bien faite sur le sol de la vieille Grèce. De nombreuses œuvres françaises y ont prospéré : percement de l'isthme de Corinthe, construction et fournitures de chemins de fer et de travaux publics, exploitation de mines, développement de sociétés financières et de sociétés d'assurances, expansion intellectuelle et morale de la grande École française d'Athènes, persistance et progrès de la langue française jusque dans les petites villes, dans les villages du Péloponèse et de la Grèce continentale. L'expérience a montré combien cette collaboration peut être facile et féconde. Elle le sera bien davantage dans un pays beaucoup plus riche, où presque tout est à faire ou à refaire.

Aux intérêts français ne peut donc répondre qu'une solution : l'autonomie de la Grèce d'Asie Mineure, qui, seule, peut rendre au génie de la race son efficacité, au pays sa puissance de production et qui, seule, peut servir de rempart contre les ambitions allemandes.

Mais les intérêts matériels de la France ne sont pas seuls en jeu, ils sont liés à sa conception de la justice et du droit. Le droit des peuples à leur sol et à leur

liberté est un principe français, né en France de la philosophie française du XVIIIe siècle, proclamé par un décret de la Convention en 1792, puis par le Président de l'assemblée en 1794 à propos de la Pologne, affirmé de nouveau en 1828 par l'expédition de Morée ; c'est encore en son nom que la France s'est levée tout entière, pour répondre, en 1914, au défi de l'Autriche et de l'Allemagne à la Serbie.

Or, s'il est une terre où le principe des nationalités trouve son application, c'est bien celle des Grecs d'Asie Mineure. Aucun peuple n'a jamais possédé sur son sol des titres plus grands, car ils lui appartiennent depuis trois mille ans et ils sont, en même temps, le patrimoine commun de l'humanité. La question de l'Asie Mineure n'est pas une simple question de population et de statistique démographique, elle est beaucoup plus profonde et beaucoup plus haute. C'est ce que je veux montrer :

L'Asie Mineure occidentale est géologiquement et géographiquement une terre grecque. Elle a été le berceau, le centre de rayonnement, puis la gardienne et le rempart de l'hellénisme et de la civilisation. Ses vieilles traditions ont été l'âme de sa résurrection à la fin du XVIIIe siècle ; elle les a fait revivre dans la forme et dans l'esprit de sa société nouvelle. Elle leur est restée passionnément attachée, elle a versé pour les défendre ses larmes et son sang.

Elle ne vient pas devant la Conférence de la paix

comme les autres petits peuples, comme un peuple jeune, qui réclame sa place au soleil. Elle y vient comme une aïeule, l'aïeule des peuples civilisés, pour leur rappeler qu'elle a engendré, répandu et défendu pour la première fois dans le monde les principes mêmes de raison, de démocratie et de liberté dont se réclame la Société des nations.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGÉIDE

L'Asie Mineure ou Anatolie est la grande péninsule qui est bornée au nord, à l'ouest et au sud par quatre mers : la mer Noire, la mer de Marmara, la mer Égée, la mer Méditerranée. Au sud-est, elle est limitée par la chaîne de montagnes, qui continue les crêtes de la Syrie jusqu'aux contreforts orientaux du Taurus et qui constitue la ligne de partage des eaux entre le fleuve Djihoun (ancien Pyramos, qui se jette dans le golfe d'Alexandrette), et les affluents de l'Euphrate. Dans la région nord-est, que traverse parallèlement à la mer Noire la chaîne des Alpes pontiques, la limite est plus indécise. Élisée Reclus la fait partir des contreforts du Taurus, lui fait suivre le plateau de Siva, traverser la vallée du Ghermili (ancien Lycos), pour aboutir au cap Yasoun, à l'ouest de Tripoli. Cette frontière est artificielle, mais se justifie par le contraste qui existe entre les montagnes d'Arménie, aux reliefs accentués, couvertes d'une riche végétation, et les plateaux uniformes de l'intérieur. Dans ces limites, qui correspondent à peu près à une ligne tirée du golfe d'Alexandrette au cap Yasoun, la péninsule occupe une superficie (480.000 kil. carrés) un peu

inférieure à celle de la France, mais nourrit aujourd'hui une population d'environ six à sept millions d'habitants, six fois moindre que celle de la France.

Elle présente deux grandes particularités : sa direction est-ouest, qui l'a fait comparer à un bras tendu vers l'Europe, dont la main aux nombreuses articulations figure la région qui nous intéressse, baignée par la mer Égée ; le contraste qui existe entre ses deux grandes régions principales : l'intérieur, formé par un grand plateau dont l'altitude moyenne dépasse 1.000 mètres, et les côtes, dont l'aspect est lui-même très différent selon qu'il s'agit des côtes nord et sud ou des côtes ouest faisant face à la Grèce.

Ces particularités ont leur raison dans la formation géologique du pays.

La géologie de l'Asie Mineure est encore très mal connue. La France a fait de très belles études géologiques en Grèce et dans la mer Égée. C'est la fameuse expédition scientifique française de Morée qui, en 1831, les a inaugurées par les travaux de Boblaye et Virlet, que les spécialistes considèrent encore aujourd'hui comme tout à fait remarquables, et qui ont été continués par Gaudry, de Launay et plus récemment par les travaux si précis et approfondis de M. Cayeux, professeur au Collège de France, entrepris sur l'initiative très heureuse de M. Homolle, puis de M. Holleaux, directeurs de l'École française d'Athènes. En Asie Mineure, on ne trouve que des recherches assez anciennes du

Russe Tchihatcheff et les études récentes, un peu superficielles, de l'Allemand Philippson. De l'ensemble de ces travaux on peut dégager quelques données qui éclairent notre sujet.

D'abord, d'une façon très générale, l'Asie Mineure se rattache à un grand système de plissements, qui s'est formé graduellement à l'époque tertiaire, que l'on désigne sous le nom de système alpin ou alp-himalayen, et qui comprend une série d'arcs montagneux : l'arc des Pyrénées, celui des Alpes proprement dites, l'arc dinarique, l'arc taurique, l'arc iranien et l'arc himalayen. C'est à cette formation qu'est due la direction est-ouest de l'Asie Mineure, qui contraste avec celle des grandes péninsules de la terre : l'Amérique du Sud, l'Afrique, l'Inde, l'Indo-Chine, dont la direction générale est nord-sud.

La région de l'Asie Mineure qui nous intéresse, celle de l'ouest, se trouve à la jonction de l'arc dinarique, qui est issu des bords de l'Adriatique et qui se prolonge par la Grèce, la Crète et Rhodes, et de l'arc taurique, dont le point de départ est en Lycie dans le sud de la péninsule. Elle correspond à la terminaison orientale des plissements dinariques et se rattache à une vaste terre, l'Égeide, qui, immergée à l'époque tertiaire, a fait place avec le temps à la mer Égée. Il n'en reste aujourd'hui que des témoins échappés à une submersion générale : les nombreuses îles des Cyclades, les Sporades, les côtes de l'Asie Mineure occidentale. Son

domaine, qui, à la fin de l'époque tertiaire, s'étendait au nord juqu'à la Macédoine et la Thrace, comprenait au sud-est, d'après Haug (1), la Troade et le massif de la Phrygie et de la Carie. Il ne dépassait pas au sud les Cyclades méridionales; l'île de la Crête baignée de tous côtés par la Méditerrannée pliocène, en était indépendante et opérait au sud, à l'origine, la jonction des plissements dinariques du Péloponèse avec l'arc taurique de la péninsule anatolienne. Ce n'est guère qu'à partir du quaternaire inférieur que la mer a commencé à envahir l'intérieur de l'Égéide (2), soit par suite d'effondrements, soit surtout, d'après les beaux travaux de M. Cayeux (3), par suite d'un affaissement lent de la partie centrale de l'archipel. Cet affaissement a été accompagné d'éruptions volcaniques, dont nous trouvons la trace à Milo, à Santorin, à Phocée et plus loin dans l'intérieur des terres. Jusqu'où s'étendaient de ce côté les plissements dinariques ?

Il est impossible de le dire exactement dans l'état actuel de nos connaissances géologiques, par suite du

---

(1) E. Haug, *Traité de géologie*, Paris, Colin, 1908-1911, p. 1678; voir p. 1676, 1681, 1689 et 1905. M. Cayeux, professeur au Collège de France, le grand spécialiste de la géologie égéenne, a bien voulu me donner des précisions, dont j'ai fait état et dont je le remercie.

(2) *Ibid*, p. 1869.

(3) *Description physique de l'île de Délos*, t. IV de la grande publication de l'*Exploration archéologique de Délos* par l'École française d'Athènes, Paris, Fontemoing, 1911, p. 107-146.

défaut d'investigations dans l'Asie Mineure. Mais Suess, dans son célèbre ouvrage *La face de la Terre* (1), pense pouvoir tirer argument de la direction divergente des plissements parallèles, qui se développent sur les côtes occidentales de l'Asie Mineure. Ces plissements, qui se dirigent d'abord du sud-ouest au nord-est, changent assez brusquement de direction pour s'infléchir du nord-ouest au sud-est. La ligne joignant les sommets des courbes passe à une certaine distance du littoral et constituerait la région de la soudure entre l'arc dinarique (direction sud-ouest nord-est), qui est en provenance de la Grèce, et l'arc taurique (direction nord-ouest sud-est), qui est proprement asiatique.

Cette interprétation du changement de direction dans les lignes de plissements n'est peut-être pas décisive. Elle se fonde cependant sur l'autorité de Suess. En tous cas, il résulte des grandes analogies lithologiques et stratigraphiques des côtes occidentales de l'Asie Mineure et de la Grèce, où l'on trouve une série continue de sédiments crétacés et tertiaires, et d'un ensemble de considérations indiquées par M. Haug dans son grand traité de géologie, que la Troade, l'Ionie, la Carie, la Lycie, forment avec les Cyclades un tout géologiquement homogène, qui fut immergé pendant des milliers de siècles et que la séparation, qui existe aujourd'hui entre l'Asie

(1) T. III de la traduction française, Paris, Colin, 2e éd., 1912, p. 416 et suivantes.

Mineure et l'Europe, ne remonte pas au delà du quaternaire inférieur.

Cette séparation explique les ressemblances de structure et de caractère qui existent entre la Grèce et les côtes d'Asie Mineure qui lui font face. L'affaissement de l'Égéide s'est en effet produit vers le centre, de telle sorte que sa rupture avec les deux continents de la Grèce et de l'Anatolie est symétrique et que les analogies ont une cause profonde. Les phénomènes n'ont pas été les mêmes sur les côtes méridionales et septentrionales, qui étaient baignées par les eaux bien avant la dislocation de l'Égéide. C'est ce qui rend compte du contraste qui existe entre les côtes égéennes de l'Asie Mineure et les autres côtes de la péninsule. La côte nord, que bordent la mer de Marmara et la mer Noire et la côte sud, bordée par la Méditerrannée, ne présentent pas les mêmes caractères de dislocation; elles sont assez uniformes, coupées au nord de rangées parallèles, que couvrent de vastes forêts, encerclées au sud par les pentes abruptes des Alpes tauriques, qui sont exposées pendant l'été à un soleil ardent.

La parenté, qu'offrent les deux régions de la Grèce et de l'Asie Mineure que sépare aujourd'hui la mer Égée, se traduit d'une façon tout à fait frappante dans le caractère géographique du pays. Tous les voyageurs et tous les géographes ont remarqué en effet l'opposition très nette qui existe entre le centre de l'Asie Mineure et ses côtes égéennes. M. Vénizélos, dans un mémoire

récent (1), invoque sur ce point avec raison le témoignage du géographe allemand Philippson, qui certainement n'a pas cherché à fournir des arguments en faveur des revendications hellènes : « L'Asie Mineure, écrit Philippson dans son ouvrage *Reisen und Forschungen im Westlichen Kleinasien* (2), est coupée par une grande frontière naturelle; d'un côté, c'est un plateau renfermé de caractère presque asiatique, de l'autre une contrée égéenne de structure grecque, étroitement rattachée par la nature et l'histoire à la mer et à la Grèce. » Mais la géographie n'a pas attendu M. Philippson pour faire cette constatation. On la trouve très nettement indiquée chez nos voyagenrs et développée avec beaucoup de précision par nos grands géographes, tels que Vivien de Saint-Martin (3), É. Reclus, et, plus récemment, dans la belle étude du plus éminent spécialiste de l'Asie Mineure, M. G. Radet, sur la Lydie : « Les îles, les péninsules, les vallées fluviales de l'Asie Mineure, jusqu'aux montagnes et aux plateaux de l'intérieur, écrivait É. Reclus en 1884, n'ont aucunement le caractère asiatique; elles appartiennent géographiquement aussi bien qu'historiquement à l'Europe. Des deux côtés le climat se ressemble, les rivages ont le même aspect

---

(1) *La Grèce devant le Congrès de la paix, 1919.*

(2) *I. Heft, Einleitung*, p. 20, Gotha, 1910

(3) *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes*, Paris, 1845, t. II, p. 153 et suivantes.

et la même formation (1)... Le fer à cheval anatolien fait partie de la zone méditerranéenne, les plateaux de l'intérieur continuent à l'ouest les steppes de l'Asie centrale (2)... On peut dire que cette contrée se compose de deux pays s'emboîtant l'un dans l'autre : c'est une terre d'Asie enchâssée dans un littoral d'Europe (3) ». M. Radet disait, avec non moins de clarté en 1893 : « Bien qu'elles fassent partie d'un même ensemble, la région des côtes et celle des hauts plateaux présentent un singulier contraste, la première n'ayant pas du tout le caractère asiatique, mais se rattachant par sa nature, sa flore, sa faune, son histoire, sa vie entière, à l'Europe ; la seconde offrant, au contraire, par sa végétation et son climat, par les écarts de la température, par la sécheresse du sol et la siccité de l'air, enfin par la présence de certaines plantes désertiques, une très grande ressemblance avec les steppes de la Bactriane ou de l'Iran (4) ».

Ce contraste saute d'ailleurs aux yeux de quiconque a traversé le pays. Le caractère des pays égéens est dans leur structure et dans la qualité de leur lumière. On a parlé souvent du soleil et des paysages méditerra-

---

(1) *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris, Hachette, t. IX, p. 463.

(2) *Ibid.*, p. 527.

(3) *Ibid.*, p. 464.

(4) *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris, Thorin, 1893, p. 2.

néens (1). Mais ce soleil et ces paysages sont bien différents en Provence, en Espagne, au Maroc, en Égypte, à Constantinople et dans les pays égéens. Ce qui est propre à ces pays c'est l'extrême articulation des terres, le relief des lignes, la proportion entre les éléments du paysage, leur sobriété, qui font naître un sentiment d'harmonie, d'ordre et de ferme plastique, de beauté précise et mesurée ; c'est aussi la finesse de la lumière, ses nuances infinies, son rayonnement, qu'on ne retrouve nulle part avec tant de perfection dans les paysages méditerranéens, sauf peut-être, mais à un moindre degré, en Provence.

Les mêmes caractères donnent leur individualité aux îles de Mytilène, de Chio, de Samos, aux côtes de l'Éolie et de l'Ionie. Remontez plus au nord : vous rencontrez la ligne monotone de l'Ida en Troade; pénétrez davantage dans l'intérieur : de larges vallées s'ouvrent devant vous, dont l'aspect n'a plus rien de cette infinie variété et de ces proportions mesurées qui caractérisent l'Hellade. Toute la région côtière et la partie basse des vallées sont un intermédiaire entre le littoral et le plateau asiatique, souvent stérile et morne, qui

---

(1) L. Bertrand, *La Grèce du Soleil et des paysages*, Paris, Charpentier, 1908, dont les descriptions sont brillantes, mais traduisent l'éclat de la lumière, sans exprimer les caractères propres aux paysages hellènes. Ces caractères ont été décrits avec finesse et précision par M. Fougères, dans *La Grèce pittoresque*, conférence faite devant la *Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme*, Paris, 1908.

n'offre que des plaines découvertes, des lacs sans écoulement, bordé ou traversé de montagnes plissées en forme de bourrelets.

La faune et le climat ne sont pas moins différents. Sur les côtes, c'est le fameux climat, un peu alangui, de l'Ionie; les vignobles y prospèrent, dont les crus étaient célèbres dans l'antiquité; on y trouve les arbres et les arbustes méridionaux : le jujubier, l'oranger, le grenadier, le mûrier, le figuier, les rosiers; le coton était autrefois abondant dans les vallées de l'Hermos, du Caystre et du Méandre; la ligne qui figure la limite septentrionale de l'olivier, qui vient de la côte de Macédoine, passe à Troie, à l'est de Pergame, et suit parallèlement la côte à une certaine profondeur. Au delà de cette ligne, la flore devient peu à peu plus pauvre et souvent désertique, la végétation est réduite à l'activité printanière; on y voit de grandes forêts, des pâturages herbeux dans les régions sillonnées de cours d'eau; le vent est froid et aigre, les nuits glaciales, les hivers longs et froids, les étés chauds et courts; la moyenne annuelle de la température est de 9° contre 16° en Ionie (1).

Mais les analogies frappantes, qui existent entre les côtes égéennes de l'Asie Mineure et les côtes de la Grèce, ne doivent pas faire perdre de vue certaines différences. Entre les montagnes de la Grèce et les côtes n'existent

(1) Tchihatcheff, *Asie Mineure*, t. II, p. 412.

que des zones étroites de terrain, les fleuves sont courts et l'eau y est peu abondante; les plaines alluviales n'ont qu'une faible étendue. Les côtes de l'Asie Mineure sont une dépendance d'un très grand territoire formé par le plateau central. Ce plateau s'incline vers l'ouest en pentes souvent assez douces; de grands fleuves, l'Hermos et le Méandre, pour ne citer que les principaux, y prennent naissance et produisent dans leur cours une large contrée très riche, propre à la grande culture, d'aspect plus uniforme et monotone, qui forme la transition entre le rivage méditerranéen et la région des hauts plateaux. A leur embouchure même, ces fleuves ont accumulé des masses alluviales considérables, qui ont ensablé la région de Milet, celle d'Éphèse et celle de Smyrne, et qui tendent, à l'époque historique, à réduire l'importance et la variété de certaines articulations côtières. C'est ce qui justifie pleinement la frappante image d'Élisée Reclus : « Une terre d'Asie enchâssée dans un littoral d'Europe » (1).

---

(1) *Loc. cit.*, p. 464.

CHAPITRE II

L'ASIE MINEURE BERCEAU, CENTRE DE PROPAGATION, GARDIENNE ET REMPART DE L'HELLÉNISME

Le caractère égéen et le caractère d'intermédiaire entre l'Égée et l'Asie, que nous trouvons si fortement inscrits dans la géographie physique de l'Anatolie occidentale, dominent toute son histoire. On a dit qu'il y avait peu de contrées au monde où « plus d'histoire se soit pressée dans un espace plus restreint ». Il n'y en a pas non plus où les grandes phases historiques aient présenté des caractères aussi permanents.

Les liens physiques, qui rattachent les côtes aux grands territoires de l'intérieur, ont nécessairement fait dépendre les populations du littoral et des vallées des peuples du plateau et des régions orientales. Toute l'histoire des Grecs, qui se sont maintenus sur le littoral, est commandée par leurs relations avec les peuples de la péninsule.

Au début de l'histoire, lors de l'installation des premières colonies grecques, les maîtres du continent, les Hittites, refoulés par les Assyriens, étaient en déclin ; il ne semble pas que les Grecs aient eu à souffrir. Les Phrygiens, apparentés aux Grecs, ont été de bons voisins. Le royaume lydien, malgré ses incursions violentes et des périodes de domination, a été au total un

auxiliaire du génie hellénique dans son adolescence; intermédiaire entre la Grèce et l'Orient, il a été pour les Grecs, au temps de la dynastie des Mermnades, un vaste champ d'étude et un foyer d'inspiration (1). L'envahissement des hordes cimmériennes fut cruel mais éphémère. Les Perses, peuples de montagnards et de soldats, sans culture, n'estimant guère que le métier des armes, ont soumis la Grèce d'Asie à de longues et terribles épreuves, heureusement coupées de périodes de torpeur et d'inertie, qui lui ont permis de reprendre haleine et de relever ses ruines. Alexandre rendit aux cités helléniques leur indépendance et ses successeurs leur ont maintenu la plupart de leurs libertés. C'est l'époque de leur plus grand développement, malgré le trouble que les incursions des Galates apportèrent à leur prospérité. Les Romains leur laissèrent leurs lois et donnèrent à leur commerce un immense essor, qui se poursuivit au moyen âge sous l'empire byzantin. L'invasion des Turcs fut une catastrophe, dont elles mirent trois siècles à se relever. Puis, après la renaissance de la fin du XVIIIe siècle, ce sont les massacres et les destructions de 1821 et de 1822; la prospérité se rétablit encore, pour sombrer de nouveau dans les déportations et les massacres des Jeunes Turcs.

La philosophie de l'histoire grecque en Anatolie

---

(1) G. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris, Thorin, 1893, p. 304.

apparaît ainsi comme une succession répétée de grandeur et de misère, qui a pour cause la dépendance créée par la nature entre le littoral et l'intérieur, dépendance tantôt bienfaisante, tantôt cruelle et oppressive, suivant les caractères qu'a offerts un voisinage essentiellement instable.

Elle présente un autre trait : malgré tant de vicissitudes et d'épreuves, les Grecs, depuis trois mille ans, se sont constamment maintenus sur le littoral. Quelle qu'ait été l'hégémonie politique qu'ils aient subie, ils ont conservé leur entité et le sentiment, souvent passionné, de cette entité et de leurs traditions.

De tout temps ils se sont surtout fixés sur la côte, mais ont pénétré plus ou moins dans l'intérieur, établissant un rideau de villes à quelque distance du littoral et s'infiltrant dans les grands centres de la péninsule, où ils ont tenu constamment une part importante du commerce, de l'industrie et des emplois. Ils se sont répandus et ont essaimé au loin par delà les mers, jusqu'au fond de la mer Noire et jusqu'aux colonnes d'Hercule, jusqu'en Chine et dans le Nouveau Monde. Mais ils sont restés toujours inébranlablement attachés à leur terre d'origine et aux grands centres organisés qu'ils y ont créés.

Dans leurs rapports avec leurs voisins, ils ont toujours été et sont encore les intermédiaires entre les populations de l'intérieur et ceux du monde méditerranéen, et le véhicule de la richesse dans la péninsule.

Mais ils ont toujours été réfractaires à tout rapprochement intime, à toute fusion.

L'esprit et l'organisation de leur société ont conservé, depuis l'époque que décrit Homère, les mêmes traits essentiels : indépendance, passion de la liberté, curiosité, avidité à s'instruire, individualisme, vie municipale dans des cités qui parfois s'unissent, mais qui ne forment jamais, à proprement parler, un État; à l'intérieur de ces cités, le régime reste toujours démocratique et l'esprit laïque, la religion ne prenant jamais un caractère sacerdotal et n'apportant aucune entrave au libre développement de la vie civile.

Cette constance dans les caractères généraux de la vie grecque d'Asie Mineure tient en partie au caractère physique du pays : la région occidentale de l'Asie Mineure est une terre égéenne. Mais l'homme s'ajoute à la nature. La constitution physique de la péninsule n'a pas changé dans l'intérieur et cependant les populations les plus diverses s'y sont succédé, des royaumes, des empires se sont élevés et se sont écroulés. Sur le littoral, au contraire, la même population est constamment restée fixée pendant toute l'époque historique, maintenant ses traditions, sa langue, son esprit et son unité.

Cette opposition ne tient pas seulement à des raisons géographiques, elle a des causes psychologiques et sociales. Aucun des peuples qui se sont succédés dans l'intérieur n'a réussi à s'y maintenir, à dominer défi-

nitivement les côtes et à y prendre racine, parce qu'aucun n'a su créer une unité et une force sociales permanentes. La persistance de l'élément grec sur les côtes n'est pas due à une situation privilégiée qui rendait ces côtes inexpugnables; bien au contraire : un peuple qui vit en bordure d'un littoral est sans cesse exposé à être jeté à la mer. Elle est due sans doute, en partie, à la faiblesse des peuples de l'intérieur; mais cette faiblesse a eu des sursauts terribles : les Grecs ont été, à diverses reprises, rejetés à la mer ou décimés. Hérodote raconte comment les Phocéens, les Théiens et les Xanthiens préférèrent l'exil à la servitude et s'expatrièrent en masse (1). Si les Grecs sont restés attachés au rivage, s'ils y ont pris racine, c'est qu'ils avaient quelque chose à y conserver, une œuvre qui leur appartenait et à laquelle ils ont tenu plus qu'à leur vie : leur civilisation.

C'est d'abord une civilisation particulière, la leur, née dans la mer Égée. Ils l'ont portée dans l'intérieur de l'Anatolie, ils l'ont portée au loin, en Égypte, en Italie, en Gaule, en Espagne; mais la masse de la population a tenu à rester chez elle, en Ionie. Ils ont créé des colonies, des comptoirs, ils ont laissé se détacher et vivre au loin des individus et des groupes sociaux. Les Juifs ont fait de même. Il y a des analogies entre la *diaspora*, la dispersion juive et la diaspora

(1) I, 164, 168, 176.

grecque; mais les Juifs n'ont pas conservé de patrie; ils n'ont conservé qu'une religion. Ce n'est pas la religion qui a cimenté la société grecque, c'est une civilisation et une civilisation attachée à un sol : une véritable patrie.

Tous les peuples tiennent à leur patrie et y sont attachés; mais les Hellènes ont marqué leur patriotisme d'un autre trait : ils ont été fiers de leur patrie, parce qu'ils ont toujours eu conscience que cette patrie était autre chose que *leur* patrie, qu'elle était la patrie du monde civilisé. Ils ont traité leurs voisins de barbares au temps des Perses, et de barbares d'entre les barbares au temps des Turcs, et ils ont eu raison. Ils ne pouvaient pas prévoir, à l'époque de Périclès et à celle d'Alexandre, que leur civilisation s'étendrait à tout l'Occident, que, deux mille cinq cents ans plus tard, les enfants dans les écoles s'exerceraient encore à l'art du langage, à l'ordre et à la mesure dans les idées en lisant et en traduisant leurs écrivains; que les architectes imiteraient encore leurs portiques et leurs frontons; qu'on jouerait toujours sur les grandes scènes européennes *Œdipe* et *Antigone;* que, devant la victoire de la Marne, on évoquerait le souvenir de Salamine. Et cependant ils savaient, parce qu'ils étaient intelligents, que leur civilisation était quelque chose d'unique, à laquelle rien ne ressemblait autour d'eux; ils pressentaient qu'elle portait en elle une valeur qui dépasse le point de vue grec, qui devait en faire la

civilisation des pays d'Europe et qui tend à en faire une civilisation universelle. Voilà ce qui donne une importance exceptionnelle au patriotisme grec et spécialement à celui des Grecs d'Asie Mineure.

Car, ce que l'on ne dit pas toujours, c'est que, dans cette civilisation, la Grèce d'Asie Mineure a joué le rôle capital. L'idée qu'on se fait de l'antiquité se cristallise trop souvent autour d'Athènes, de ses philosophes, de ses artistes, de ses poètes. La Grèce de Périclès, comme celle de Rome, a été approvisionnée de céréales, de fruits, de matières premières en provenance de l'Asie. Elle a reçu aussi de la Grèce d'Asie la nourriture spirituelle. Loin de moi la pensée de diminuer en rien la gloire d'Athènes. Mais son rayonnement n'a duré que deux siècles. Il a été préparé par deux ou trois siècles de haute civilisation en Ionie. Après la chute d'Athènes, il se serait probablement éteint, il n'aurait pas conquis l'Occident, il n'aurait été vraisemblablement qu'un rayonnement local et éphémère, s'il ne s'était pas rallumé sur ces côtes d'Asie Mineure, où il était né et d'où les grandes cités et une prospérité extraordinaire l'ont répandu dans le reste du monde. La Grèce d'Asie Mineure a été d'abord le berceau, puis le centre d'expansion de l'hellénisme.

Sa naissance a été si soudaine que l'un de ses lointains héritiers, dans une page qu'anime le plus pur esprit hellène, l'a comparée à un miracle : « Il y a dans l'histoire un miracle (j'appelle miracle ce qui

n'est arrivé qu'une fois), c'est la Grèce antique. Oui, cinq cents ans environ avant J.-C., acheva de se dessiner dans l'humanité un type de civilisation si parfait, si complet, que tout ce qui l'avait précédé rentra dans l'ombre : c'était vraiment la naissance de la raison et de la liberté. Le citoyen, l'homme libre, faisait son apparition dans les choses humaines. La noblesse, la dignité simple de cet homme nouveau faisait baisser les yeux à tout ce qui avait paru jusque-là royal et majestueux. La morale, fondée sur la raison, s'affirmait dans sa vérité éternelle, sans mélange de fictions surnaturelles. La vérité sur les dieux et la nature était à peu près découverte. L'homme, délivré des folles terreurs de son enfance, commençait à envisager avec calme sa destinée. La science, c'est-à-dire la vraie philosophie, était fondée... Et dans l'art quelle fécondité !... La Grèce inventa la beauté, comme elle avait inventé la raison. L'Orient avait fait des statues avant elle... Mais la Grèce seule découvrit le secret du beau et du vrai, la règle, l'idéal. » (1)

Personne n'a mieux dit ce qu'il y a d'exceptionnel et d'inestimable dans cette évolution : sa soudaineté, qui n'est pas un miracle au sens surnaturel du mot, mais qui est comme l'image d'un miracle ; sa valeur humaine et définitive, qui a été d'installer dans l'esprit l'équi-

---

(1) Renan, Discours prononcé, le 5 mai 1892, au vingt-cinquième anniversaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, dans *Revue des Études grecques*, Paris, Leroux, t. V, 1892, p. 111.

libre et la raison, dans l'art l'ordre et la grâce, dans la société la morale de la liberté et de la loi. Tous les principes supérieurs dont nous vivons, que nous venons de défendre dans la grande guerre, ont été engendrés en Ionie.

C'est en Ionie, à Milet, Éphèse, Colophon, Clazomènes, Sardes que s'est produit le fait capital qui a donné à l'humanité pensante son orientation définitive : c'est là que s'est dégagée la science, dans son double caractère expérimental et rationnel. C'est là qu'elle a acquis une richesse nouvelle après Alexandre, dans les grandes cités qui ont été les véritables intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

A Samos s'est élaborée, avec Pythagore, la mathématique; à Milet, avec Thalès et Anaximandre, la physique expérimentale. Leurs successeurs, Xénophane de Colophon, Héraclite d'Éphèse, Anaxagore de Clazomènes, Démocrite d'Abdère, colonie de Téos, et les écoles pythagoriciennes et éléates de Sicile et de grande Grèce, colonies d'Asie Mineure, approfondirent ce double caractère, fondement de toute science. Ce qu'il y a de durable dans l'œuvre de Platon et d'Aristote, ce n'est pas leur métaphysique, que de vaines spéculations ont parfois écartée du droit chemin ; c'est, avec la mesure et l'art dans l'expression des idées, l'esprit mathématique et l'esprit expérimental, qu'ils doivent à leurs maîtres ioniens. Ces deux grands courants, que développèrent Aristarque de Samos, Hipparque de

Nicée, Apollonius de Perga, etc., et d'où est née la science moderne, Descartes et Newton n'auront qu'à les reprendre, au point où l'antiquité les a laissés, pour ramener la pensée, déviée par de longs siècles de stériles disputes, dans les grandes directions qui la commandent aujourd'hui : le rationalisme mathématique et l'esprit physique et positif.

Les premiers rudiments de la biologie et de la médecine sont dus à Hippocrate de Cos, à Galien de Pergame et à l'École d'Alexandrie. Anaxagore de Milet dressa la première carte du monde, celle qu'Aristagoras de Milet montra au roi Cléomène de Sparte. Les fondateurs de la géographie sont, avec lui, Scylax de Caryanda et Hécatée de Milet; Pythéas était de Marseille, colonie de Phocée; Strabon et Pausanias, sans lesquels nous ne saurions à peu près rien de la topographie antique, étaient l'un d'Amasée, l'autre de Césarée en Cappadoce. L'histoire est également née en Ionie, avec Hellanicos, Hécatée et les logographes; Hérodote était d'Halicarnasse.

C'est l'Ionie qui a créé la langue littéraire de la Grèce. Homère était peut-être de Smyrne ou de Chio, comme la tradition l'affirme; il a certainement puisé dans un séjour prolongé sur les côtes d'Asie Mineure les données précises qu'on trouve dans l'*Iliade* (1). Le

---

(1) F. Sartiaux, *Troie, la guerre de Troie et les origines préhistoriques de la question d'Orient*, Paris, Hachette, 1915.

père d'Hésiode était de Cyme, près de Phocée; Sapho et Alcée, de Lesbos; Mimnerme, Phocylide, Alcman, Anacréon et tant d'autres étaient d'Ionie ou d'Éolie. L'Ionie et l'Éolie ont été aussi le berceau de la musique, celui de la céramique aux tons gais et clairs, de la peinture, qui leur devra plus tard les grands noms de Parrhasios et d'Apelle. L'art plastique et l'architecture ne sont pas moins redevables aux vieilles écoles de Samos, de Chio, d'Éphèse et de Milet; les premiers temples ont été détruits, les sculptures archaïques sont devenues rares; mais les ruines des grands édifices, qui ont été élevés après Alexandre à Pergame, Sardes, Éphèse, Didymes, les sculptures de Pergame, de Tralles, de Rhodes, d'Aphrodisias témoignent de l'éclat de l'art ionien, qui fut moins parfait que celui de l'Attique, mais plus varié, plus riche, plus novateur.

L'Asie Mineure antique n'a pas été moins féconde dans les techniques, qui lui doivent la frappe des monnaies, la soudure du fer et le coulage du bronze, les perfectionnements de la navigation, les instruments de levage, poulies, treuils, etc., et, plus tard, à l'époque alexandrine, de multiples inventions dans l'art des machines, de l'hydraulique et de l'horlogerie.

Mais la civilisation a, à l'égard des Grecs et particulièrement des Grecs d'Asie Mineure, une autre dette de reconnaissance, la plus grande de toutes; ce sont eux qui ont introduit et réalisé dans le monde l'idée qui est à la base de la civilisation et de la morale occidentales :

l'idée de justice, conçue, non plus comme la subordination de l'individu et de la société à la volonté personnelle d'un dieu ou du représentant d'un dieu, la justice « devant le Seigneur » suivant l'expression biblique, mais la justice fondée sur la raison et sur le droit. C'est une idée qui nous est si familière, que nous oublions qu'elle n'a pas toujours existé dans le monde et que nous ne jouissons même de ses bienfaits que depuis à peine un siècle un quart. Elle n'avait jamais existé, semble-t-il, avant que, dans un petit coin de terre, en un instant vraiment unique de l'histoire, un peuple hardi, affranchi de traditions séculaires, ne l'ait mise en œuvre pour la première fois. Les grandes civilisations du Gange, de l'Euphrate et du Nil, comme la petite peuplade sémitique qui, sur les bords du Jourdain, s'est posée en élue de son dieu despotique, comme toutes les peuplades primitives, ne concevaient, en effet, la société et la morale que comme une soumission, un assujettissement de l'individu et de la collectivité à un chef élu de Dieu et revêtu de la majesté ou, plus exactement, de la magie divine. Elles absorbaient la vie civile dans la vie religieuse. Le lien social et l'obligation morale n'étaient pour elles que dans le commandement et dans l'obéissance, dont les fondements étaient soustraits à la raison et à la discussion. Après les invasions des barbares, après le triomphe du christianisme romain en Occident et de l'islamisme en Orient, cette notion primitive a de nouveau prévalu

dans le monde. La morale révélée et le gouvernement de droit divin ont été restaurés. Nos voisins d'outre-Rhin s'inclinaient encore devant la théocratie, il y a quelques semaines. Les Turcs, dont la langue ne possède même pas le mot de justice, ne connaissent pas d'autre distinction morale que ce qui est ordonné et ce qui est défendu par les chefs, d'autre échelle sociale que les honneurs conférés par les grades civils et militaires (1).

Les Grecs ont substitué, pour la première fois, la loi, *nomos*, au commandement — leurs dieux mêmes y étaient soumis —, la persuasion et le libre consentement à l'obligation et à la contrainte. Ils ont réalisé, pour la première fois, dans l'individu et dans la société, ce que la Conférence des nations cherche à accomplir aujourd'hui entre les peuples et qu'elle ne peut entreprendre que parce que les anciens Hellènes en avaient institué l'expérience et éprouvé la théorie.

C'est encore en Ionie que cette grande expérience a été faite. « Ionisme et démocratie sont des termes étroitement associés » (2). Il est facile de comprendre pourquoi. Les Grecs du continent avaient hérité, des peuplades indo-européennes dont ils descendaient et des

(1) Un auteur récent a fait remarquer que le Turc ne dit pas : « Entrez », mais « Ordonnez » ; il ne dit pas : « Plaît-il », mais « Ordonnez » ; il ne dit pas : « Donnez-moi du feu », mais « Ordonnez la grâce d'une allumette. » *Le Problème Turc* par ***, Paris, Leroux, 1917, p. 35.

(2) A. Croiset, *Les Démocraties antiques*, p. 262, Paris, Flammarion, 1909.

peuples égéens auxquels ils étaient mélangés, des traditions primitives, magico-religieuses. Nous voyons dans Hésiode et surtout dans Homère que, par l'intelligence exceptionnelle, par le sens de la réalité et de l'action dont ils étaient doués, ils s'en étaient déjà, dès l'origine de l'histoire, grandement affranchis. Mais, chez un peuple agricole, fixé depuis longtemps sur son sol, les traditions sont tenaces, et les dieux n'ont horreur de rien davantage que de changer leurs habitudes. Il a fallu, pour rompre ces traditions séculaires, des circonstances tout à fait nouvelles : l'émigration avec ses difficultés et ses luttes, l'installation sur une terre en friche, la vie de la place publique, de l'*agora*, dans les cités en construction, la nécessité vitale de se dégager, de s'émanciper des entraves, que la routine et les habitudes invétérées apportent à l'action ; en un mot l'esprit d'initiative, essentiellement opposé à l'esprit conservateur. C'est un peu ce qui s'est passé, aux points de vue politique et économique, chez les colons de l'Amérique.

Ainsi sont nées, chez les colons hellènes de l'Anatolie, la démocratie et la morale rationnelle. On en trouve la preuve dans ce que nous savons de leurs constitutions et dans les fragments que nous possédons de leurs philosophes physiciens. Mais ils ne se sont guère attardés d'abord à discuter sur les principes, λαλεῖν περὶ τῶν θεωρημάτων, comme dira plus tard leur grand stoïcien d'Hiérapolis, Épictète. Ils ont commencé par

les faire passer dans la réalité. Les philosophes d'Athènes, Platon, Aristote, Théophraste, s'en sont faits les théoriciens. Puis leurs théories ont refleuri, en se transformant, sur le sol qui en avait fourni la matière. Épicure naît à Samos de colons samiens et fonde des écoles à Samos, à Lampsaque, à Mytilène, avant d'ouvrir son jardin d'Athènes. Les créateurs et les maîtres du stoïcisme, Xénon et Chrysippe, sont de Chypre ; on évoque l'âme d'Épictète sur le grand plateau aujourd'hui dévasté d'Hiérapolis, où il est né. On trouve déjà, vers le milieu du ve siècle, dans la plus pure langue ionienne, chez Hérodote d'Halicarnasse, la première définition que nous ayons, je crois, de la démocratie : ἐν τῷ πολλῷ ἔνι τὰ πάντα et cette admirable formule : « le Gouvernement de la démocratie porte le plus beau nom qu'il y ait au monde, le nom d'*isonomie* », de loi égale, de juste répartition, πλῆθος ἄρχον οὔνομα πάντων κάλλιστα ἔχει, ἰσονομίην (1).

Isonomie, loi de répartition, d'équilibre : équilibre des tendances dans l'homme dirigées par la raison, équilibre des fonctions dans la société, où les diverses classes de citoyens sont coordonnées entre elles et où l'influence politique est également répartie, telle est l'expérience et la conception que nous ont léguées la vieille Ionie et l'Ionie restaurée par Alexandre, le seul

(1) III, 80.

fondement véritablement universel de la vie morale des individus et des sociétés.

Cette Ionie agrandie d'Alexandre a été le foyer où la vie grecque s'est transportée et transformée à partir du IIIe siècle avant notre ère. Depuis la fin du VIe siècle, l'hellénisme s'était concentré en Grèce propre, où il était essentiellement municipal, civique et traditionnel. A partir des premières années qui suivent la mort d'Alexandre, il se répand sur tout l'Orient et l'Occident; il perd de sa jeunesse et de sa perfection, mais acquiert l'étendue et l'universalité (1).

Des musées et des bibliothèques se fondèrent à Pergame, à Éphèse, à Antioche, à Alexandrie, où s'accumulent les textes anciens et où ils se transmettront. Savants et lettrés se pressent autour des grands centres d'études. « Une infatigable curiosité pousse les esprits à multiplier dans tous les sens les enquêtes et les informations » (2). La connaissance du monde s'agrandit. La métaphysique fait de nouveau place à la science positive, comme aux vieux temps des physiciens d'Ionie. La culture hellénique devient le grand instrument d'éducation universelle, qu'elle est encore aujourd'hui.

De vastes cités nouvelles, commerçantes, intellec-

---

(1) Voir le beau chapitre d'A. Croiset, *La transformation morale de l'hellénisme d'Alexandre à Auguste* dans *L'hellénisation du monde antique*, Paris, Alcan, 1914, p. 263-275, et le chapitre III, t. V, de l'*Histoire de la littérature grecque* de A. et M. Croiset.

(2) A. Croiset, *ibid.*, p. 270.

tuelles et cosmopolites, s'édifient à Nicée, Nicomédie, Brousse, Pergame, Philadelphie, Thyatire, Laodicée, Héraclée du Pont et Héraclée du Latmos, et les cités anciennes telles que Milet, Éphèse, Sardes, sont reconstruites sur des plans entièrement nouveaux, dont la conception remonte à Hippodamos de Milet, le grand constructeur, l'Haussmann grec, et, dont les vastes dimensions, les larges avenues, les plans réguliers, le souci d'espace et d'hygiène, contrastent avec l'accumulation pittoresque des petites maisons et des dédales de rues étroites des anciennes villes. C'est à ces anciennes cités d'Asie Mineure, à leurs architectes, que les Romains, avec l'aide d'une main-d'œuvre en grande partie grecque, empruntent, pour les transporter en Italie, les plans, les procédés de construction et l'ornementation de leurs grandes villes. La prospérité de la vie municipale anatolienne s'accroît sous la domination romaine. Tandis que la Grèce continentale décline et s'étiole, que « la grande activité politique fait place à une vie municipale assez pauvre et à des querelles mesquines entre les cités » (1); qu'Athènes, bientôt dévastée par les invasions de Goths, d'Avares, de Slaves, devient peu à peu une infime bourgade, dont le nom disparaît même pendant le moyen âge, et qui ne reprend son rôle dans le monde qu'à partir de 1830, ces grandes cités d'Asie Mineure sont pendant vingt siècles les centres de

(1) A. Croiset, *Ibid.*, p. 266-267.

l'activité économique et intellectuelle de l'hellénisme.

Le christianisme y naît dans la première communauté historiquement connue, celle de Saint-Paul; il s'y étend avec les sept églises de l'Apocalypse : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée, dans un milieu préparé à le propager par son mélange des cultes grecs et orientaux, et y forme, au cours des premiers siècles de notre ère, dans les grands conciles d'Asie, qui fusionnent une masse de notions grecques, juives, gnostiques et iraniennes, les fondements de sa dogmatique et de son culte. Les monastères qui s'édifient dans l'intérieur de l'Asie Mineure, sur l'Olympe de Bithynie, dans les montagnes du Sipyle, de la Lydie et du Latmos, sont les précurseurs de ceux du mont Athos; les basiliques byzantines voûtées, dont Sainte-Sophie de Constantinople fut le produit le plus achevé (1), prennent également naissance en Asie Mineure. C'est l'époque de la plus grande extension grecque vers le nord et vers l'est dans l'intérieur de la péninsule.

L'Asie Mineure fournit à l'Empire byzantin ses principales familles régnantes : les Isauriens (717-867), plusieurs monarques de la dynastie macédonienne, tels que Nicéphore Phocas, Jean Zimiskis, etc... (867-1057);

---

(1) On sait que Sainte-Sophie est due à un grec anatolien : Anthémios de Tralles. Voir Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, A. Picard, 1910, p. 81 et suivantes.

les Commènes (1057-1185), les Lascarides (1204-1261), les Paléologues (1286-1453). Pendant dix siècles, elle joue un double rôle, qui démontre qu'elle n'était pas aussi dégénérée et décrépite qu'on le dit souvent : elle s'oppose au flot envahisseur des barbares, Mongols, Perses, Arabes, Turcs seldjoucides et Turcs ottomans, qui vingt fois, à peu près deux fois par siècle, menacent l'Empire; elle conserve le patrimoine intellectuel et artistique de l'antiquité, où les Arabes et les Occidentaux viennent puiser les éléments de leur science, de leur architecture, de leur philosophie. Elle n'ajoute sans doute rien aux acquisitions scientifiques des anciens ; mais qu'ont ajouté en Occident les querelles des conceptualistes et des nominalistes, les discussions stériles de la scolastique? Et par le travail d'érudition que ses scoliastes accomplissent sur les textes anciens, elle prépare l'humanisme européen, en lui fournissant ses matériaux, ses instruments de travail et en lui transmettant un héritage qu'elle a enrichi de ses gloses et de ses critiques.

Elle a accumulé aussi des renseignements précis d'histoire contemporaine. Un grand nombre d'historiens byzantins sont originaires de l'Asie Mineure : Psellos (XIe et XIIe siècles) de Nicomédie ; Attaliatès de Pamphylie ; Nicétas (XIIe et XIIIe siècles) de Phrygie ; Pachymères (XIIIe et XIVe siècles) de Nicée ; Nicéphore Grégoras (XIVe siècle) du Pont. Toute une série d'épopées populaires, nées du grand poème de Digénis Akritas

(XIe siècle), qui est pour la Grèce d'Asie Mineure ce que la chanson de Roland est pour la France, et dont un manuscrit du XIe siècle, de plus de trois mille vers, a été découvert en 1875 à l'École hellénique de Trébizonde (1), nous procurent des données sur la vie locale de la péninsule et témoignent que le centre de gravité de l'hellénisme est bien constamment resté en Asie Mineure, non seulement dans le domaine intellectuel et artistique, mais encore dans celui de l'activité vivante et spontanée des masses populaires.

Enfin, la conquête de l'Asie Mineure par les Turcs ne s'est pas faite en un seul jour. L'empire byzantin a résisté pendant plus de trois siècles et les Grecs d'Asie Mineure ont joué un rôle très important dans cette résistance. La conquête s'est produite en deux phases qui ont commencé : la première, celle des Turcs seldjoucides, à la fin du XIe siècle, et la deuxième, celle des Turcs ottomans, au début du XIVe siècle. En 1080, les Seldjoucides étaient maîtres de Nicée et de Nicomédie et ravageaient déjà les côtes occidentales de l'Asie Mineure. Les Grecs se joignirent à la première croisade, qui réussit à rejeter les Turcs, d'abord (1117) sur une ligne qui est à peu près celle du chemin de fer de Bagdad, entre Eskischehr et Afioum Karahissar, puis (1139) sur leur base et leur centre d'Iconium. L'Asie

---

(1) H. Pernot, *Études de littérature grecque moderne*, Paris, Didier, 1906, p. 4.

Mineure respira et les empereurs utilisèrent cette accalmie pour construire une ligne de forteresses puissantes sur les points stratégiques les plus importants, notamment dans la vallée du Sangarios, qui est la route naturelle de l'intérieur vers Constantinople. On en voit encore les ruines importantes, qui portent aujourd'hui des noms turcs; mais ces noms ne sont que la traduction de noms grecs byzantins (*Angélokomi*, *Géphyrocastron*, *Mélangeia*) (1). C'est grâce à ces forteresses que l'Empire, qui avait reformé sa puissance en Asie Mineure et transporté son siège à Nicée, après la prise et le pillage de Constantinople par les Croisés en 1204, résista pendant un siècle et demi et put restaurer toute son autorité sur l'Orient, après que les Paléologue, en 1261, eurent chassé les Latins de Constantinople.

Mais la lutte n'est pas égale entre les civilisés et les barbares : ceux-ci n'ont rien à perdre, ils emploient toutes leurs forces à la guerre ; ceux-là oublient trop facilement, dans leur œuvre pacifique, les nécessités de la défense. Les Turcs ottomans reprirent l'assaut en 1299. L'empire opposa encore une résistance très vive ; mais ses forteresses et ses grandes villes tombèrent une à une : Brousse en 1326, Nicée en 1330, après un siège de quinze ans, Nicomédie en 1332, Pergame en

---

(1) K. Dieterich, *Das Griechentum Kleinasiens*, Leipzig, 1913, traduction anglaise, 1918, p. 24.

1335, Sardes en 1369, Philadelphie en 1391, Smyrne, tour à tour dévastée par les Seldjoucides et les hordes de Tamerlan depuis le XIe siècle, en 1424, Constantinople en 1453, Phocée en 1455, Trébizonde en 1461.

Ces trois siècles et demi de luttes et de ravages, accrus par les terribles invasions mongoles de 1241 et 1402, ont dévasté le pays, rasé ses grandes villes antiques et répandu la désolation et la ruine sur tout le territoire. La population grecque fut décimée par les massacres, par l'enlèvement des enfants obligés de servir dans le corps des janissaires, les *Yénitchars*, par l'enlèvement des femmes pour les harems, par la vente des esclaves, par les conversions forcées. De nombreux Grecs, les plus entreprenants, s'expatrièrent et, comme au temps des Perses, émigrèrent en Europe. Les historiens byzantins témoignent de l'importance de cet exode. Les vainqueurs, comme les Jeunes Turcs d'Enver et de Talaat, vidèrent les villes, transplantèrent des populations entières, en les disséminant dans des districts ravagés, où un grand nombre moururent de faim. C'est la plus terrible dévastation qui se soit abattue jusqu'alors sur le pays, sur l'Orient, sur la civilisation (1).

---

(1) Au moment de mettre sous presse paraît, dans *la Revue hebdomadaire* du 29 mars 1919, p. 582-599, le bel article de Ch. Diehl, *L'Hellénisme en Asie Mineure au moyen âge*, où le grand rôle de l'Asie Mineure à l'époque byzantine est admirablement résumé. On le lira avec le plus grand intérêt.

CHAPITRE III

LA RENAISSANCE DE L'ASIE MINEURE GRECQUE AU XVIIIe SIÈCLE. L'ASIE MINEURE MODERNE.

Le relèvement des Grecs après cette catastrophe, sous le joug de leurs vainqueurs, présente des caractères qui en font autre chose qu'une simple manifestation de la volonté de vivre et qui le distingue du mouvement qui a amené à l'indépendance et à la vie nationale les autres peuples de l'Orient. C'est un relèvement succédant à plusieurs autres, ce n'est pas un fait nouveau. Il a sa source dans le sentiment persistant de très vieilles traditions et d'un glorieux passé. Il s'est produit dans un essor économique, qui n'a jamais cessé d'être lié à une renaissance intellectuelle. Il est né en Asie Mineure, où l'indépendance de la Grèce continentale a été préparée par le développement simultané de la richesse et de l'instruction. Il importe de donner à ce mouvement, qui est un mouvement *hellénique*, toute sa signification.

L'évolution, d'abord latente et lente, prend corps au cours du XVIIIe siècle et se précipite vers la fin de ce siècle.

Coraïs (1), qui a été le témoin de cette phase décisive et l'un de ses plus grands promoteurs (2), qu'a fait connaître et y a intéressé la France et l'Europe, l'attribue à trois causes principales : le développement lent mais constant du bien-être ; les sentiments qu'a fait naître la défaite des Turcs par les Russes en 1769 ; et la Révolution française.

Les conditions de la vie furent d'abord difficiles. La dépopulation et l'affaiblissement étaient extrêmes. Les Grecs avaient été en grande partie chassés de leurs villes, où les Turcs craignaient qu'ils n'établissent des centres de révolte ; ils étaient éparpillés dans les campagnes.

Mais, peu à peu, ils prirent des forces nouvelles. Le vainqueur, incapable d'assimiler le vaincu, avait adopté les cadres de son administration. Mahomet II avait constitué le patriarche représentant officiel et protec-

---

(1) *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, lu à la *Société des Observateurs de l'homme*, le 16 nivôse an XI (6 janvier 1803), dans *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, Paris, Firmin-Didot, 1877, pp. 445-490. Il n'y a pas de lecture plus attachante et plus instructive que celle de ce mémoire, comme de la plupart des écrits et des lettres de Coraïs. Voici ce qu'il disait en 1803 du réveil de la Grèce : « Une des choses les plus remarquables... c'est que les lumières dans la Grèce ancienne avaient commencé par l'Ionie ; leur renaissance dans la Grèce moderne semblerait affecter la même marche. » (p. 470). Et plus loin : « La renaissance des lettres dans la Grèce moderne semblerait affecter la même marche qu'avait prise leur naissance, en commençant par l'Ionie et en se propageant successivement dans le reste de la Grèce. » (p. 471).

(2) *Appel guerrier*, 1801 ; *Exhortations politiques*, 1803.

teur des populations asservies. Sous l'égide de l'Église orthodoxe se formèrent des communautés, qui, très prolifiques, se développèrent et acquirent de petits pécules dans la culture de la terre, le négoce et le cabotage des côtes, par une sage administration et par les services qu'elles rendaient aux populations turques et à leurs maîtres paresseux, indolents et incapables de tout effort prolongé. Les Grecs rentrèrent peu à peu dans les villes, en quête de relations avec le dehors, s'abouchèrent avec les grands négociants hollandais, anglais et français, qui commençaient à affluer sous le régime des capitulations.

Ce mouvement fut facilité par le gouvernement bienveillant des familles Kara-Osman et Paswan Oglou et de leurs voisins (1) et trouva une aide puissante dans le grand développement colonial de la France au XVIIe et au XVIIIe siècle, dans la formation, en 1664, de la grande *Compagnie du Levant*, dans l'activité de la Chambre de Commerce, des négociants et des armateurs de Marseille, dans la sollicitude des consulats réorganisés par Colbert, dans la grande impulsion que Louis XIV et Colbert donnèrent au commerce français dans le Levant (2).

Plusieurs maisons grecques acquirent de grandes

---

(1) G. G. GERVINUS, *Histoire du* XIXe *siècle*, t. XI, Paris, 1866, p. 236.

(2) Voir P. MASSON, *Histoire du Commerce français dans le Levant*, 2 vol., Paris, Hachette, 1897-1911; D. GEORGIADÈS, *Smyrne et l'Asie Mineure au point de vue commercial et économique*, Paris, Imprimerie Chaix, 1885.

fortunes, remplacèrent peu à peu leurs commis et leurs collaborateurs étrangers par des jeunes gens du pays, poussés ainsi à s'élever et à s'instruire par l'appât des salaires et du succès. Ces nouveaux riches créèrent des succursales en Italie, en Autriche notamment à Trieste, en Allemagne, en France et en Hollande. Ils y retrouvèrent les anciens émigrés d'Asie Mineure, qui s'étaient fait à l'étranger, dès le XVe siècle, les apôtres de l'hellénisme, sollicitant les sympathies et les secours, cherchant à intéresser à leur malheureuse patrie des princes, des rois, des papes, tentant même de provoquer une nouvelle croisade (1). Ils fournissaient, en même temps, à leurs communautés de larges subsides et à la jeunesse nationale les moyens de s'instruire.

A cet accroissement des moyens pécuniaires, de l'émulation et de l'instruction, s'ajoutèrent bientôt, pour exciter la fermentation des esprits et entretenir le courage, la victoire des Russes sur les Turcs, qui montra aux Grecs que leurs vainqueurs n'étaient pas invincibles, découragea les Turcs et les obligea à ménager dans une certaine mesure ceux qu'ils avaient traités jusque-là comme des bêtes de somme *(rayas)*.

La Révolution française enflamma les cœurs et la *Marseillaise*, adaptée en grec moderne par le poète

---

(1) Voir E. LEGRAND, *Bibliographie des ouvrages publiés en grec par des Grecs, au* XVe *et au* XVIe *siècle*, et *Bibliographie hellénique des ouvrages publiés par des Grecs au* XVIIe *siècle*, Paris, Leroux, 1894-1896.

Rhigas (1) : « Allons enfants des Grecs, enfants des héros, le jour de gloire est arrivé... Aux armes, Hellènes... Brisons la tête des infidèles Turcs... Qu'un fleuve de sang ennemi coule devant vos pieds... », se répandit dans les campagnes, dans la société et jusque chez les Turcs eux-mêmes, qui en savaient par cœur les premiers mots et les chantaient sans en comprendre le sens (2).

L'esprit français de liberté secoua et agita les Grecs dans tout l'Orient. Grâce à Coraïs et à ses émules et à de riches *Évergètes*, les idées révolutionnaires de la France se propagèrent, des livres français furent traduits en grec, des ouvrages de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, la *Grande Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, prirent place dans des bibliothèques (3).

Smyrne, qui fut l'objet de toute la sollicitude des ministres et des résidents français, draina le trafic de l'intérieur et supplanta bientôt Alep et Constantinople,

---

(1) Rhigas, né vers 1753, assassiné dans sa prison en 1798, était de Thessalie.

(2) Rigos Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, p. 49.

(3) Voici ce qu'écrivait Coraïs : « Les lumières d'une grande partie de l'Europe prennent une nouvelle direction, à laquelle contribuent plus que les autres les philosophes français. L'*Encyclopédie* fut l'effet de cette direction et ensuite la cause qui la soutint. Quelques rayons de ses lumières s'échappent et pénètrent en Grèce. La Grèce ne ferme pas ses yeux à ces rayons ; mais elle est encore trop affaiblie et trop pauvre pour en recevoir et en soutenir tout l'éclat... » *loc. cit.*, p. 485.

malgré les tremblements de terre qui l'éprouvaient périodiquement.

Les massacres de 1821 (1) l'appauvrirent. Son ascension reprit bientôt avec le développement de la navigation à vapeur, qui la rendit plus accessible au fond de son grand golfe et, plus tard, avec la construction de ses quais et de ses chemins de fer (2). Les Grecs indigènes, réduits à quelques milliers au début du XVIIIe siècle, étaient 30.000 en 1803 et sont aujourd'hui plus de 150.000, sans compter environ 80.000 Hellènes ressortissant à la Grèce et à diverses nations européennes. Smyrne est devenu le centre et la métropole de l'hellénisme en Asie, l'héritière grecque des grands ports antiques de Phocée, d'Éphèse et de Milet.

Le mouvement s'étendit à toute la péninsule. La vie grecque renaquit dans les lieux mêmes où, pendant vingt siècles, elle s'était illustrée : dans les îles, à Mytilène, à Chio, à Samos et à Rhodes ; sur la côte ouest à Tchesmé en face de Chio, à Vourla près du site de l'ancienne Clazomènes, dans les deux Phocée, à Scalanova le port d'Éphèse, à Dikeli le port de Pergame, à Aïvali qui a pris la place de l'antique Adramyttion ;

---

(1) Que Bikélas a mis en scène dans son émouvant roman de *Loukï Laras*, trad. par Queux de Saint-Hilaire, nouvelle édit. illustrée par Ralli, chez Firmin-Didot. Tout le monde connait le dramatique tableau des *Massacres de Chio* de 1822 par Delacroix, au Musée du Louvre.

(2) Ces concessions de travaux publics ont été faites à la France et à l'Angleterre.

sur la côte sud, dans des ports moins importants, parce que la difficulté des communications les isole de l'intérieur ; au nord, sur la mer de Marmara, dans la presqu'île de Cyzique, à Esmid, l'ancienne Nicomédie ; sur la mer Noire, à Héraclée, Sinope, Samsoun, l'ancienne Amisos, et jusqu'à Trébizonde, où elle a retrouvé ses anciens foyers.

Ce serait une erreur de croire que cette renaissance s'est localisée exclusivement sur le littoral occidental. De nombreux centres, des centres importants de l'hellénisme, se sont maintenus ou formés dans les vallées du Caïque, de l'Hermos, du Caystre et du Méandre et les vallées tributaires : à Pergame, dans la vallée du Caïque ; à Magnésie du Sipyle, à Alascheihr, l'ancienne Philadelphie, dans le bassin de l'Hermos ; dans toute la campagne des environs de Phocée et de Smyrne, dans la grande presqu'île d'Erythrée, qui est exclusivement grecque ; à Sokia, Aïdin, Nasli, dans la vallée du Méandre. La région que revendique la Grèce, qui comprend un territoire de 150 kilomètres de profondeur en moyenne, sur environ 400 kilomètres de longueur, soit approximativement 60.000 kilomètres carrés (environ un onzième de la France), comprend plus de 800.000 Grecs, ou plus de 13 Grecs par kilomètre carré, ce qui, *en population grecque seulement*, représente plus que la densité moyenne de toutes les populations sur l'ensemble de la péninsule.

Dans le reste de l'Asie Mineure, qui est huit fois

plus étendue, on trouve un nombre égal de Grecs, portant la population totale de Grecs d'Asie Mineure, d'après les statistiques *les plus modérées*, à environ 1.600.000. Dans le chiffre de 800.000 Grecs pour l'intérieur, figurent le vilayet de Brousse, sur la mer de Marmara, pour 278.400, et le vilayet de Trébizonde, sur la mer Noire, pour 353.500, soit ensemble pour ces deux vilayets, en chiffre rond, 632.000.

L'histoire de la formation et du développement économique de tous ces centres serait intéressante à faire. Mais celle de leur développement intellectuel, que rendit possible le retour au bien-être, est un témoignage plus caractéristique de la vitalité de la Grèce en Asie Mineure, du maintien de ses très anciennes traditions, de son avidité à s'instruire et de son aptitude à une culture supérieure. C'est avec l'aide d'émigrés, pour la plupart de l'Asie Mineure, et en Asie Mineure même, que ce mouvement s'est produit, avant qu'il ne gagnât le Péloponèse, l'Attique et la Béotie.

Les Grecs, par les dons qu'ils ont hérités de leur passé, ont compris très vite qu'ils ne pourraient devoir leur relèvement et leur affranchissement qu'à l'éducation et à l'instruction. Leur révolution politique est liée à une révolution intellectuelle. Ce fut la grande idée de Coraïs, qui y a consacré sa vie avec un désintéressement, une modestie, en même temps qu'une activité peu communes, en mettant à la portée de ses compatriotes de Smyrne et de Chio toute une biblio-

thèque d'auteurs anciens commentés en grec moderne, en traduisant en grec moderne des ouvrages français, en concourant par ses conseils et son action à la formation et au développement des écoles de Smyrne et de Chio, en aidant tous les jeunes gens qui lui paraissaient présenter des aptitudes, en enflammant ses concitoyens par ses conseils et ses appels éloquents.

Les grands centres de ce mouvement furent, sur le continent, Smyrne et Aïvali, et dans les îles, Chio et Patmos.

Celui de Smyrne est le plus ancien, car l'École Évangélique, établissement d'enseignement secondaire supérieur, qui remonte au début du XVIIIe siècle, commença à former une bibliothèque en 1743. Mais il semble qu'il se soit un peu assoupi à la fin du XVIIIe siècle, si l'on en juge par les plaintes et les exhortations de Coraïs auprès de ses concitoyens (1). Les écoles de Chio prirent, à cette époque, le pas sur celles de Smyrne. Le grand gymnase de Chio, sorte d'université et d'école polytechnique, auquel Coraïs prit tant d'intérêt, remonte aux dernières années du XVIIIe siècle et fit époque dans l'histoire intellectuelle de la Grèce d'Asie, en attirant de toutes parts les jeunes Grecs aptes à un enseignement supérieur. Son exemple et les exhortations de Coraïs entraînèrent les Smyrniotes. Les donations

(1) *Lettres de Coraïs au protopsalte de Smyrne Dimitrios Lotos* (1782-1797), Paris, Firmin-Didot, 1880, et *Lettre de l'immortel Coray aux habitants de Smyrne* (1803), *ibid.*, p. 209 et suiv.

affluent bientôt à l'École Évangélique; ses directeurs, Koumas et Eiconomos, lui donnent, vers 1816, une impulsion féconde; elle installe un musée en 1839; elle hérite de plusieurs grandes bibliothèques privées en 1869, 1872, etc... Entretenue par les fonds de la communauté smyrniote et les dons de bienfaiteurs, elle possède actuellement 30.000 volumes et 200 manuscrits et dépense annuellement plus de 300.000 francs (1). D'autres écoles importantes se formèrent à Smyrne même (2) et dans les environs, notamment dans les centres de Vourla et de Tchesmé.

L'hôpital grec de Smyrne, qui remonte à 1748, est un centre d'enseignement pratique de chirurgie et de médecine. C'est un établissement modèle, qui a été construit et organisé sur le type des grands hôpitaux modernes, possède des sections multiples, plus de 500 lits, et dépense au moins 250.000 fr. par an. Les principaux médecins et chirurgiens, anciens internes de nos Facultés, y donnent leurs soins gratuitement. Les Turcs eux-mêmes s'y font opérer et soigner, lorsqu'ils désirent être bien traités. Il existe en outre à Smyrne une maternité, un orphelinat et un dispensaire qui

---

(1) Pour l'histoire de l'École Évangélique avant 1875, voir *Mouseion kai bibliothiki tis évangelikis scholis*, t. I, Smyrne, 1875, p. 1-36.

(2) Parmi les plus importantes : l'École Aroni (École franco-grecque) qui date de 1845; deux écoles normales d'institutrices : l'*Homereion* et l'École centrale de jeunes filles, où le cinéma est appliqué à l'enseignement.

donne des repas gratuits aux élèves pauvres et sert quelquefois d'asile. Un petit observatoire astronomique y a été organisé récemment par les Grecs.

La prospérité d'Aïvali, nom turc traduit du grec Cydonie, qui veut dire *la ville des coings*, a pour origine l'initiative et l'influence d'un prêtre grec du pays, Joannès Oiconomos, qui obtint du sultan, à la fin du XVIIIe siècle, moyennant l'engagement de faire rentrer régulièrement les impôts, que tous les Turcs qui opprimaient la ville fussent obligés de la quitter et de n'y plus rentrer. Cydonie devint rapidement une ville exclusivement grecque, très prospère, où la population s'accrut comme par enchantement et s'élevait déjà à 16.000 habitants en 1816.

Cet essor est dû au développement de l'instruction et à une remarquable coopération des ouvriers et des patrons, qui avaient associé leurs intérêts dans une sorte de participation aux bénéfices. Ce système fut transporté dans les trois fameuses îles d'Hydra, de Psara et de Spetzia, qui jouèrent un rôle si essentiel dans le soulèvement de 1821 ; elles sont redevables aux enseignements et à l'exemple de Cydonie de la richesse, de l'organisation et de l'indépendance, qui leur permirent de développer leur marine et d'intervenir si efficacement dans la lutte (1).

Le gymnase de Cydonie, qui date de la fin du

(1) G. G. Gervinus, *Histoire du* XIXe *siècle*, t. XI, Paris, 1866, p. 240-242.

XVIIIe siècle, est l'œuvre d'un Cydonien sans instruction, mais animé d'un ardent patriotisme, aidé par les principaux habitants et par de généreux bienfaiteurs. Reconstruit sur un plan plus vaste en 1803, l'ancien édifice étant devenu trop exigu, il rivalisa bientôt avec le grand établissement de Chio.

En 1816, on y parlait le grec ancien et on y jouait, raconte un voyageur français (1), des tragédies antiques, notamment l'*Hécube* d'Euripide, dans les celliers, « les portes soigneusement closes, dans la crainte qu'on n'aperçut du dehors les armes qui décoraient les acteurs. Ce seul motif aurait suffi pour faire fermer le gymnase, comme il l'avait été l'année précédente, lorsque les Turcs, voyant un maître de musique qui faisait battre la mesure aux élèves, prétendaient qu'on leur enseignait ainsi l'art militaire. » On représentait à Cydonie *Œdipe-Roi*, traduit en grec moderne par M. Séfériadès de Smyrne, docteur et lauréat de la Faculté de Droit de Paris, lorsque je suis passé dans la région.

La ville fut entièrement anéantie lors des massacres de 1821 (15 juin) (2). Elle comptait avant la guerre, avec ses faubourgs, 46.000 habitants, tous grecs, près de 8.000 maisons, 14 briqueteries, plusieurs verreries et

---

(1) Ambroise Firmin-Didot, *Notes d'un voyage fait dans le Levant en 1816 et 1817*, Paris, Firmin-Didot, p. 387.

(2) Elle vient d'être de nouveau dévastée, en 1917.

carrières, des fabriques d'huile, de savons, de cuirs et de peaux. Son centre scolaire était le plus important de l'Asie Mineure après celui de Smyrne ; outre son gymnase, il n'entretenait pas moins de 20 écoles primaires, des écoles secondaires et des écoles de filles, des dispensaires et des hôpitaux. N'est-ce pas un étonnant exemple de ténacité et d'énergie ? Le cas de Cydonie n'est d'ailleurs pas isolé, il n'est que l'illustration de ce qui s'est produit dans toutes les villes et les petites localités de l'Asie Mineure, où l'on comptait en 1912, pour les vilayets de Brousse et de Smyrne seulement, plus de 500 écoles de garçons et de filles, plus de 1.600 instituteurs et 72.000 enfants chaque année (1).

C'est de ces écoles supérieures de Chio, de Smyrne et de Cydonie que sont sortis, avant que l'Université d'Athènes, fondée en 1839, et son Académie des Sciences, fondée en 1859, aient pris leur développement, la plupart des lettrés et savants grecs, qui ont contribué à relever l'hellénisme et à maintenir les sciences et les lettres grecques à un niveau très honorable parmi les nations de culture supérieure. Les plus anciens professeurs d'Athènes étaient d'ailleurs presque tous ori-

---

(1) Leake, *Researches in Greece*, écrivait déjà en 1814 : « Il n'y a pas une communauté grecque possédant une certaine aisance, qui n'ait son école hellénique » (p. 228). Le nombre total des écoles grecques d'Asie Mineure était en 1912 de plus de 2.000, fréquentées par plus de 187.500 élèves, soit 10 0/0 en moyenne de la population grecque ; ces élèves étaient instruits par près de 5.000 instituteurs (L. Maccas, *L'Hellénisme en Asie Mineure*, Paris, Berger-Levrault, 1918, p. 101-102).

ginaires de la Grèce irrédimée ou des îles Ioniennes.

Les Grecs ont voulu faire davantage : créer des centres littéraires, scientifiques et pédagogiques, où les savants puissent se réunir, échanger leurs idées et travailler à l'œuvre commune. Ils ont institué dans ce but toute une série de sociétés littéraires et savantes, les *syllogues*, qui sont entretenus par leurs membres, par des dons généreux et qui ont un double objet : instruire et répandre les sciences et les lettres dans les pays asservis, contribuer au progrès général, en étudiant sur place les restes du passé et en encourageant les productions littéraires et scientifiques. Les grands gymnases de Chio, de Cydonie et de Smyrne, qui étaient des sortes de petites académies, où se réunissait la société intellectuelle du pays, ont d'abord joué ce rôle. Le premier syllogue proprement dit est le *Syllogue philologique* de Constantinople, qui est universellement connu en Orient, qui a organisé des conférences, distribué un grand nombre de prix et édité, chaque année, une publication importante où sont résumés ses travaux.

Des syllogues analogues ont été ensuite fondés en Asie Mineure et dans la Grèce continentale; en Asie Mineure : le *Syllogue des amis de l'instruction en Asie Mineure*, le *Syllogue des amis de l'instruction de Smyrne* qui a publié pendant de nombreuses années un recueil fort important, l'*Homiros*, la *Société extérieure des écoles* de Trébizonde, qui a été, pour cette région lointaine de l'Asie Mineure, un centre de rayonnement intellectuel.

Presque chaque ville un peu importante de l'Asie Mineure possède d'ailleurs un petit syllogue pour l'encouragement et l'établissement des écoles, ou une société fraternelle, *lesché*, ou tout au moins une petite bibliothèque ou un cabinet de lecture, comme Phocée, par exemple, où la bibliothèque de l'école contient plusieurs centaines de volumes et une vingtaine de manuscrits. Les syllogues ont pris, dans certaines villes, des attributions plus étendues. Le syllogue *Panionios* de Smyrne est une sorte de club, qui encourage les sports, donne des conférences, décerne des prix, organise des concours poétiques et des expositions de peintures et d'architecture. Il en est de même du *Club hellénique* de Smyrne, dont les étrangers de passage ont gardé un si cordial souvenir.

Un grand nombre de syllogues ont été aussi créés dans toutes les régions importantes de l'Orient grec et dans plusieurs grandes villes d'Europe. Il existe à Marseille un syllogue important, où se réunissent les membres de la colonie grecque de Marseille et qui, sous la présidence de M. Zafiropoulos, a entrepris l'édition en grec des grandes cartes de Kiepert et les a répandues dans les pays grecs. Il existe aussi à Marseille un Comité grec, fondé en 1870, qui a été mis sous le patronage du grand patriote Coraïs, dont il a réimprimé les œuvres. Et la *Société pour l'encouragement des études grecques en France*, société savante créée en 1867, qui compte de nombreux membres grecs, la

Société pour la défense des droits de l'hellénisme ne sont-elles pas des sortes de syllogues français?

L'histoire de l'imprimerie et de la presse (1), dans un pays soumis à une censure sévère et capricieuse, n'est pas un témoignage moins intéressant de la souplesse et de la ténacité des efforts, que les Hellènes ont mis en œuvre pour leur rénovation. Les premiers journaux grecs furent imprimés par des Grecs émigrés, en 1793 et 1811, à Vienne, où l'alliance de l'Autriche et de la Porte faisait admettre en Turquie les publications d'origine viennoise. Le succès de l'un d'eux, le *Mercure savant*, fondé en 1811, engagea les Grecs de Paris à imiter leurs compatriotes de Vienne. La *Minerve*, qui commença à paraître en 1818, avait pour principal rédacteur un Smyrniote, M. Nicolopoulos, poète distingué, qui s'occupa de populariser la littérature grecque moderne et composa des chants patriotiques. En 1819, parurent à Paris deux autres journaux littéraires et politiques : l'*Abeille* et le *Musée*, et en 1833, le *Polyglotte*, sous la direction de M. Joannidès de Smyrne. Ambroise Firmin-Didot envoya, en 1820, à Chio, une imprimerie composée de ses caractères, et le discours prononcé peu après au collège, par Bambas, fut

(1) J'emprunte ces renseignements à un article de DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE : *La Presse dans la Grèce moderne*, paru en 1871 dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, t. V, p. 147-179, et à l'article *Typographe* par FIRMIN-DIDOT, dans l'*Encyclopédie universelle*. Voir aussi l'article *Imprimerie* dans la *Grande encyclopédie*.

l'un des premiers textes imprimés en Grèce. L'imprimerie de Chio fut anéantie par les Turcs en 1822, avec la ville et sa bibliothèque, qui contenait déjà 12.000 volumes. L'imprimerie de Cydonie, établie en 1820, avait eu le même sort en 1821. Mais l'imprimeur, Constantin Dobra, échappa au massacre et réussit à sauver les caractères et la presse et à les transporter dans le Péloponèse, où ils servirent à imprimer les bulletins de l'armée et du Gouvernement grec; il dirigea ensuite l'imprimerie d'Hydra qui imprima, en 1824, le premier journal de la Grèce libre, *L'Ami de la Loi* (1). C'est ainsi que ce mouvement, qui joua un rôle si important dans la Révolution, se propagea d'Asie Mineure en Grèce continentale : à Hydra et à Nauplie, puis à Missolonghi, à Égine et à Athènes, en 1825, et à Constantinople, en 1835. Smyrne fut, avant Athènes et Constantinople, le seul véritable foyer de l'imprimerie et du journalisme grecs en Turquie. Ses publications furent nombreuses : *L'Ami des jeunes gens* (1829), *La Mnémosyne* (1832), *L'Observateur ionien* (1835), *Le Voyageur* (1836), *Le Jardin littéraire de l'Ionie* (1838), *L'Argus* (1839), *L'Amalthée* (1840), qui paraît encore aujourd'hui et qui est le principal périodique scientifique et littéraire, *L'Érigénie* (1842), *Le Journal de Smyrne* (1849), *Le*

---

(1) De Queux de Saint-Hilaire, *Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par A. Firmin-Didot*, dans *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, t. X, 1876, p. 246.

Jour (1855) et plusieurs autres, dont les plus importants sont, à l'heure actuelle, avec *L'Amalthée : La Nouvelle Smyrne*, *L'Harmonie*, *L'Himeresia*, un journal humoristique le *Kopanos*, une revue littéraire le *Kosmos*.

Si j'ai insisté sur ce développement de la renaissance intellectuelle de la Grèce d'Asie Mineure depuis la catastrophe du xve siècle, c'est pour mettre en lumière un fait qui n'est pas très connu et corriger une erreur de perspective.

La renaissance de la Grèce et sa prospérité actuelle sont le résultat d'un long effort continu, qui a commencé dès le lendemain de la catastrophe et qui s'est accéléré à la fin du xviiie siècle, lorsque les conditions sont devenues favorables. Il est beaucoup plus ancien qu'on ne le croit généralement, et ce sont les Grecs, émigrés pour la plupart d'Asie Mineure, et l'Asie Mineure elle-même, où la richesse, les progrès matériels et l'enseignement ont commencé à se répandre, qui ont donné au mouvement sa première impulsion. Comme au début de l'histoire grecque, c'est encore de l'Ionie qu'est venue la lumière.

Le soulèvement de 1821 se produisit dans le Péloponèse; il trouva une coopération puissante dans la flotte et la prospérité des îles. L'Asie Mineure, cruellement réprimée et décimée dès le début de la lutte, n'y intervint guère que par ses souffrances. Mais la prospérité des îles est due aux enseignements sociaux et intellec-

tuels de l'Asie Mineure et aux voies économiques que ses nombreux émigrés et ses relations commerciales leur avaient ouvertes. Cydonie importa l'imprimerie à Hydra et dans le Péloponèse. La Grèce n'entraîna la France et l'Angleterre, à qui elle doit son succès, que par le réveil hellénique, qui est pour la plus grande part l'œuvre des écoles de Chio, de Smyrne et de Cydonie et par son expansion au dehors, dont Coraïs et ses émules ont été les grands promoteurs (1).

Ici encore, l'éclat d'Athènes ne doit pas éclipser pour nous son foyer anatolien.

Il y a là un nouveau témoignage de cette survivance de l'histoire ancienne dans l'histoire moderne de l'Asie Mineure grecque, qui est un grand caractère de son évolution. Il est intéressant d'en indiquer d'autres.

C'est un fait permanent, depuis la guerre de Troie, que les Grecs d'Anatolie, par leur dépendance des peuples de l'intérieur, se sont trouvés en contact avec des populations orientales très diverses. Les Grecs ont toujours eu et ont encore la majorité dans la région que la Grèce revendique aujourd'hui, majorité composée de

---

(1) Coraïs regrettait que la Révolution se soit produite aussi tôt : « Si la nation avait eu des gouverneurs plus instruits — et elle en aurait eu sûrement si l'insurrection était venue trente ans plus tard — elle aurait fait sa Révolution avec plus de prévoyance et elle aurait inspiré aux autres nations un tel respect qu'elle eût évité tous les maux qu'elle a soufferts de la sainte Alliance chrétienne. » (*Autobiographie* parue en grec en 1833).

Grecs indigènes et d'Hellènes ressortissant à la Grèce et à diverses nationalités européennes. La population turque que l'on trouve dans ces parages, comme les populations des royaumes et des empires des Hittites, des Lydiens, des Perses, des Seldjoucides, de Rome, est une population extrêmement mêlée, les véritables Turcs y sont en petit nombre et pour la plupart ne sont pas des indigènes.

D'après les derniers travaux de l'anthropologie anatolienne dus à l'Allemand von Luschan (1), il n'existerait en effet, pas moins de vingt-deux groupes différents de populations en Anatolie. Une dizaine sont chrétiens; parmi les douze groupes musulmans, que les statistiques comprennent souvent parmi les Turcs, il en est un grand nombre qui n'ont rien de commun avec eux : les nègres, les Turcomans, les Yourouks, les Tahtadgi de Lycie, les Arabes, les Persans, etc... Les Turcs eux-mêmes, qui se répartissent en deux types différents, l'un dolichocéphale, l'autre brachycéphale, ne descendent pas, pour la plupart, des Osmanlis qui ont commencé au XIe siècle à envahir l'Empire byzantin : « Des millions de Turcs actuels, écrit von Luschan, n'ont rien de commun avec les Osmanlis. » Un certain nombre de vaincus furent convertis de force au maho-

(1) *The early inhabitants of Western Asia*, dans *Journal of the royal Anthropological Institute*, 1911, p. 221-244; voir du même auteur : *Reisen in Lykien* et *Archiv für Anthropologie*, 1890.

métanisme et ont fait souche turque. J'ai mentionné déjà les *Yénitchars*, enfants grecs incorporés de force dans le corps des janissaires, les jeunes filles et les femmes enlevées et distribuées dans les harems ou vendues comme esclaves. Quarante-sept mille l'ont été à Chio seulement, lors des massacres de 1822; on en cite encore de nombreux exemples aujourd'hui. Tout un groupe de Grecs, fait unique dans l'histoire, ont pris la langue (1) et jusqu'à un certain point les mœurs des vainqueurs, tout en restant chrétiens; c'est le groupe de Grecs du Pont, les *Stavriotes*, dont un certain nombre comptent parmi les musulmans, mais qui, depuis plusieurs années, dans l'espoir de la liberté, reparlent ostensiblement leur langue et se réclament de leur nationalité (2). Il ne faut donc pas se laisser impressionner par les statistiques ottomanes.

Comme autrefois, toute la vie indigène du pays est entre les mains des Grecs. Le plus grand nombre des soi-disant Turcs de l'Asie Mineure occidentale sont des nomades, des fonctionnaires et des soldats qui n'appartiennent pas au pays; ils n'y ont aucune racine et n'y remplissent que les emplois de portefaix, de hamals, de chameliers venus de l'intérieur et fournissent à la

---

(1) Les Turcs, dans certaines localités du Pont, ont coupé la langue des parents, afin de forcer la jeunesse à adopter le turc.

(2) Voir Alaux et Puaux, *Le déclin de l'hellénisme*, Paris, Payot, 1916, pages 28-33.

région son armée de fonctionnaires, où certains postes sont même occupés par des Grecs. Dans le vilayet de Smyrne on trouve un petit nombre d'agriculteurs turcs; dans les villes, quelques Turcs s'adonnent à certains métiers manuels, à de petites industries de tissage et de sellerie très primitives. Mais les agriculteurs et les petits industriels grecs sont de beaucoup le plus grand nombre et les Turcs restent complètement à l'arrière-plan, ne cultivant la terre et ne travaillant que pour satisfaire à des besoins immédiats. Le commerce petit et grand, la grande exportation des raisins secs, la navigation, la pêche, la grande industrie, les mines, la banque, sont exclusivement grecs, lorsqu'ils ne sont pas européens; il en est de même des hôtels, des restaurants dans les villes; les auberges et les cafés dans les bourgades sont tenus par les Grecs. Les agents et les employés de chemins de fer, ceux de la Société des quais et de la Société des tramways de Smyrne sont presque tous grecs. L'agriculture est grecque dans toute la région côtière; dans l'intérieur, lorsque les Turcs ont le souci, très rare, d'élever le rendement de leurs terres, ils font le plus souvent appel aux Grecs, à leur main-d'œuvre et à leurs connaissances agricoles. Quand le phylloxéra s'est attaqué aux vignes, dans la presqu'île d'Érythrées, les quelques Turcs qui en possédaient laissèrent à Allah le soin d'arrêter le fléau; les Grecs firent venir des plants d'Amérique et, après plusieurs années d'efforts, rendirent aux vignobles toute leur

prospérité (1). Les Grecs occupent les situations importantes dans les professions libérales, médecine, barreau, professorat. Comme drogmans, où ils sont en concurrence avec des Arméniens, les Grecs sont les informateurs des Européens, comme journalistes ils font l'opinion publique. Par leur instruction supérieure, par leur don des langues, par leur conquête des métiers et des professions, par leur richesse, leur activité et leur esprit d'entreprise, ils sont bien aujourd'hui comme autrefois, ainsi que l'a écrit M. Vénizélos dans son Mémoire devant le Congrès de la paix : « l'armature de la vie économique et intellectuelle du pays (2) ».

Leur organisation sociale offre aussi un grand nombre de traits qui font penser à la société des anciens. Elle présente deux caractères essentiels qui ont été une création du génie grec : l'indépendance du pouvoir civil par rapport au pouvoir religieux et la démocratie. J'ai insisté sur cette création à propos de l'Asie Mineure antique. Dans l'Asie Mineure moderne, le clergé est sans doute désigné par le patriarche et par le Saint-Synode; mais le patriarche et les prélats du Saint-Synode sont élus par un congrès comme dans l'antiquité, les prélats du Saint-Synode sont appelés à tour de rôle à l'administration et renouvelés périodiquement. Le *Conseil national mixte* et les Conseils locaux, qui par-

(1) Voir Philippson, *Reisen und Forschungen...*, *Heft* II, pages 40-42.
(2) P. 15.

tagent avec l'Église l'administration ecclésiastique, sont des conseils mixtes où les représentants laïques sont en majorité. Les communautés locales sont de véritables petites républiques s'administrant elles-mêmes avec leurs corps de représentants et de magistrats élus : les *épitropies*, les *éphories* et les *démogéronties*. Les écoles, les hôpitaux, les établissements de bienfaisance et de prévoyance, sur lesquels repose toute la vie locale, ont chacun leur éphorie élue au premier ou au second degré. L'administration de chaque église appartient de même à une éphorie distincte, dont les membres, tous laïques, sont élus et périodiquement renouvelés.

Cette prédominance de l'élément laïque et cette prééminence de la vie civile, l'absence de toute caste sacerdotale, sont, comme nous l'avons montré, des caractères propres à la société antique et à ses magistratures religieuses. Elles ont eu pour conséquence que, sauf quelques abus individuels, la religion n'a pas été oppressive, qu'elle n'a jamais entravé le progrès, qu'elle n'a engendré aucun des maux qui ont tant éprouvé l'Occident. La foi n'a jamais été fanatique, les dogmes ne sont guère, dans la société éclairée, que de vieilles formules respectables; le scepticisme y est même assez fréquent. Ce sont des traits anciens. On en trouve d'autres très frappants, dans les récits populaires, dans les rites et les cérémonies, dans le culte des morts, comme la double inhumation et le transport à

visage découvert (1), dans certains cultes de Saints locaux, qui sont de véritables survivances du paganisme antique.

La famille a conservé, surtout dans les campagnes et les petites villes, son caractère patriarcal et son étroite solidarité. Comme autrefois, l'éducation est la préoccupation dominante. Les écoles ne sont pas dues à l'action du pouvoir central ou à une loi d'enseignement obligatoire; elles sont nées spontanément de la volonté populaire, dont le premier souci, dès qu'un groupement se forme, est de construire un bâtiment scolaire et d'organiser une petite bibliothèque. L'enseignement du français est à la base de l'éducation avec l'enseignement pratique de l'histoire, de la géographie et des sciences élémentaires. L'enseignement religieux est un enseignement surtout moral et essentiellement patriotique. A Phocée, petite localité encore un peu arriérée, dont le développement a été retardé par l'attraction du grand centre voisin de Smyrne, le maître d'école a publié un petit volume, qui retrace l'histoire de la ville depuis ses origines au VIIIe siècle avant notre ère, qui met en lumière, pour affermir les traditions et enflammer les esprits, toute sa gloire passée; il termine son ouvrage par un chapitre qui explique pourquoi et comment il faut aimer sa patrie, et cette patrie c'est, bien entendu, la Grèce.

---

(1) Cette pratique est tombée en désuétude à Smyrne et dans la plupart des villes.

Il n'est pas jusqu'à l'esprit et les mœurs qui n'aient conservé la plupart des caractères antiques. Le principal est l'individualisme, individualisme souvent excessif, qui a fait la force et en même temps la faiblesse de la Grèce. C'est un trait qu'elle a en commun avec la France. Il en est beaucoup d'autres qui appellent la comparaison avec l'esprit des anciens et souvent avec le nôtre : la passion de la liberté, qui va jusqu'à la répugnance de la discipline, mais qui n'exclut pas le nationalisme, la solidarité et le dévouement à la cause commune, surtout dans les périodes de crise ; le goût des entreprises, une certaine audace qui ne craint pas les risques, l'expansion au dehors sur la vaste terre.

Enfin, comme chez les anciens Grecs, la curiosité et les goûts intellectuels sont restés vifs, malgré le grand développement du commerce et des affaires. Comme autrefois, les poètes, les conteurs et les écrivains sont nombreux; au cours du XIXe siècle : Orfanidis, le célèbre satyrique, Carasoutsas, le touchant élégiaque, grand chantre de l'Ionie, Skylizzis, grand poète dans tous les genres, ami de Lamartine, à qui ses traductions de Victor Hugo ont acquis une popularité extraordinaire, etc... (1) ; de nos jours : Michaélidis, Hypéridis, Photiadis, Argyropoulo, Séfériadès, Sylvios, etc... Papado-

---

(1) Carasoutsas avait été professeur de français ; plusieurs Smyrniotes, comme Vuccina, par exemple, se sont fait connaître et apprécier par leurs traductions de romans français.

poulo Kérameus (1), paléographe, helléniste et historien, qui dirigea pendant longtemps la bibliothèque et le musée de l'École évangélique, a fait des découvertes paléographiques importantes et publié une bonne histoire de Phocée et de nombreux travaux historiques ; l'un des plus éminents historiens de la Grèce moderne, Carolidis, est né en Cappadoce et enseigna longtemps à Smyrne, Margaritis Évanghélidis, professeur d'histoire de la philosophie à Athènes, est anatolien, etc... Smyrne a produit de savants hellénistes: Eusthathopoulo, Paranicas, Xanthopoulo, etc..., des juristes : Photiadis, dont les travaux sur le droit attique font autorité, Séféríadès, déjà cité, qui vient d'être nommé professeur de droit international à Athènes, etc..., et des journalistes distingués. Les archéologues savent quels services ont rendus à la philologie, à la paléographie et à l'archéologie les publications savantes de l'*Homiros* et du *Mouseion*, les travaux parus dans le grand recueil du syllogue de Constantinople, les recherches faites sur place, les relevés d'inscriptions, soit par des savants comme Papadopoulo Kérameus, soit par de plus modestes auxiliaires de la science comme Aristote Frontier (2),

(1) Voir la notice que lui a consacrée S. Reinach dans la *Revue archéologique* de sept.-oct. 1913, p. 278 ; Papadopoulo Kérameus, quoique né en Thessalie, appartenait à une très ancienne famille de Smyrne.

(2) Notice de G. Radet, dans *Revue des Études anciennes*, t. IX, Bordeaux, 1907, p. 376-380.

Pyttakis, Condoléon, etc..., à Smyrne et à Pergame.

Je formulerai cependant une réserve. Les sciences exactes, qui sont nées en Ionie et qui y ont pris un si grand développement après Alexandre, n'y sont pas au même rang que les travaux philologiques, historiques et littéraires. L'esprit positif des Grecs d'Asie Mineure les dispose cependant aux travaux scientifiques et l'Asie Mineure offre un terrain particulièrement fécond à la géolologie, à la minéralogie, à l'histoire naturelle, qui y ont été peu étudiées par les Européens; à l'anthropologie et l'ethnographie, dont le champ d'études est plus riche et plus varié qu'en Afrique et en Australie; à l'art de l'ingénieur, qui, jusqu'ici, est presqu'exclusivement entre les mains des Européens. Les grands hôpitaux grecs de Smyrne, son mouvement de population, ses nombreux et distingués médecins grecs, la préparent plus que toute autre à devenir un grand centre d'études supérieures de physiologie et de médecine.

L'Orient grec, qui venait de tomber sous le joug des Turcs lorsque le grand mouvement de renaissance scientifique s'est produit en Occident, n'y a pas participé. Il est resté trop attaché aux traditions philologiques de son moyen âge. Qu'il remonte plus haut, qu'il se souvienne d'avoir été le premier foyer de la science dans le monde. Un peuple ne peut être aujourd'hui un grand peuple que s'il possède une éducation scientifique étendue et solide et s'il est un peuple de culture scientifique supérieure.

Lorsque l'Asie Mineure s'est relevée au XVIIIe siècle des ruines accumulées par les Osmanlis, les premiers ouvrages qu'elle a importés ont été ceux de nos Encyclopédistes français; les premiers livres qui ont été traduits en grec, ont été, en 1766, un traité de physique expérimentale et un traité de mathématiques (1).

Quand elle renaîtra, toujours jeune, active et entreprenante, du nouveau malheur où ses voisins barbares l'ont plongée et qu'elle aura retrouvé dans l'autonomie les conditions nécessaires à son libre développement, elle fera revivre une fois de plus ses glorieuses traditions, et Smyrne ne sera pas seulement un grand centre de commerce et d'affaires, mais, en même temps, un grand foyer de rayonnement intellectuel, comme ses illustres devancières Éphèse, Milet et Pergame.

---

(1) CORAÏS, *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, 1803, dans *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, Paris, Firmin-Didot, 1877, p. 457-458.

CHAPITRE IV

LES DÉPORTATIONS ET LES MASSACRES DE 1914-1918

Le retour perpétuel, qui fait revivre le passé dans le présent sur les rives de l'Hermos et du Méandre, y ramène, après la prospérité, la désolation. Tout s'écoule, tout change et rien ne change; les eaux du fleuve ne sont jamais les mêmes et cependant c'est toujours le même fleuve, disait Héraclite d'Éphèse. Le fleuve, qui emporte hommes et choses sur la terre d'Ionie, roule tantôt des eaux paisibles et riantes et tantôt un torrent dévastateur.

Il n'existe pas de pays où le malheur se soit acharné plus implacablement : Cimmériens, Perses, Galates, Seldjoucides, Mongols, Osmanlis; à peine les hommes, appliqués à leur idéal de paix et de progrès, ont-ils le temps de relever les ruines, qu'un flot aveugle les submerge de nouveau. Le lent et patient effort, qui fit refleurir la vie après la catastrophe déchaînée par les Turcs ottomans, fut abattu par le désastre de 1821. Le soulagement, que ressentit le monde civilisé d'Orient à la chute d'Abdul-Hamid le Sanglant, ne fut qu'une brève illusion. Les Jeunes Turcs, au nom du droit et de la liberté, rougirent bientôt leurs mains d'autant de sang qu'en avaient répandu en plusieurs siècles

leurs aïeux, cependant fort instruits dans l'art du massacre.

Ils avaient deux programmes : l'un, à l'usage de l'Europe, de réformes et de libertés, soi-disant inspiré par les idées généreuses de la Révolution française, dont ils étalaient une érudition courte et superficielle ; l'autre, pour eux-mêmes et pour leurs amis de Berlin, de domination violente et de destruction. Tous ceux qui connaissaient un peu l'Orient ne s'y trompèrent pas ; des signes certains ouvrirent d'ailleurs les yeux des moins clairvoyants sur le cynisme et les véritables passions de la Jeune Turquie prussianisée. MM. Alaux et Puaux racontent comment, dès 1908, les Jeunes Turcs ne cachaient pas à Symrne même leurs véritables intentions : « Un notable grec ayant fait observer au docteur Nazim que, l'élément grec étant prépondérant à Smyrne, il convenait d'en tenir compte largement... Nazim, dans un moment de dépit, se trahit jusqu'à dire : « Peut-être? Mais si j'introduis cent mille Turcs à Smyrne, le rapport peut être changé ! » Étendu paresseusement sur des coussins, aux pieds d'Enver et de Nazim, un jeune officier kurde favori, fils d'un agha de Mésopotamie, les yeux luisants et bridés, le teint jaune, la lèvre retroussée sur ses dents aiguës, suivait les débats avec une attention passionnée et fixait des regards perçants de chat sauvage sur les vénérables prélats arméniens et grecs qui discutaient gravement. En entendant la répartie de Nazim qui jeta un froid

et en contemplant ce tableau, j'eus l'intuition subite de ce qui devait un jour fatalement arriver » (1).

La politique jeune turque commença à se révéler par l'implantation forcée en Macédoine des paysans turcs de Serbie et de Bosnie, qui étaient destinés à y faire une majorité musulmane, mais qui, dépaysés et ruinés, demandaient à être renvoyés dans leurs foyers. Puis vinrent les boycottages, exercés d'abord avec discrétion à l'égard de l'Autriche, qu'il importait de ménager. A partir de 1912, sous le fallacieux prétexte que les déchargements de bateaux devenaient impossibles, le pavillon grec fut exclu des ports ottomans. Défense fut faite aux indigènes musulmans de s'approvisionner dans les magasins grecs; des bandes sans aveu paralysèrent le commerce le plus florissant. Cette tactique ne réussit pas partout, notamment à Phocée, où je me trouvais en 1913, et dans les villages de la région de Cyme que j'ai visités à cette époque, où l'indigène turc vit de la production et de l'aide des Grecs; les musulmans de la grande ville de Nasli, dans la vallée du Méandre, vinrent à Smyrne trafiquer avec les Hellènes, au mépris de la malédiction dont les accabla le journal turc le *Keulu*. Les molestations et les vexations succédèrent à ces tentatives, puis toute une littérature de haine, des appels au fanatisme religieux et à la guerre

---

(1) L.-P. Alaux et R. Puaux, *Le déclin de l'Hellénisme*, Paris, Payot 1916, p. 38.

sainte furent répandus à profusion dans les villes et les campagnes ; enfin les armes furent retirées à toute la population hellène. Quiconque était trouvé porteur d'un fusil de chasse ou de l'un de ces couteaux les plus inoffensifs, indispensables aux travaux de la campagne, était arrêté, déféré au Conseil de guerre et emprisonné après une cruelle bastonnade. Les musulmans, d'autre part, étaient armés de fusils et officieusement enrégimentés.

Au début de 1914, la préparation était achevée. Le représentant militaire de l'Allemagne, qui avait pris en main l'armée turque, en 1913, Liman von Sanders, vint personnellement passer en revue les troupes qui manœuvraient entre Pergame et Kiniki, et inspecter la zone qui devait être évacuée et ravagée. C'était en mai 1914; rien ne faisait encore présager la guerre européenne.

Quelles étaient les visées des Jeunes Turcs ? Celles qu'avait caressées un moment Mahomet II, lors de sa conquête au xve siècle, et auxquelles songea Mahmoud II après l'insurrection de 1821 : en finir avec ces chrétiens honnis, dont des siècles de lutte et de domination n'étaient pas venus à bout, par une déportation et une extermination générale. Mais les conseillers de Mahomet et de Mahmoud leur avaient fait comprendre qu'ils entraîneraient dans le désastre leur peuple lui-même, dont l'existence dépend du travail et de la production des « rayas », des « ghiaours » méprisés, mais indispensables.

Les Jeunes Turcs ne durent pas penser autrement.

Aussi leur attitude ne me paraît-elle pouvoir s'expliquer que par les assurances de l'Allemagne.

Depuis trente ans, l'Allemagne s'est donné carrière en Turquie d'Asie (1). Il ne s'agissait d'abord que de débouchés pour son industrie, d'un terrain d'action pour ses finances et son commerce. Mais, dès 1913, les publicistes allemands, au courant de la politique, parlaient déjà de la colonisation germanique en Asie Mineure : « La confédération des États du centre de l'Europe, écrivait Ritter dans son ouvrage *Berlin-Bagdad*, comme puissances protectrices de l'Asie Mineure, *avec le privilège de l'ouverture à la colonisation du pays*, voilà la seule solution de la question d'Orient favorable à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. » Videz l'Asie Mineure des éléments indigènes qui vous font obstacle, disait pendant ce temps le Gouvernement prussien aux Talaat et Enver, vous êtes les maîtres dans l'art de l'évacuation, et nous remplacerons ces chiens de Grecs, turbulents et avides, par de bons et honnêtes Allemands laborieux, soumis et obéissants, qui vous rendront au centuple ce dont la disparition des Grecs vous aura privés, et les bénéfices de l'entreprise seront plus considérables pour vous que les biens les plus opulents des trésors du Kalife (2).

---

(1) Voir F. Sartiaux, *L'Archéologie française en Asie Mineure et l'expansion allemande*, Paris, Hachette, 1918, p. 37 et suiv.

(2) Voir plus bas, p. 192, les affirmations de l'ambassadeur d'Amérique à Constantinople.

Les arguments militaires qui ont été invoqués, la nécessité de loger les émigrés de Macédoine, ne sont que des prétextes. Ils ont pu tromper ceux qui se trouvaient loin; mais ceux qui connaissent la région savent que le paysan grec d'Anatolie n'est pas belliqueux, qu'il était dépouillé de ses armes et de tout moyen d'attaque et que les émigrations ont été accomplies par ordre. Quant aux exactions qu'auraient commises des Grecs et à l'agitation qu'ils auraient entretenue, comme l'ont prétendu Talaat et la presse turque en juin 1914, j'y oppose le déni le plus formel. J'ai vécu assez longtemps dans le pays, je l'ai parcouru suffisamment dans toute son étendue pendant les deux ans qui ont précédé les événements, pour affirmer d'une façon absolue que la vie la plus paisible y régnait, que l'entente était complète entre les Grecs et les Turcs indigènes.

Les événements se sont déroulés en deux phases; j'ai été témoin de la première, la seconde est attestée par les documents officiels et les relations de témoins (1).

La première commence à la fin de mai 1914, deux mois avant la guerre européenne, couvre le mois de juin et une partie de juillet. A la fin de juillet, le but était atteint et la guerre permettait de dresser de nouveaux plans plus complets et plus vastes. Les ravages et les ruines furent les plus intenses et les plus continus pendant la première quinzaine de juin. Une accal-

(1) Voir *Annexe*, plus bas, p. 199 et suivantes.

mie se produisit à la fin du mois, pendant le séjour à Smyrne des représentants des grandes Puissances, chargés par leur Gouvernement de faire une enquête sur les faits. Ils recommencèrent pendant quelque temps, en juillet, après le départ des délégués et après une visite que fit Talaat Bey dans certaines localités, sous prétexte de rétablir l'ordre, mais en réalité pour faire achever la besogne commencée.

Le territoire dévasté s'étend de la Troade, le long des côtes, jusqu'au sud de Smyrne et à quelques localités, de la Lycie et de l'intérieur. Ne furent épargnés que Smyrne et les gros centres de résistance d'Aïvali et de Vourla, qui furent réduits pendant la seconde période par des moyens plus puissants.

Des bandes de paysans et de nomades ordinairement fort paisibles, mais fanatisés par l'appel à la guerre sainte et l'appât du profit, avaient été armés et enrôlés. Ils étaient encadrés par des représentants locaux du Comité Union et Progrès, par des officiers de gendarmerie et furent appuyés à l'occasion par la troupe régulière. Les autorités locales avaient reçu des instructions sous plis cachetés. Les mesures avaient été arrêtées, sous la direction de Talaat et de ses acolytes de Constantinople, par le vali de Smyrne Rahmi Bey et concertées avec les autorités locales dans des tournées que S. E. avait effectuées dans la région. Son garde de corps était généralement signalé dans la contrée la veille de l'exécution.

Le but poursuivi n'était pas le massacre et la destruction, mais l'expulsion des populations; les massacres et la destruction n'étaient employés que pour répandre la terreur et provoquer l'exode.

J'étais à ce moment à Phocée, j'ai vu ce qui s'y est passé. Les procédés, dérivés d'un plan systématique bien étudié, ont été partout les mêmes, comme je m'en suis assuré par une enquête le long de la côte.

Les bandes faisaient généralement leur apparition le soir, armées jusqu'aux dents de coutelas et de fusils. Elles se ruaient dans les rues, défonçaient les portes et les fenêtres à coup de crosse et de hache, égorgaient, clouaient sur leur lit et fusillaient femmes, enfants et vieillards.

Des membres coupés furent suspendus à des étals de boucherie avec l'inscription : « chair chrétienne ». Des jeunes filles furent violées, d'autres enlevées, des femmes et des vieillards torturés, des vengeances particulières s'exercèrent avec une férocité dont ne sont guère capables que des tribus sauvages.

Les clameurs d'effroi, les cris et les gémissements des victimes s'élèvent dans la nuit, mêlés aux clameurs de meurtre, aux appels gutturaux des assaillants, au piétinement des chevaux, aux hurlements des chiens et aux coups secs des armes à feu. Des incendies sont allumés en quelques points, au moyen de pétrole versé dans les pompes à incendie municipales; des maisons verrouillées, où le feu fut mis, étaient pleines de monde.

La population affolée, les vêtements déchirés et le visage en sang, se précipite sur le rivage. Nous ramassons dans la rue un enfant né de quelques jours à peine, dont nous ne pouvons retrouver la mère et que nous confions à une femme qui allaite son petit. Les malheureux s'entassent dans les barques, les voiliers, sans que nous ayons pu le plus souvent leur donner des soins ; car la ville est grande, les pharmacies sont pillées, le médecin municipal est occupé à prendre part au pillage. L'affolement est tel que plusieurs se noient. A l'ancienne Phocée, les grands bateaux, qui stationnaient pour le trafic du sel, recueillent des fugitifs ; mais ils sont insuffisants : la population de la ville est d'environ huit mille Grecs. Les autorités ne me refusent pas l'usage du télégraphe, qui me permet de faire venir en hâte des vapeurs de Smyrne, grâce à l'aide des résidents français et anglais (1). Elles sont pressées d'en finir ; car aux violences, qui assouvissent les passions sanguinaires, doit succéder le partage fructueux.

Le drame dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles se déroulèrent ses deux grands actes : le navrant exode et le pillage éhonté. Les fugitifs sont partis dans le plus complet dénûment, n'emportant que ce qu'ils avaient sur eux; quelques-uns se sont vu enlever jus-

(1) Les Grecs de Smyrne se chargèrent de la plus grande partie du ravitaillement.

qu'à leurs chaussures. Sur le rivage où ils s'embarquent, ils subissent les derniers assauts des pillards, qui arrachent aux femmes des paquets de hardes, fouillent hommes, femmes et enfants, pour leur prendre leur bourse et les petits objets qu'ils ont pu dissimuler.

Dans les maisons le pillage fait son œuvre. Il s'agit de s'emparer d'abord de l'argent et des bijoux. Les meubles et les immeubles restent là, il sera temps d'en prendre possession quand la ville aura été désertée; les camarades indigènes sont d'ailleurs là pour le faire. C'est une vaste entreprise où on partage les bénéfices. A l'intérieur des maisons le désordre est indescriptible; les tiroirs, les malles gisent à terre, défoncés; on a fouillé partout, on a enlevé en hâte ce qu'on a trouvé de plus précieux ou de plus facile à transporter. Les boutiques, épiceries, magasins d'étoffes, cordonneries, dépôts d'huiles et de vins, pharmacies, cafés, etc., sont entièrement vidés. Du riz, du savon, du sucre, le contenu bariolé de flacons pharmaceutiques se sont répandus dans les rues, échappés aux mains hâtives des pillards. Mais les casiers, les comptoirs, les meubles importants ont été respectés, car les maisons et les boutiques, comme leur contenu, doivent être régulièrement partagés entre les émigrés turcs, qui viendront bientôt d'Europe, les exécuteurs et les organisateurs.

Tandis que les malheureux s'éloignent vers Mytilène, vers Salonique et Athènes, d'autres caravanes se met-

tent en marche sur les routes qui vont vers l'intérieur. Ce sont les troupeaux volés, les chevaux, les charettes, les chameaux chargés du butin, du produit du pillage, qui regagnent les villages quittés la veille. Ces villages sont trop petits pour tout contenir; une part ira à ceux qui l'ont si bien gagnée, le reste sera expédié sur les centres de distribution.

Voilà, en quelques traits, le tableau de ce que j'ai vu, d'après les notes rédigées le lendemain sur le petit vapeur qui m'a mené à Smyrne, d'où je les ai expédiées Paris et d'où j'ai commencé mon enquête sur la côte et jusqu'à Mytilène. L'ancienne Phocée a bénéficié de notre présence, des bateaux de sel et des vapeurs venus de Smyrne. Ailleurs, le carnage a été souvent plus grand; il s'est poursuivi loin de tout regard accusateur et la population, lorsqu'elle était privée de transports maritimes, a dû s'éparpiller dans les campagnes et sur les collines, où elle a encore été plus éprouvée.

Englezonissi, la longue île du golfe de Smyrne, a été le théâtre d'un odieux guet-apens. L'opération y a été menée par des soldats en tenue et en service commandé. Formés en groupes, ils débarquent dans l'île et donnent l'ordre aux pêcheurs, qui prennent leur repas, de les suivre. En chemin, ils emmènent des familles, qui travaillent dans les champs et un pâtre avec son jeune enfant. Ils leur expliquent que le *mudir* désire certaines informations. La petite troupe suit sans inquiétude : elle est conduite par des soldats, dont la fonction est

de protéger la vie et l'honneur du peuple. Mais, au milieu du chemin, les femmes sont éloignées de leurs compagnons, les hommes sont rangés en file et, subitement, le peloton fait feu. Tous tombent, criblés de balles. Un soldat coupe l'oreille d'un jeune enfant, pour s'assurer qu'il n'est plus en vie. L'enfant résiste à la douleur, simule la mort et parvient à se sauver. Il est le seul témoin de cette lâche tuerie.

En une quinzaine de jours, le plus gros du travail est achevé. Dans un grand nombre de localités et de villages, comme aux deux Phocée, il ne reste plus un seul Grec. Ainsi que le disait aux ambassadeurs des grandes puissances, à Constantinople, son Altesse Saïd Halim Pacha, Grand Vizir et ministre des Affaires Étrangères, avec ce cynisme et cette fourberie qui ont été les grands caractères de ces événements : « L'ordre règne d'une façon absolue » (1). Il règne bien, en effet, et de lui-même, car il n'y a plus personne et les biens sont entre les mains des pillards...

L'enquête des grandes puissances fut accompagnée de véritables comédies, qui m'auraient fait sourire si les temps n'avaient été si tragiques. Les ordres avaient été donnés pour que les villes fussent maquillées, que toute trace de carnage fût effacée. Aux deux Phocée, où j'ai accompagné la Commission d'enquête, les peintures avaient été refaites sur les murs pour enlever les

(1) Le *Temps*, 24 juin 1914.

traces de balles, les portes avaient été réparées pour faire disparaître les brèches pratiquées par les haches et les crosses, le sang avait été lavé partout. Le délégué du Gouvernement ottoman, qui nous accompagnait, Chukri Bey, Inspecteur politique, cherchait à faire illusion aux délégués. Cette puérile mise en scène ne trompa personne. Mais aucune mesure ne fut prise.

Il aurait suffi de faire stationner quelques canonnières le long de la côte, pour arrêter le cours du désastre. Les Gouvernements avaient été prévenus bien avant l'arrivée des délégués et les événements se poursuivirent bien après leur départ. La presse, dans son ensemble, resta silencieuse. Quelques journaux de Marseille et d'Angleterre s'émurent. A Paris, le *Temps* tint à honneur de publier un article de Gaston Deschamps et l'*Homme Libre* un article de son rédacteur en chef, Clemenceau (1).

Puis ce fut la guerre; les Turcs purent se donner carrière (2). Nous entrons dans la seconde phase. Ils

---

(1) André Tardieu m'offrit, à la fin de juillet, d'accueillir dans le *Temps* le récit des événements dont j'avais été le témoin. La guerre empêcha de donner suite à cette généreuse proposition. Francis Charmes me permit de publier plus longuement ma relation dans un article qui parut dans la *Revue des deux Mondes* du 15 décembre 1914. Cet article est à compléter par la relation du maître d'école de l'ancienne Phocée, Pierre Michaélidis, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler; elle a paru à Athènes, en 1915, sous le titre *Mavron himéroniktion, i phrikalia Tragôdia tis palaias Phôkias.*

(2) Voir en *Annexe*, p. 199 et suivantes, le récit dramatique du correspondant du *Morning Post*.

massacrèrent plus d'un million d'Arméniens. Les Grecs furent relativement moins maltraités. Ils ne furent pas directement massacrés, mais déportés et condamnés à une mort lente. Ils avaient derrière eux la Grèce et sa flotte, le roi traître, beau-frère de Guillaume, alors que les Arméniens n'ont jamais eu aucun protecteur. C'est, du moins, l'explication que donne de cette attitude différente l'ambassadeur d'Amérique à Constantinople, Henri Morgenthau, qui vécut en contact constant avec Talaat, Enver et Djemal, de 1913 à 1916, dans l'ouvrage qui vient de paraître tout récemment à Londres : *Secrets of the Bosphorus* (1).

Cette nouvelle période se distingue de la précédente par l'extension beaucoup plus considérable que prirent les mesures et par d'autres procédés.

La population atteinte avait été, en mai-juillet 1914, de 150 à 200.000, dont 1 à 2 0/0 de morts ; elle s'est élevée, pendant la deuxième période de 700.000 à 800.000, dont 50 0/0 de morts. Les centres de résistance de Vourla et d'Aïvali furent réduits ; la population qui restait sur les côtes, sauf celle de Smyrne, fut complètement nettoyée.

Les populations évacuées ne purent se réfugier dans les îles et en Grèce et périrent, pour la plupart, dans leur lamentable exode vers l'intérieur. Le mouvement

---

(1) PP. 213-214.

s'étendit au littoral de la mer de Marmara et de la mer Noire et à toute la péninsule.

Smyrne fut gravement menacée. Rahmi Bey déclarait publiquement, en 1914 : « Smyrne, plutôt que d'être livrée à l'ennemi, sera détruite et réduite en cendres ». Une grande quantité de matières incendiaires, pétrole et benzine, fut accumulée sur ses ordres dans les postes de police ; des troupes furent cantonnées dans les quartiers chrétiens et des canons braqués sur les collines, de façon à tenir la ville sous leurs feux.

Les Jeunes Turcs démasquèrent leur projet grandiose : l'extermination de tous les chrétiens indigènes de l'Asie Mineure. Jamais, à aucune époque de l'histoire, un dessein plus diabolique n'a hanté l'imagination des hommes.

Le massacre « rouge » fut complété par un système qu'on a appelé le massacre « blanc » (1) : la destruction lente par les mauvais traitements, les déportations, le froid, la privation prolongée d'eau et de nourriture, la réclusion dans des cachots si étroits qu'on ne pouvait s'y tenir debout. La passion fanatique et féroce d'un Enver, l'imagination plus froide mais cynique d'un Talaat exultèrent à cette effroyable invention. Ils pouvaient prétendre que les exportations étaient exigées par les nécessités militaires et que leurs mains étaient

(1) Lettre de Mgr Germanos à la Ligue nationale du Pont Euxin.

pures de tout sang, les chrétiens étant morts d'eux-mêmes sur les routes ! Le *mudir* de la nouvelle Phocée m'avait donné une explication semblable, en 1914, pour essayer de se disculper.

La population mâle fut enrôlée dans des milices, où elle fut brutalisée par les chefs, privée d'abris, nourrie de croûtes de pain. C'est l'ambassadeur d'Amérique qui en témoigne : « Les Grecs furent incorporés dans des bataillons de travaux forcés, où ils moururent par milliers, de froid, de faim et d'autres privations » (1). Dans des équipes de mille hommes, il ne restait, au bout de quelques mois, qu'une centaine de survivants. Les populations chassées des villes par la force armée furent poussées dans les montagnes, contraintes de marcher pendant des trente et quarante jours, battues par les gendarmes ; défense leur avait été faite d'emporter quoi que ce soit pour leur subsistance ; les mères fatiguées ne pouvaient plus porter leurs enfants, qui succombaient au froid et à la fin. A l'arrivée dans les villes, ceux qui restaient étaient précipités dans des bains chauds, d'où, presque nus, ils étaient repoussés plus loin dans l'intérieur (2). L'archevêque de Samsoun et d'Amasie, Mgr Germanos, fut brutalement escorté à travers les montagnes, embarqué et jeté dans un cachot à Constantinople, en compagnie de bandits et de con-

(1) *Loc. cit.*, p. 213.
(2) Lettre de Mgr Germanos à la Ligue nationale du Pont-Euxin.

damnés à mort : « Ce que j'ai enduré, écrit-il, pendant cette longue odyssée à travers l'Asie Mineure, ne peut se décrire ; mais tout cela ne compterait pas, si cela pouvait contribuer à soulager ceux qui restent, et servir les intérêts sacrés de la nation ».

Les enfants furent arrachés à leurs parents et, sous prétexte de philanthropie, internés dans des établissements turcs, où ils furent convertis de force au mahométisme. L'ambassadeur d'Amérique l'affirme dans le même ouvrage. Des familles entières furent dirigées sur des villages musulmans, d'où, par ordre exprès des autorités, il leur était interdit de sortir sous aucun prétexte et où ils devaient choisir entre la mort et la conversion.

Des femmes et des jeunes filles furent distribuées administrativement dans les harems ; d'autres furent internées de force dans des maisons de prostitution (1), où elles étaient la propriété des Turcs (2). D'autres furent conduites en prison par des gendarmes pour y être violées (3). L'esclavage, qui est toujours légal en Turquie, mais qui était partiellement tombé en désuétude, fut pratiquement rétabli : « Aux portes des villes se tiennent des marchés d'esclaves fort bien achalandés ; on y

---

(1) Ouvrage cité de l'ambassadeur d'Amérique, p. 213.

(2) Alaux et Puaux, *loc. cit.*, p. 65, et *Les Persécutions anti-helléniques en Turquie, d'après les rapports officiels des agents diplomatiques et consulaires;* Paris, Grasset, 1918, p. 26-30.

(3) *Les Persécutions...*, p. 30.

vend les femmes, les jeunes filles et les enfants, que les bandes turques ou kurdes enlèvent au passage (1) ». Des faits analogues ont été relatés récemment par les journaux; des tortures individuelles sont infligées par les autorités elles-mêmes ; les victimes sont immobilisées par des courroies et subissent sur la plante des pieds des coups d'un gros fouet, formé de lanières de cuir, pendant plusieurs heures consécutives (2).

On douterait de pareilles abominations, si elles n'étaient affirmées par les constatations d'agents diplomatiques et consulaires, de prélats comme l'archevêque d'Amasie, de l'ambassadeur américain, du correspondant du *Morning Post* à Constantinople et de témoins oculaires.

La complicité de l'Allemagne dans l'ensemble des mesures n'est pas douteuse. Nous avons en témoignages les écrits des publicistes allemands pangermanistes, les mémoires de la *Deustche Palestina Bank* (3), le livre du correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, Stuermer (4), les documents officiels saisis par le gouvernement hellénique rapportant les conversations de

---

(1) Henri Barby, *Le Journal*, 9 juin 1916, cité par Alaux et Puaux, *loc. cit.*, p. 64.

(2) *L'hellénisme de l'Asie Mineure et la jeune Turquie, par un témoin oculaire ;* Paris, Chaix, 1918, p. 56.

(3) Voir Léon Maccas, *l'Hellénisme en Asie Mineure ;* Paris, Berger-Levrault, 1919, p. 130-134, 145.

(4) *Deux ans de guerre à Constantinople*, Paris, Payot, 1917.

von Jagow avec Dragoumis et Théotokis, les affirmations du baron de Burian au Ministre de Grèce à Vienne, l'aveu formel du Grand Vizir au Ministre de Grèce que les déportations d'Aïvali ont été commandées sous un prétexte militaire par le général Liman von Sanders, aux instances répétées duquel le Gouvernement turc aurait dû céder (1). Nous avons encore un autre témoignage d'un très grand poids : les affirmations de l'ambassadeur d'Amérique, M. Morgenthau. L'amiral allemand Usedom, qui stationnait dans les Dardanelles, lui dit en propres termes que ce furent les Allemands qui poussèrent les Turcs avec insistance à déporter les Grecs de toute la côte. L'ambassadeur ajoute : « Je ne suis pas certain que Talaat et ses associés se rendaient compte qu'ils faisaient le jeu de l'Allemagne; mais il n'y a aucun doute que les Allemands les excitaient constamment à cette besogne, à laquelle ils étaient naturellement portés » (2). J'ai déjà dit que le programme jeune turc ne pouvait s'expliquer que par les promesses faites par l'Allemagne de remplacer les Grecs de l'Asie Mineure par des Allemands. C'est ce qui résulte d'une conversation entre un député turc et Talaat, que rapporte l'ambassadeur d'Amérique. Le député demandait au ministre de l'Intérieur : « Pourquoi avez-vous passé la direction du pays aux Allemands ? Ne voyez-vous

---

(1) *Les Persécutions...*, p. 7-11.
(2) *Secrets of the Bosphorus*, p. 31.

pas que le projet de l'Allemagne est de faire de la Turquie une colonie germanique ? » A quoi Talaat répondait : « Nous comprenons parfaitement que tel est le programme allemand, mais nous comprenons aussi que nous ne pouvons pas mettre ce pays sur pied par nos propres moyens. Nous prenons par suite avantage de l'assistance technique et matérielle que les Allemands peuvent mettre à notre disposition ; nous nous servirons de l'Allemagne pour nous aider à reconstruire et à défendre le pays, jusqu'à ce que nous soyons capables de le gouverner nous-mêmes par nos propres forces. » Talaat avait coutume de dire à l'ambassadeur américain qu'il se servait de l'Allemagne, alors que celle-ci croyait se servir de lui.

Quelle a été la dupe? Qui fut le maître, qui fut l'élève? Ce qui est certain, c'est qu'il existe les analogies les plus étonnantes entre les procédés mis en œuvre par les Jeunes Turcs sur la vieille terre d'Ionie et ceux que la *Kultur* allemande a déchaînés dans notre pays d'occident. On ne peut pas ne pas être frappé par le parallélisme des sentiments et des faits que présentent les ravages turcs en Asie Mineure et la brutale agression des Allemands sur la Belgique et le nord-est de la France : c'est la même fourberie et la même duplicité diplomatique, le même mépris du droit, le même cynisme, le même mélange d'arrogance et de platitude, le même esprit de destruction à l'égard des antiquités et des œuvres d'art. La

haine du Turc pour le chrétien a son équivalent dans celle du Germain pour le Latin, l'appel à la guerre sainte du prophète dans l'invocation mystique du vieux Dieu allemand. Les méthodes sont identiques : acharnement à provoquer l'affolement parmi les populations, horreurs perpétrées froidement et méthodiquement par ordre et par devoir. On retrouve l'identité des moyens jusque dans certains détails: comme la propagation de l'incendie dans les villes au moyen de pétrole injecté par des pompes, les méthodes de pillage, la préparation et l'organisation des moyens de transport pour évacuer les produits du vol, etc. (1). On la retrouve dans le but poursuivi : l'extermination de la race et la dévastation méthodique de son industrie.

Chukri Bey, le délégué ottoman à la Commission d'enquête de 1914, me disait, avec cette fourberie qui est un trait commun à la psychologie des gouvernants turcs et à la psychologie allemande : « Les violences de Phocée sont une tache dans l'histoire des événements récents en Turquie ». Si l'on rapproche toutes les « taches » qui souillent l'histoire des Osmanlis depuis leur apparition en Europe, il reste peu de pages blanches ! Au XIXe siècle seulement, les tueries de Cydonie et de Smyrne en 1821, les massacres de Chio en 1822, les massacres d'Arméniens à Contantinople, à Adana,

(1) F. Sartiaux, *Le sac de Phocée et l'expulsion des Grecs ottomans d'Asie Mineure en juin 1914*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1914, p. 4 du tirage à part.

étaient des cataclysmes comme les éléments aveugles n'en ont pas infligé aux hommes. Que dire des hécatombes accomplies par les Jeunes Turcs en 1914-1918 ?

Talaat et Enver peuvent inscrire les hauts faits de la Jeune Turquie dans les fastes de l'Empire sanglant. Ils ont surpassé leurs aïeux en cynisme et en cruauté. Ils sont leurs très dignes héritiers, les ennemis de l'humanité.

CONCLUSION

La douce et chaude lumière de l'Ionie n'éclaire plus que des espaces dévastés.

Le long et patient effort de renaissance, entrecoupé de sursauts sanglants, qui, pendant plusieurs siècles, vient de faire refleurir l'hellénisme sur les bords de l'Hermos et du Méandre, s'est abîmé une fois encore dans la désolation. Il se reliait lui-même, au-dessus des cataclysmes ottomans, à la glorieuse résurrection, qui, malgré maintes incursions barbares, fit sortir les grandes cités d'Alexandre des décombres persans. L'Asie Mineure d'Alexandre n'était elle-même qu'une image agrandie de la jeune Ionie, souriante et déjà si sage et si savante dans son adolescence. De siècle en siècle, par delà les Lydiens et les Phrygiens, dans les ténèbres de la préhistoire, que déchire brusquement l'éclatante lumière d'Homère, l'archéologie nous fait entrevoir les temps plus jeunes encore de l'hellénisme naissant, où les joyeux oiseaux de l'*Iliade* s'ébattaient dans les riantes prairies d'Asios.

Il n'est pas un pays au monde dont l'histoire présente une telle succession continue de grandeurs et de misères. Il n'est pas un peuple qui puisse invoquer sur

le sol qu'il occupe des titres aussi anciens et aussi permanents.

Ces titres, il les tiennent de leur terre, qui est égéenne depuis des millions d'années, avant que la mer tertiaire n'ait submergé l'Égéide, de cette terre dont la figure, la grâce, la lumière, les paysages sont égéens depuis qu'il y des hommes sur la terre.

Ils les tiennent de leur histoire : de leur génie créateur, de leurs sciences, de leurs lettres et de leurs arts, de leur morale et de leur démocratie, qui ont fait de leur patrie la patrie de l'Occident ; de leur constance et de leur vigilance à conserver ce grand patrimoine humain, dont pendant dix siècles ils ont été les gardiens et le rempart en Orient.

Ils les tiennent de leurs longs efforts récents, de leur enfantement de la Grèce moderne, que le grand Coraïs a associé à l'enfantement de la France de 1789 ; de leur restauration du commerce, de l'industrie, des écoles, des lettres et des sciences sur le rivage de l'Égée, où ils veulent rendre à leurs cités l'éclat des antiques Éphèse et Milet.

Ils les tiennent de la cohorte innombrable de leurs morts mutilés; de leur sang et de leurs larmes, dont la source ne tarit jamais, dont les fruits paraissent prendre une force nouvelle dans chacun des outrages et des tourments dont ils sont les victimes.

Ils les tiennent enfin de leurs frères, de leurs fils, tombés pour l'éternelle patrie, que j'ai vus dépouillés

et ruinés, lamentables épaves, sur les côtes de Lesbos et de l'Attique, et qui furent le premier et l'un des principaux appoints des victoires helléniques sur les champs macédoniens.

Il n'est pas un peuple sur la terre qui puisse apporter un pareil faisceau de titres et de droits devant le monde et devant la Société des Nations.

ANNEXE

L'Hellénisme en Turquie d'Asie pendant la Guerre

UN PLAN DIABOLIQUE

Histoire des massacres par le correspondant spécial du *Morning Post*.

Constantinople, le 5 décembre 1918.

Les massacres des Grecs, organisés par les Turcs et les Allemands, comme ceux des Arméniens, avaient pour but l'extermination d'une race. Déjà après les guerres balkaniques et avant la grande guerre, les déportations des Grecs de Thrace avaient commencé. Sous prétexte de trouver un refuge pour les Turcs chassés d'Europe par les guerres balkaniques et d'assurer la sécurité de la côte d'Asie en face des îles contestées de Chio et de Mételin, 250.000 Grecs furent expulsés et obligés d'aller chercher asile en Grèce, après avoir abandonné tout ce qu'ils possédaient. Ces persécutions continuèrent sans interruption jusqu'au commencement de la guerre européenne. Plus tard, ce furent les persécutions les plus barbares que le monde ait jamais connues.

Alors que les persécutions d'avant la guerre avaient pour

but l'expulsion des Grecs de Thrace et d'Asie Mineure, celles de la seconde période étaient entreprises pour réduire à néant la race hellénique en Turquie.

Pendant la première période, le Gouvernement hellénique fit tout son possible pour protéger ses co-nationaux ; mais, pendant la seconde période, le roi Constantin empêcha toute amélioration du sort de cette race malheureuse. Les rapports envoyés par les hauts dignitaires de l'Église orthodoxe en Asie Mineure furent supprimés. D'innombrables documents ayant trait à ces massacres furent détruits.

Une fois, l'évêque de Péra fit le voyage de Constantinople à Athènes pour supplier le roi de protester plus énergiquement. Il ne fut pas reçu par le roi, mais il le fut par la reine Sophie, qui coupa court à l'entretien par ces mots : « Retournez immédiatement à Constantinople, la volonté du roi est que vous viviez en bons termes avec les Turcs. »

LA CULPABILITÉ DES ALLEMANDS

Il est facile d'établir la culpabilité des Allemands dans ces massacres. Leur main est déjà visible dans les persécutions qui suivirent les guerres balkaniques. Déjà, en avril 1914, von Jagow excusait ces persécutions, en déclarant que chaque Grec en Turquie était un agent du panhellénisme et, par conséquent, un danger pour le pays. L'empereur lui-même donnait son absolution aux Turcs, en disant que ces persécutions étaient dues à des agents subalternes de l'Administration ottomane et non au Gouvernement, qui essayait de rétablir l'ordre.

Des agences allemandes, comme la banque allemande de Palestine, se livraient à une propagande violente, poussant les musulmans à la haine des chrétiens et à la rupture des relations commerciales avec eux. Il était d'ailleurs naturel que

les Allemands soutiennent toute politique nuisible aux Grecs et aux Arméniens, qui sont les seuls commerçants de l'Asie Mineure et, par conséquent, un empêchement sérieux au projet de pénétration allemande après la guerre.

L'Allemagne était parfaitement au courant de l'accord signé à Andrinople en juin 1915 entre les Turcs et les Bulgares en vue des persécutions à entreprendre contre l'élément grec. Les conditions étaient :

1° Une union commerciale turco-bulgare, comme corollaire de leur union politique ;

2° Enlever le commerce de l'Orient des mains des Grecs ;

3° Établir en Orient des agences musulmanes pour l'exportation et l'importation de marchandises destinées uniquement aux musulmans, qui devaient rompre toutes relations commerciales avec les Grecs ;

4° Réduire les privilèges du Patriarche et sa juridiction ecclésiastique ;

5° Défendre l'enseignement du grec à l'avenir ;

6° Convertir de force à l'Islam la population des groupements chrétiens, imposer les mariages mixtes.

POLITIQUE D'EXTERMINATION

Le sieur Lepsius, un Allemand venu à Constantinople en mission spéciale, déclarait en juillet 1915 que les persécutions contre les Grecs et les Arméniens étaient deux phases d'un seul programme d'extermination des éléments chrétiens, en vue de faire de la Turquie un État exclusivement musulman.

Talaat et Enver étaient les seuls maîtres de la Turquie et tout ce qu'ils faisaient était fait en pleine connaissance du quartier général allemand à Constantinople et de connivence avec lui. La preuve de la complicité du général Liman von

Sanders est évidente, malgré sa lettre récente à un journal de Constantinople, où il cherche à dégager sa responsabilité.

En mars 1917, M. Callerghis, ministre de Grèce à Constantinople, adresse une protestation à Talaat, Grand Vizir, contre les déportations des Grecs dans le district d'Aïvali. Talaat sembla, cette fois, entendre raison et promit de télégraphier à Liman von Sanders de cesser ces déportations. Le général répondit que, si on cessait ces déportations, il ne garantissait plus la sécurité de l'armée turque, qu'en temps de guerre les nécessités militaires l'emportaient sur les considérations politiques, qu'il en avait référé au Grand Quartier général allemand qui approuvait entièrement sa façon d'agir.

Voici la méthode qui présidait à ces persécutions :

1° Abolition des privilèges ;
2° Enrôlement des Grecs ;
3° Contributions et réquisitions ;
4° Conversions forcées à l'Islam ;
5° Déportations ;
6° Assassinats.

Pour commencer, la langue turque fut imposée dans toutes les écoles et des inspecteurs turcs établirent le programme des heures d'étude. La géographie et l'histoire de la Turquie devaient être enseignées en se servant de la terminologie turque. Le régime du patriarchat fut aboli, ainsi que le droit des métropolites en matière de statut personnel et de saisie de la personne et des biens. Quand le Patriarche protesta contre l'enlèvement des jeunes filles par les Turcs, il se fit dire qu'il n'avait aucun droit d'intervenir, que c'étaient des questions qui n'intéressaient que les parents. Quand il protesta contre les déportations de la côte de la mer de Marmara, Talaat lui répondit : « Il est contraire au devoir des chefs religieux de s'occuper de questions étrangères à leur compétence et ils

feraient mieux de s'en tenir à l'exécution de leurs devoirs purement religieux. » Tous les biens appartenant aux communautés civiles et religieuses helléniques furent confisqués et dévolus à l'État.

« NÉCESSITÉS MILITAIRES »

Les premières populations qui eurent à souffrir furent les colonies grecques de Thrace, des côtes de la mer de Marmara et d'Asie Mineure. Le prétexte était les nécessités militaires.

Les habitants étaient accusés de fournir aux sous-marins alliés des aliments et de l'essence. Il est parfaitement possible que cela fût vrai pour certains d'entre eux; mais ce fait ne pouvait pas être invoqué pour maltraiter et massacrer des populations entières.

Le premier pas fut l'enrôlement des chrétiens dans l'armée. Lors de l'établissement de la constitution, une loi avait été promulguée, par laquelle tous les chrétiens jusqu'à 31 ans devaient le service militaire; ceux qui avaient déjà passé cet âge étaient exemptés comme ayant déjà payé la taxe de rachat.

Quand la Turquie prit part à la guerre, un décret fut publié, par lequel tous les hommes jusqu'à 48 ans étaient soumis au service militaire. Mais ceux qui appartenaient aux classes de la réserve pouvaient obtenir leur exemption contre paiement de 45 livres. Cette mesure avait un double but : les chrétiens, qui n'étaient pas habitués à l'idée de servir, préféreraient certainement payer la taxe; mais ceux qui n'avaient pas la somme nécessaire vendraient leurs biens pour trouver cette somme, plutôt que de subir les traitements abominables qui les attendaient, ou de quitter le pays et de devenir des insoumis. Toutefois, les Turcs n'entendaient pas se servir des chrétiens dans les opérations de guerre.

BATAILLONS DE TRAVAILLEURS

Ils furent incorporés dans des bataillons de travailleurs et envoyés dans l'intérieur. Ces bataillons furent employés aux routes, aux constructions, au percement du tunnel du Taurus, à la culture des champs et des jardins des pachas ; on les fit marcher des centaines de milles à travers toutes les régions de l'empire. Ceux qui en faisaient partie furent réduits à l'état de squelette, tant par les plaines brûlantes de la Mésopotamie que par les montagnes glaciales du Caucase. Ils mouraient par dizaines de mille. Leur ration quotidienne était d'une demi-miche d'un pain répugnant, agrémenté parfois d'un peu de poisson sec ou de deux olives; ils n'étaient pas vêtus. Des bataillons entiers succombèrent au typhus, au choléra, etc. Nombreux furent ceux qui furent massacrés par leurs gardes turcs, fatigués d'avoir à les surveiller. Un informateur de toute confiance me dit que 150.000 Grecs enrôlés dans ces bataillons périrent. A Koniah, le cimetière des chrétiens est rempli de ces malheureux, enterrés par cinq et six dans chaque tombe.

Environ 250.000 Grecs de Thrace et des côtes d'Asie Mineure réussirent à s'échapper en Grèce et, parmi ceux-ci, 40.000 servent dans l'armée grecque en Macédoine.

De nombreuses désertions fournirent aux Turcs l'occasion de nouvelles atrocités. Les biens des déserteurs furent saisis, leurs familles déportées à l'intérieur. Aucune différence ne fut établie entre les déserteurs et les expulsés, car ces derniers continuaient à figurer sur les rôles de l'armée. Les procédés employés contre les familles furent identiques. A cause de 300 désertions dans le district de Kerassonde, 88 villages furent rasés dans le courant de trois mois. Environ 30.000

habitants, surtout des femmes et des enfants, furent obligés de marcher en plein hiver jusqu'à Angora, sans avoir le droit d'emporter un seul objet avec eux. Un quart mourait en route. En décembre 1914, la ville d'Aïvali fut cernée par les Turcs. Tous les hommes furent arrêtés, leurs femmes et leurs filles furent violées, à la grande satisfaction du gouverneur qui disait : « Encore un ou deux raids comme celui-ci et nous aurons exterminé le dernier mâle; alors nous jetterons les femmes à la mer, à coups de pied. »

RUINE DU COMMERCE

Pendant ce temps, par la méthode de la confiscation et des réquisitions, on amenait le commerce grec et arménien au point mort. Des fortunes entières étaient confisquées sans aucun prétexte et les marchandises étaient pillées. Tout musulman avait le droit d'entrer dans toute maison grecque et d'emporter ce qu'il voulait. De plus, un système de contributions était établi par tout le pays.

La menace de violences et d'emprisonnement forçait chaque communauté grecque à contribuer par de larges sommes au service téléphonique, à l'habillement des troupes, à la construction des casernes, à la fourniture de machines agricoles pour les beys turcs et à l'entretien de la flotte, sans compter les impôts déjà lourds.

En outre, les Allemands instituèrent le système des corvées. Les Grecs étaient tenus de cultiver les terres des musulmans. Il ne leur était pas accordé de temps pour cultiver leurs propres champs. S'ils essayaient de faire leur récolte ou de labourer leurs propres terres, immédiatement le village était cerné, sans que personne fût autorisé à en sortir ; on leur coupait l'eau et les villageois étaient réduits par la soif et la faim. Quelques jours plus tard, une bande de bachi-bouzouks

recevait pour mission de piller et d'égorger ; ce qui pouvait rester de la population devait choisir entre la déportation à des centaines de milles de distance par monts et par vaux et une mort lente par la faim et la soif. Ces déportations en masse furent décidées par le Comité vers le commencement de 1915. Une estimation très modérée établit à 450.000 le nombre de ces déportations.

LA LOI DE DÉPORTATION

Les deux grands centres de l'hellénisme, Constantinople et Smyrne, échappèrent seuls à la destruction. Le nombre des Grecs y était trop élevé pour qu'on les exterminât. Pour rendre les résultats plus certains, une loi spéciale fut édictée sur les déportations. Il ne fut plus permis aux chrétiens de vivre dans leurs villages. Ils furent jetés dans les prisons ou envoyés dans des bataillons de travailleurs, tandis que leurs femmes et leurs enfants partaient pour l'intérieur, où ils étaient disséminés parmi les villages musulmans dans la proportion de 10 0/0 de la population musulmane.

Ces émigrations furent probablement les plus sinistres que le monde ait jamais connues. Nu-pieds, sans eau ni pain, battus par leurs gardes, en butte aux attaques des brigands, sans un moment de repos, ces malheureux allaient vers leur lointaine destination. Des milliers mouraient de fatigue et de souffrance le long des routes ; l'enfant qui venait de naître était abandonné par sa mère, obligée de suivre la colonne ; on ne pouvait rien emporter avec soi, et il était défendu d'entrer dans les villages rencontrés en route pour y acheter de quoi se nourrir. Dès le départ, les toits étaient déjà en flammes, témoignant qu'un nouveau village grec venait d'être détruit. Des centaines de jeunes filles étaient retenues par les Turcs et converties de force à l'islamisme.

A Panderma, Liman von Sanders fonda un orphelinat pour les filles chrétiennes converties à l'Islam et força la population grecque à fournir 10.000 livres pour son entretien. Un ordre formel prescrivait que rien ne devait être vendu aux familles grecques logées dans les villages musulmans, sans leur conversion préalable à l'islamisme. Aux réfugiés chrétiens il n'était alloué que 20 centimes par jour jusqu'à leur conversion. Après les déportations des côtes de la mer de Marmara et d'Asie Mineure, ce fut le tour des colonies grecques de la mer Rouge.

CHIFFRES TERRIFIANTS

Rafet Pacha, ex-gouverneur de Bitlis, fut envoyé à Samsoun avec l'ordre formel de devenir le fléau des Grecs. Il remplit sa mission intégralement.

Plus de 150.000 furent déportés de ce district et de celui de Trébizonde. Craignant le sort des Arméniens, des centaines de jeunes filles se suicidèrent en se jetant dans les rivières. Dans la province de Samsoun, 108 villages furent entièrement évacués et brûlés, mais il est très probable que ce chiffre doit être encore augmenté, car aucune nouvelle n'a transpiré sur le sort de nombreux et florissants villages de la montagne.

En résumé, on a la certitude que 450.000 Grecs ont été déportés et sont morts, que 150.000 furent enrôlés dans les bataillons de travailleurs et sont morts que 250.000 se sont enfuis d'Asie Mineure et de Thrace en Grèce et que 350.000 furent déportés après les guerres balkaniques et avant la grande guerre. Et ces événements tragiques, en dépit de l'armistice, continuent à se dérouler.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Allocution de M. Alfred Croiset 5

La Bataille de Macédoine, par le général MALLETERRE . 7

Annexes : a) Rapport du Général Milne 35

b) La Bataille du Skra-di-Legen, par le Général Guillaumat 48

Les Droits de l'Hellénisme, par Joseph REINACH 53

L'Hellénisme en Thrace, par Alfred BERL. 75

L'Hellénisme en Asie Mineure, par Félix SARTIAUX. . 109

Chapitre I. — L'Égéide 118

Chapitre II. — L'Asie Mineure, centre de propagation, gardienne et rempart de l'Hellénisme 129

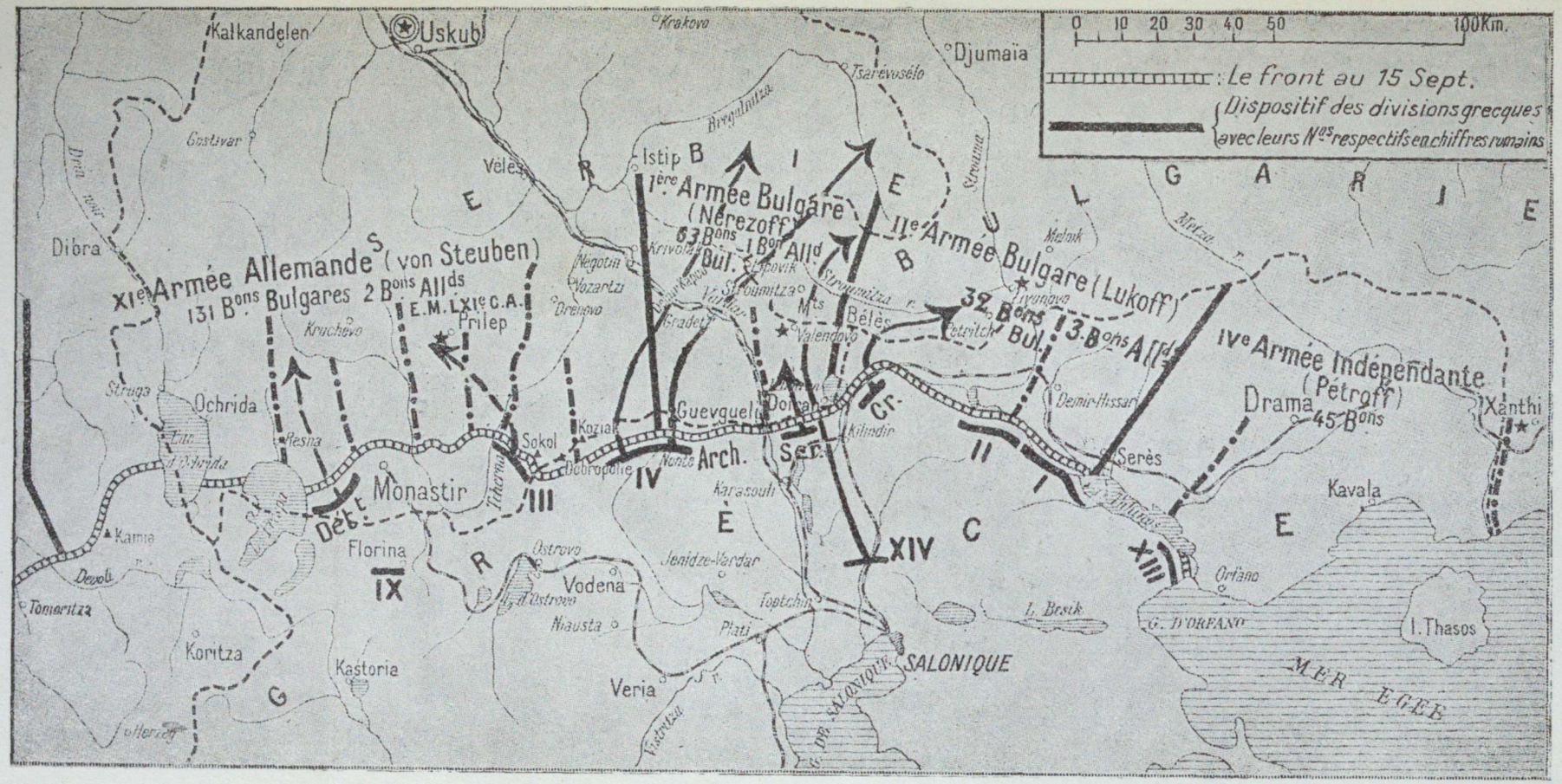
Chapitre III. — La Renaissance de l'Asie Mineure grecque au XVIIIe siècle. L'Asie Mineure moderne 151

Chapitre IV. — Les déportations et les massacres de 1914-1918 . 180

Conclusion 202

Annexe : L'Hellénisme en Turquie d'Asie pendant la Guerre : un plan diabolique, par le correspondant du *Morning Post.* 205

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3258-3-19. — (Encre Lorilleux).


0 10 20 30 40 50 100Km.
: Le front au 15 Sept.
Dispositif des divisions grecques avec leurs Nos respectifs en chiffres romains
Uskub
Kalkandelen
Djumaïa
Krakovo
Tsarévoselo
Gostivar
Dibra
Vélès
Istip
Ier Armée Bulgare (Nérezoff)
63 Bons Bul. 1 Bon All.
IIe Armée Bulgare (Lukoff)
32 Bons Bul. 13 Bons All.
IVe Armée Indépendante (Pétroff)
45 Bons
XIe Armée Allemande (von Steuben)
131 Bons Bulgares 2 Bons Alls
E.M. LXIe C.A.
Prilep
Kruchevo
Negotin
Kozjak
Gradeti
Valendovo
Bélès
Melnik
Demir-Hissar
Drama
Xanthi
Serès
Kavala
Ochrida
Struga
Resna
Sokol
Guevgueli
Doiran
Kilindir
Monastir
Débt
Florina
Kamie
Tomoritza
Koritza
Kastoria
Ostrovo
Vodena
Nausta
Veria
Karasouli
Jenidze-Vardar
Foptchin
Plati
Orfano
L. Besik
G. D'ORFANO
I. Thasos
SALONIQUE
MER ÉGÉE
GRÈCE
Arch.
Ser.
Cr.
I
II
III
IV
IX
XIII
XIV

3258-4-19.